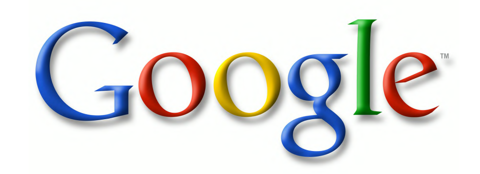






OBSERVATIONS
SUR LES
ECRITS MODERNES

TOME CINQUIE'ME.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Auguſtins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVI.

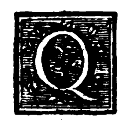
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ab



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES

LETTRE LXI.



UAND on dit, Monſieur, que la Langue Françoiſe eſt plus chaſte que toute autre Langue, cela ne ſignifie autre choſe, ſinon que les François ont établi parmi eux, par rapport au langage, certaines bienſéances arbitraires, que les Hébreux, les Grecs, les Romains, & pluſieurs autres anciennes Nations, ont mépriſées. Mais avec ces bienſéances ſcrupuleuſes, avons-nous des mœurs plus auſteres? C'eſt à l'occaſion du Livre de M. Aſtruc, dont je vais continuer de vous rendre compte, que je fais cette réfléxion. Il eſt certain que la Langue dans laquelle ce Livre eſt écrit a mis l'Auteur bien plus au large, que

De la chaſteté de la Langue Françoiſe.

s'il l'eut écrit en François. Le Médecin le plus familiarisé avec les idées obscénes ausquels son Art l'assujettit, s'il a d'ailleurs de l'éducation (comme tous les Médecins en ont) doit sentir une révolte de la pudeur, lorsqu'il se voit obligé d'exprimer naturellement & sans figure, je ne dis pas quelques idées qui regardent l'Anatomie ; mais certaines images licentieuses ausquelles il faut quelquefois qu'il se prête. C'est alors que la Langue Latine lui est d'une grande ressource. Les personnes même les moins scrupuleuses ne goûtent point les traductions en langue vulgaire de certains Livres Latins, d'une élégance obscéne, qui traduits exactement, n'offrent rien que de grossier & de dégoutant. Après tout, la Langue Françoise ne l'emporte pas en cela sur les autres Langues modernes : l'Italienne, l'Espagnole, l'Allemande, l'Angloise, sont aussi délicates & aussi chastes, parce que ce sont des Langues Chrétiennes : au lieu que le Grec & le Latin étant des Langues Payennes, sont plus libres. Une Langue moderne gênée par la Religion & par la morale dont font profession les Peuples qui la parlent, est toujours timide par rapport à certains objets. Nous sommes pliés

dès notre enfance à l'esprit austere de cette Langue religieuse, qui ne permet pas de peindre vivement & trop en détail les idées d'un certain genre. Mais nous n'avons pas reçu dans l'enfance les mêmes impressions par rapport aux anciennes Langues de la Grece & de Rome. Nous conservons donc à l'égard de ces idiomes le droit de la nature & notre liberté entiére ; ainsi les traces que forment dans le cerveau les mots Grecs & Latins, peuvent impunément se lier avec tout : c'est ce qui fait que ce qui nous rebute, exprimé en Langue vulgaire, nous flatte & nous cause même quelquefois une volupté criminelle, lorsqu'il nous est représenté sous des termes étrangers & anciens. Je viens au livre de M. Astruc.

Suite de l'Ouvrage de M. Astruc.

Vous avez vû l'origine & la naissance du mal de Naples : il faut aujourd'hui vous apprendre ses voyages. Il est certain qu'il est parti de l'Isle Aiti, autrement l'Isle Espagnole, ou S. Domingue. En peut-on douter quand on consulte les premiers Historiens de la découverte de l'Amérique ? Celui dont le témoignage paroît à couvert de tout soupçon, est Gonsalve Fernandés d'Oviedo, qui, comme il l'assure luimême étoit à Barcelone, à la suite de

la cour en 1493. lorsque Christophe Colombe revint pour la premiére fois de l'Isle Espagnole qu'il avoit découverte. Lié d'amitié avec la plûpart de ceux qui avoient suivi Colombe dans ce voyage, & avec les autres qui dans les années suivantes revinrent des Antilles; ce qu'il raconte de ce Pays là; il l'a appris de la bouche de ces voyageurs même. De plus il étoit dans l'Armée de Ferdinand, dans le tems de la Guerre de Naples, & il fut envoyé lui-même à l'Isle Espagnole en 1513. Qui donc a jamais pû mieux connoître non seulement l'origine du Mal Vénérien; mais la maniére dont il a passé en Europe, que cet Historien Espagnol? Or dans son Livre intitulé : *Summarium naturalis & generalis Historia Indiarum Occidentalium*, composé à Tolede après son retour de l'Isle Espagnole, où il avoit séjourné 12. ans; cet Auteur adresse ces paroles (ch. 76.) à l'Empereur Charles V. par l'ordre duquel il écrivoit : » V. M. I. peut regarder comme certain que cette Maladie nouvelle dans notre Continent, » est depuis très long-tems fort commune dans les Antilles, & que presque tous les Espagnols qui ont eu » commerce avec les femmes de ce

» Pays-là, l'ont contractée. Ce sont
» donc les compagnons du voyage de
» Christophe Colombe, qui l'ont à
» leur retour apportée pour la premié-
» re fois en Espagne. » * Il ajoute que plusieurs Espagnols infectés du mal vénérien, servirent en la Guerre de Naples en 1495, & le donnerent à des femmes débauchées, qui en firent part aux Napolitains & aux François. Il s'ensuit de ce témoignage, confirmé par tant d'autres, que c'est assez mal à propos que les étrangers appellent ce mal, *le mal François*, & que son véritable nom est *le mal de Naples*, puisque c'est de-là qu'il a commencé à se répandre en Europe, en Asie, & en Afrique, quoiqu'il eût pû être encore mieux nommé *le mal des Antilles*, ou le mal Américain.

Le même Oviédo, dans son *Histoire naturelle & générale des Indes*, publiée

* J'ai oublié de dire dans la Lettre 57 que le P. Calmet, au commencement de son Commentaire sur le Livre de Job, prétend que la maladie de Job, étoit la V..... M. Astruc dans une addition à la fin de sa Préface, réfute les rêveries de ce commentateur sur le *mal de Lesbos* & sur le *luxe de Nole*, dont parlent Lucien & Ausone, Epigr. 71. & que ce Pere s'est imaginé être la même chose que le mal vénérien.

en Espagnol en 1535, cite plusieurs personnes de considération & dignes de foi, qui avoient été du nombre des premiers voyageurs vers le nouveau Monde, qui lui ont, dit-il, assuré tout ce qu'il raconte. Or dans cet Ouvrage il donne comme un fait certain, ce qu'il avoir déja exposé dans son autre Ouvrage, au sujet de l'origine & de la propagation du mal vénérien.

La situation des affaires de l'Europe fut très-favorable au progrès de ce funeste mal. L'Espagne, l'Allemagne, la Flandre, l'Italie, au commencement du seiziéme siécle, étoient sous les Loix du même Prince : la France étoit étroitement unie avec l'Angleterre. Toutes les Frontieres des Etats de l'Empereur Charles V. & de ceux de François I. étoient couvertes de Soldats, & les femmes débauchées se livroient également aux Armées ennemies : ainsi les gens de Guerre en quartier d'hyver, ou de retour dans leur Patrie, ne tardoient gueres à l'infecter. Ce furent les Espagnols qui firent présent de ce mal aux Portugais, qui pour cette raison l'appellent *le mal Castillan*. En 1496. Jeanne, fille de Ferdinand & d'Isabelle, ayant été conduite en Flandre, pour y épouser

l'Archiduc Philippes, les Espagnols de sa suite y conduisirent en même tems la V. ce qui lui fit donner dans les Pays-bas le nom de *mal Espagnol*, suivant le témoignage de Beverovicius. C'est de France qu'il a passé en Angleterre, où il fut appellé d'abord *mal de Bordeaux*. Les Juifs & les Maures, chassés d'Espagne par Ferdinand & Isabelle, après la Conquête de Grenade, se sauverent en Afrique, & y planterent la V. qu'ils avoient apportée d'Espagne. Le commerce de France, d'Espagne & d'Italie aux échelles du Levant, y fit passer le mal vénérien, qui de-là se répandit au loin dans les terres, & infecta l'Asie & l'Afrique; & comme le commerce des François dans les Ports de la Méditeranée, étoit *alors* plus considérable que celui de toute autre Nation, on y donna le nom de *mal François* au mal vénérien.

Ce sont les Turcs qui l'ont donné aux Persans, qui pour cette raison l'appellent *mal Turc*. De la Perse il a passé aisément dans le Mogol, & au de-là. Les Portugais l'ont porté dans les Indes Orientales, sur-tout dans les Villes de Goa & de Macao. Engelbert Kempfer dans son *Histoire du Japon*, assure que la V. y est fort commu-

ne, & que les Japonois l'appellent *Nambakassan*, c'est-à-dire, *mal Polonois*.

Quoique ce soit de l'Isle Espagnole que le vilain Mal est sorti pour empoisonner le reste de l'Univers, M. Astruc, ne nie pas cependant que ce Mal ne soit endemique dans quelques autres Pays. Francisco Lopez de Gomara dans son *Historia generale de las Indias*, & Pedro de Cieca de Leon, dans sa *Cronica del Perù*, assurent que les Peruviens sont naturellement sujets à une Maladie qui est la même chose que la Maladie de l'Isle Espagnole, & que plusieurs Espagnols, qui sous la conduite de Francisco Pizaro, firent la Conquête de ce vaste Pays, la contracterent par le commerce impur qu'ils eurent avec des Peruviennes. Il ajoute qu'elle se guérissoit par une décoction de la Salse pareille qui croît en ce Pays-là. Fernandez d'Oviédo, dit aussi que le mal vénérien, est un mal populaire dans presque toute l'Amérique, & plusieurs autres Auteurs sont du même sentiment. Jule Scaliger, prétend que ce mal est commun depuis fort long-tems dans le Royaume de Malabar. Selon le Président de Thou, au Livre 71. de l'Histoire universelle de son tems: *Dans la grande*

Java, les habitans qui sont fort infectés du mal vénérien, s'en guerissent ainsi : Depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi, les Malades s'exposent aux ardeurs d'un Soleil brulant, de cette maniére ils déssechent l'humeur maligne, c'est-à-dire, que la transpiration sudorifique qu'ils se procurent par ce moyen tarit la source du venin. Un autre Auteur (c'est Jacques Bontius, Médecin Hollandois dans les Indes) assure qu'un mal fort semblable à la V. est endémique dans l'Isle d'Amboine & dans les Moluecques, & qu'on l'y contracte sans avoir commerce avec les femmes. On le guérit, ajoute-t-il, avec de la décoction de Salse-pareille, de Squine, & de Gaïac, & avec le Mercure & autres minéraux ; la friction mercurielle est aussi fort salutaire pour ce mal.

Sydenham, ce fameux Médecin Anglois, dit qu'il a appris de plusieurs Anglois dignes de foi, habitans des Isles de l'Amérique, que beaucoup de Negres paroissent infectés d'un vilain mal, dans les vaisseaux qui les transportent aux Isles ; mal qui est commun sur la côte de la Guinée, qui se contracte sans l'intervention d'un commerce impur : que les symptômes de ce mal ressemblent à ceux de la V. &

qu'il se guérit pareillement par le moyen du Mercure & de la salivation.

Enfin Thevet dans sa Cosmographie dit que le mal vénérien est ordinaire à la Chine, & qu'il s'y guérit avec la Squine *cum radice Chinæ*. M. Astruc a appris d'un Prêtre Jésuite, qui avoit passé trente années à la Chine, que ce mal n'étoit pas rare à Peking. Mais lui ayant demandé ce que les Médecins Chinois pensoient de cette maladie, s'ils la regardoient comme une maladie nouvelle & étrangere, & si elle ne s'y contractoit que par la contagion. Je n'en ai pû, dit-il, tirer aucun éclaircissement. Il n'en est pas question non plus dans la nouvelle Histoire du Pere du Halde. M. Astruc ne croit pas que les étrangers ayent porté le mal vénerien à la Chine; il est plûtôt porté à croire que ce mal est endémique dans plusieurs Pays chauds, soit de l'Amérique, soit de l'Afrique, soit de l'Asie. Mais si celà est, pourquoi n'a-t-il pas été plûtôt connu en Europe? Longtems avant la découverte de l'Amérique, on connoissoit la Chine & toute la côte méridionale de l'Afrique: C'est une difficulté à résoudre. On peut dire que, quoique ces Pays fussent connus, on y commerçoit peu, &

que la Navigation aux Indes Orientales n'a commencé à fleurir que vers le tems de la découverte de l'Amérique.

Mais pourquoi ce mal & d'autres maux encore, sont-ils endémiques dans certains Pays plûtôt que dans d'autres ? Si cela est causé par la température de l'air, pourquoi tant d'Européens, qui depuis tant d'années demeurent dans l'Isle de S. Domingue, & dans les autres Pays où la V. est endémique, par rapport aux naturels, n'ont-ils jamais contracté cette maladie autrement que par le commerce vénérien qu'ils ont eû avec les femmes du Pays, qui en étoient infectées ? Il vaut mieux avoir recours aux alimens ordinaires dont les naturels faisoient usage, principalement à une espéce de Lézard, qui, suivant une remarque d'Oviédo, étoit funeste à ceux qui, ayant le mal vénérien, osoient en manger ; ce qui a fait croire à Lister Médecin, que ce petit serpent étoit le véritable pere de la V. Mais M. Astruc aime mieux en attribuer la cause à la débauche outrée & *vulgivague* des habitans d'un Pays excessivement chaud, & à l'acrimonie virulente des menstrues des femmes. Dans tous les Pays chauds ces mens-

trues produisent des effets étonnans. C'est sans doute pour cela que par la Loi de Moïse, il étoit défendu aux Juifs d'avoir commerce avec leurs femmes, lorsqu'elles étoient en cet état; on les appelloit alors immondes. En Europe même qui est un Pays plus tempéré, le commerce avec les femmes dans cette circonstance, est dangereux, & cause souvent certaines maladies aux hommes.

Le Mal vénérien a eu depuis son arrivée en Europe en 1494, différens périodes que M. Astruc distingue sçavamment. le 1er. est depuis l'an 1494. jusqu'à l'an 1516. Les symptômes du mal si bien dépeints par Jérôme Fracastor, étoient alors terribles. Le 2e. période est depuis 1516. jusqu'à l'année 1526. Il parut dans cet intervalle deux nouveaux symptômes, qui furent les Exostoses & les Pustules, en forme de Verrues & de Porreaux aux parties secretes. Le 3e. période est depuis 1526. jusqu'en 1540. Alors la fureur du mal commença un peu à se calmer: mais il fut accru de deux nouveaux symptômes; sçavoir, les Bubons vers les parties secretes, & l'alopecie, c'est-à-dire, la chute du poil & des cheveux. Le 4e. période est depuis l'année 1540. jusqu'à

l'année 1550. Ce fut alors que la plûpart des effets affreux du mal vénérien commencerent à diminuer très-sensiblement ; mais ce soulagement fut tristement compensé par un nouveau symptôme, qui n'avoit point encore paru : ce fut la Go...... virulente, qui depuis ce tems-là a été très-fréquente, au moins dans les commencemens de la maladie, & est même quelquefois continuelle jusqu'à la fin. Le 5e. période, qui se termine à l'année 1562. vit naître encore un nouveau symptôme. Ce fut le tintement des oreilles. Le 6e. & dernier période finit environ à l'an 1576. Alors parurent des vésicules limphatiques ou cristalines dans les parties secretes.

La réalité de ces différens symptômes est appuyée sur le témoignage des plus célébres Auteurs contemporains. De tous ces symptômes, il n'en reste plus que quatre, en quoi toute la V. semble aujourd'hui consister ; à sçavoir, la Go...... le Bubon, le Chancre, & les Porraux ou Verrues. Elle commence toujours, & souvent se termine aussi par eux. Le mal même, selon l'Auteur, consiste le plus souvent dans la seule Go...... & les autres symptômes n'arrivent d'ordinaire que

par la négligence que l'on apporte à la guérison de celui-ci. Cette Go..... est aujourd'hui aisée à guérir; & l'on s'en délivre quelquefois sans aucuns remedes, pourvû qu'on observe un régime convenable. A l'égard des trois autres symptômes, quoiqu'ils ne puissent être guéris que par la méthode ordinaire; ils sont aujourd'hui bien moins terribles qu'ils n'étoient autrefois.

Il en est des maladies étrangeres transplantées en Europe, comme des animaux & des plantes qu'on y apporte des Pays lointains. Quelques animaux & quelques plantes y vivent, y croissent & s'y multiplient aisément; comme le Vers à soye, la Poule d'Inde, le maronnier d'Inde, l'Acacia. * Quelques autres y périssent, ou y dégenerent; de même certaines maladies y subsistent comme dans leur pays natal, ainsi que la petite vérole & la rougeole, que nous tenons des Arabes depuis environ 1000 ans: d'autres, comme la lepre, dégenerent ou s'évanouissent au bout de quelque tems. On ne sçauroit décider si la V. aura le sort de la petite vérole, qui ne paroît pas devoir jamais s'anéantir parmi nous; ou si elle aura

* L'Acacia vient d'Egypte.

enfin la destinée de la Lépre. Cependant comme elle a beaucoup changé depuis le commencement de son transport en Europe, & que le mal est devenu bien moins furieux, il y a quelque lieu de se flatter qu'elle périra enfin entiérement. Les divers changemens des symptômes primitifs de cette maladie, & la diminution sensible arrivée dans la violence de ses effets, ont fait prédire successivement depuis 200 ans à un grand nombre de Médecins, que la V. disparoîtroit un jour entiérement de nos climats. M. Astruc se range lui-même à l'opinion de tous ces Médecins : parce qu'elle devient, dit-il, de jour en jour moins rébelle aux remédes. Il croit qu'elle est dans sa vieillesse, & comme prête à périr de vetusté. Cependant jamais, dit-il, elle n'a été si commune. Seroit-ce la grande étendue de son empire qui en feroit aujourd'hui la foiblesse ?

Quoiqu'il en soit, l'Auteur appuye sa prédiction sur plusieurs raisons solides. Mais je leur préfererois celle-ci, qui me le paroît davantage ; c'est que plus le mal s'éloigne de sa source, plus il doit s'affoiblir, plus il est ancien ; plus il est émoussé, plus le venin a infecté de corps par sa contagion,

plus il a été partagé, & par conséquent diminué. C'est la vraie cause, ce me semble, qui l'a fait dégénérer jusqu'ici, celle qui a varié ses symptômes, celle qui a rallenti ses fureurs, celle qui a diminué l'horreur de ses effets, celle qui pourra enfin le détruire totalement.

Que par l'Arrêt du Parlement de Paris du 6 Mars 1496 *, on voit bien que le mal Vénérien étoit alors plus formidable qu'il ne l'est aujourd'hui ! Par cet Arrêt, il est ordonné, 1°. *qu'il sera fait cry public de par le Roi, que tous malades de cette maladie de grosse V. estrangiers? tant hommes que femmes, qui n'estoient demourans & résidens en cette Ville de Paris; alors que ladite maladie les a prins, 24 heures après ledit cry fait, s'envoisent & partent hors de cette dite Ville de Paris ès pays & lieux dont ils sont natifs, ou là où ils faisoient leur résidence quand cette maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart, & à ce que plus facilement ils puissent partir, se retirent ès portes S. Denys & S. Jaques, où ils trouveront gens députés, lesquels leurs délivreront à chacun 4 sols pa-*

* Selon la maniére de compter de ce tems-là où l'année commençoit à Pâques. Mais c'est 1497, à commencer l'année au 1 Janvier.

rifis, *&c.* Par le ſecond article, il eſt enjoint à ceux qui étoient réſidens à Paris, lorſque le mal les a pris de ſe retirer dans leurs maiſons, *ſans plus aller par la ville de jour ou de nuit*, *ſur ladite peine de la hart*. Le troiſiéme regarde les pauvres & les domeſtiques qui étoient attaqués de la maladie, qui n'avoient point de maiſons où ils puſſent ſe retirer. Il leur eſt ordonné, *ſur peine de la hart*, de ſe retirer dans le Fauxbourg de S. Germain des Prez, dans les maiſons qui leur ſeront aſſignées, où les ſoulagemens néceſſaires leur ſeront fournis. On voit par le ſixiéme qu'il y avoit un octroi établi ſur la Ville pour les beſoins de ces malades. Le neuviéme veut que *ſoient ordonnez gens par les Prevôt & Echevins; leſquels ſe tiendront aux portes de cette Ville de Paris, pour garder & défendre qu'aucuns malades de cette maladie ne entrent apertement ou ſecrettement.*

Mais voici quelque choſe de bien plus rigoureux & de bien plus vif contre les *Siphilitiques*, c'eſt-à-dire, contre les malades de la V. qu'alors on ſuppoſoit auſſi contagieuſe que la peſte : c'eſt une Ordonnance du Prevôt de Paris, extraite du *Regiſtre bleu du Châtelet fol.* 111. *verſo.* L'Ordonnance eſt ainſi conçue.

« Combien que par ci-devant ait été publié,
» crié & ordonné à son de trompe & cri public
» par les carrefours de Paris, à ce qu'aucun
» n'en peut prétendre cause d'ignorance, que
» tous malades de la grosse V. vuidassent in-
» continent hors de la Ville & s'en allassent,
» les étrangers ès lieux dont ils sont natifs, &
» les autres vuidassent hors de ladite Ville, sur
» peine de la Hart : néanmoins lesdits malades
» en contemnans lesdits cris, sont retournés de
» toutes parts & conversent parmi la Ville a-
» vec les personnes saines, qui est chose dan-
» gereuse pour le peuple & la Seigneurie qui à
» présent est à Paris. L'on défend de rechef
» de par le Roi & M. le Prevôt de Paris à tous
» lesdits malades de ladite maladie, tant hom-
» mes que femmes, qu'incontinent après ce
» présent cri ils vuident & se départent de la-
» dite Ville & Forsbourgs de Paris, & s'en-
» voisent ; sçavoir, lesdits forains faire leur
» résidence ès pays & lieux dont ils sont natifs
» & les autres hors de laditte Ville & Fors
» bourgs, *sous peine d'être jettés à la riviere s'ils*
» *y sont prins le jour d'hui passé*. Enjoint l'on à
» tous Commissaires, Quarteniers & Sergents,
» prendre ou faire prendre ceux qui seront
» trouvés, pour en faire l'exécution. Fait le
» Lundi 25 jour de Juin l'an 1493. »

En 1528 on établit à Thoulouse un Hôpital sous ce titre: *l'Houspita des Rougnosés de la Rougne de Naples*. Lorsque l'expérience eut enfin appris que la V. n'étoit contagieuse que par le moyen de l'acte vénérien, ou au moins par quelque contact intime des parties molles & poreuses, * on commença enfin à se relâcher de

* L'Auteur ne croit pas que la V. puisse se gagner *per fomitem*, c'est-à-dire, en couchant dans des draps, en

la rigueur que l'on avoit eue jusqu'alors à l'égard de ceux qui étoient infectés de ce mal, les loix dont on vient de parler furent insensiblement abrogées, & il fut permis à chacun de vivre, de languir ou de se guérir à son gré. Il y eut seulement des Hôpitaux dans les grandes Villes, ou plûtôt dans les Hôpitaux déja établis, il y eut des endroits particuliers destinés aux pauvres attaqués du mal vénérien.

Je ne vous dirai rien du 2, 3 & 4 Livre de l'ouvrage de M. Astruc qui contiennent de sçavantes discussions sur la nature & la cure du mal vénérien, sur ses différens caractéres, sur ses effets, sur la diverse application des remedes & autres matieres qui me passent, & ne nous interessent ni l'un ni l'autre, mais qui traitées ici dans toute leur étendue, & avec une parfaite solidité, font dire à tous les Médecins à qui j'ai parlé de ce Livre, & même à de célébres Chirurgiens qui sont en état de l'entendre & de bien juger, que c'est l'ouvrage le plus accompli qui ait jamais paru sur cet important sujet.

Permettez-moi de ne le point quitter, que je ne vous aie dit quelque chose du 5 & 6 Livre, qui contiennent une Liste Chronologique de tous les Auteurs qui depuis l'époque de 1494. ont écrit sur le mal Vénérien. Les plus célébres sont Gaspar Torella Espagnol, Médecin & Prelat, Domestique du Pape Alexandre VI. qui le fit Evêque de Sainte Justine en Sardaigne en 1487. Il composa son traité *de Pudenda-*

se servant d'une serviette, d'un verre, ou en mettant un habit, desquels un *Siphilitique* auroit fait usage. Outre l'expérience qui confirme son sentiment, il prétend que le ferment de la grosse V. est plus dense & plus fixe que celui de la petite, & par conséquent n'a pas tant de facilité pour s'insinuer dans les pores de la peau.

grâ à la dixiéme année de son Episcopat, en 1597 & le dédia à Cesar Borgia, alors Cardinal. Il dit dans ce Livre (comme bon Espagnol) que la V. est née en France, dans la Province d'Auvergne. Il vint dans ce Roïaume à la suite de Cesar Borgia, Cardinal devenu Duc de Valentinois, & composa à Blois un autre ouvrage sur la même matiere, qu'il dédia encore à ce *detestable fils d'un abominable pere*. *

Jean de Vigo Génoïs, premier *Chirurgien* du Pape Jule II. effaça tous ceux qui avoient écrit avant lui sur la maladie vénérienne. Dans son fameux ouvrage composé en 1503 qui comprend la Chirurgie universelle, il traite au 5. Livre de la V. & il assure en termes exprès que ce mal parut pour la premiére fois en Italie l'an 1495. *Ista ægritudo*, dit-il, *erat incognita, & nunquam à Doctoribus visa prout tunc erat.* On doit le regarder comme le premier qui a inventé ou au moins accredité l'usage du Mercure préparé pour la guérison de la V. car on prétend que Carpus en est proprement l'inventeur.

Un Gentilhomme Allemand, nommé Ulric de Hutten, sans être Médecin ni Chirurgien, publia à Mayence en 1519 un Livre *De morbi Gallici curatione per administrationem ligni Guaiaci*, qu'il dédia à ce Card. Alberd de Brandebourg, Archevêque de Mayence & de Magdebourg, qui l'année suivante embrassa le Lutheranisme. Dans son Epitre il dit au Prelat: *Plaise à Dieu, Monseigneur, que Votre Altesse*

* Expression du Président de Thou, liv. . Torella dans cette Epitre loue Cesar Borgia, comme le plus grand homme de son siécle. Il lui donne l'équité de Brutus, la constance de Marius, la chasteté de Scipion, la fidélité de Regulus & la magnanimité de Paul-Emile Quelle satyre que de pareilles louanges? On en voit tous les jours donner de semblables dans d'autres genres,

n'ait jamais besoin de ces remedes. C'est, dit M. Astruc, qu'on ne croyoit pas alors que le mal vénérien ne se contractât que par le commerce des femmes. Un Médecin Italien nommé Manardi, dont tous les ouvrages ont été recueillis & imprimés à Basle en 1540 prescrit dans une de ses *Consultations*, au Cardinal Campegio, d'user d'une décoction de bois de Gayac. On y trouve aussi une consultation à peu près pareille pour un Evêque de Cracovie.

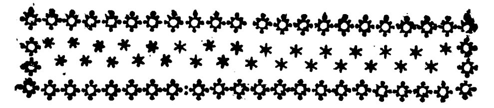
Jacques de Bethencourt, Médecin de Rouen est le premier François qui ait écrit sur la V. Son Livre imprimé à Paris en 1527 in-8°, est intitulé : *Nova pœnitentialis quadragesima, nec non Purgatorium in morbum Gallicum sive venereum ; unà cum Dialogo aquæ argenti ac ligni Guaiaci colluctantium super dicti morbi curationis prælaturâ.* On demandera pourquoi un Médecin de Rouen est le premier des Médecins ou Chirurgiens François qui ait écrit sur le mal vénérien. Seroit-ce que ce mal auroit fait plus de ravage dans cette Ville que dans les autres Villes de France ? Il est certain que la V. de Rouen a passé autrefois pour terrible & pour très-difficile à guérir.* Son grand commerce avec l'Espagne & le Portugal faisoit que cette Ville tenoit pour ainsi dire de la premiére main cette funeste maladie, qui s'y trouvant moins éloignée de sa source que dans les autres Villes, devoit y être plus furieuse. Ajoutez que plusieurs habitans de Rouen avoient fait le voyage de l'Amérique & en avoient pû rapporter le mal. Le Président de Thou dans son Histoire parle plus d'une fois de la navigation des Normands aux côtes d'Afrique vers le nouveau Monde.

* V. Rabelais l. 5. c. 21. & Hist. de Francion l. 10.

Le second Médecin François qui a écrit sur le mal vénérien est Denys Fontanon de Montpellier, dont le Livre intitulé *Practica Medicinæ in*

8° fut imprimé à Laon en 1550. On peut cependant mettre avant Fontanon *Antonius Gallus*, dont il est parlé dans les Lettres de Gui Patin. Dans la Consultation qui fut faite au sujet de la maladie de François I. Fernel étant pour l'usage de son Opiat anti-vénérien, Gallus tint ferme pour la friction mercurielle. *Frotteatur* dit-il, *ut vilissimus quisque è suo Regno, cum nec dispari modo contaminatus fuerit*. Le Roi ne s'offensa point de ces paroles.

Parmi tous les autres fameux Médécins dont il s'agit, je pourrois citer ici Jerôme Fracastor Médecin des Peres du Concile de Trente, & Auteur du Poëme célébre *de Syphilide* ou *de morbo Gallico*. André Vesal Médecin de l'Empereur Charles V. & de Philippe II. Thierry de Heri, fameux Chirurgien de Paris, le *Petit* de son siécle, Auteur d'un excellent Livre *in*-12. imprimé à Paris en 1552, & intitulé *La Méthode curatoire de la maladie vénérienne*. Son habileté par rapport à cette maladie l'avoit fort enrichi. On dit qu'un jour étant dans l'Eglise de l'Abbaye de S. Denys à genoux aux pieds de la statue de Charles VIII, & un Moine de l'Abbaye l'ayant averti que ce n'étoit pas la statue d'un Saint, il lui répondit qu'il étoit bien aise de témoigner son respect & sa reconnoissance à un grand Prince, qui étoit la cause de sa fortune. Je pourrois aussi vous parler de Jean Fernel de Clermont en Beauvoisis, premier Médecin du Roi Henri II. de Gabriel Fallopius de Modene, fameux Professeur de l'Université de Padoue, & de plusieurs autres. M. Astruc, donne une courte analyse de tous leurs ouvrages, & y joint une critique éclairée. Il ménage peu certains Charlatans, qui dans ces derniers tems ont publié de prétendues découvertes sur le mal vénérien. Je suis, &c. *Ce 5 May 1736.*



OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES

LETTRE LXII.

J'AI observé plusieurs fois, Monsieur, que dans la maniére d'apprétier les Livres, on s'abandonne si fort à l'admiration de ceux qui portent uniquement l'empreinte de l'esprit & du génie, qu'on méprise presque tous les autres. Estimons une Tragédie qui inspire une tristesse majestueuse; un Roman bien intrigué, où les passions sont peintes avec leurs vraies couleurs; des dissertations subtiles & ingénieuses, lorsqu'elles sont l'ouvrage du goût & de la raison: mais ne refusons point à l'Histoire, à une excellente compilation de faits, & à l'érudition, les louanges qu'elles méritent. Si la mémoire rend de bons offices à ceux qui possédent la science des faits, la maniére de

Supplément au Dictionnaire de Moreri.

la rendre utile & agréable ne suppose-t-elle nulle portion d'esprit & de goût? N'en faut-il point pour choisir les faits, pour les fondre, pour les bien écrire, & pour en tirer de justes inductions? Respectons le sçavoir, & n'en blâmons que le mauvais usage. Ce qu'il y a de bien singulier, est que notre goût & notre talent particulier devient une source d'erreurs. Le Poëte entraîné par une imagination dominante n'estime que les vers; le Romancier n'admire que son génie inventif; le Métaphisicien fier d'une raison cultivée, regarde comme des rêveries les images poëtiques, & les fictions Romanesques; mais il est à son tour dégradé par l'Historien, par le Littérateur & par l'Erudit, si méprisés par ceux qu'il se plaît à rabaisser. Chacun se donne ainsi des louanges exclusives. Que l'amour propre joue utilement son Role! L'excellence de ces diverses productions qu'il sçait leur exagérer avec tant d'habileté, donne naissance à l'entousiasme, & de cet entousiasme sortent les traits originaux, qui, à mon avis, décident du rang des Ecrivains. C'est au Critique d'apprétier équitablement les beautés & les défauts de leurs ouvrages: mais conclure de là qu'il s'arroge une

supériorité sur les plus beaux génies, il me semble, que c'est abuser de la raison. Tous les jours un connoisseur en peinture remarque les béautés & les défauts d'un tableau fait par un excellent Peintre; prétend-t-il par cette apprétiation se donner pour un Artiste capable de produire des chefs-d'œuvres où il n'y auroit rien à reprendre? Peut-être que les ennemis de la critique sont persuadés qu'un esprit excellent donne la perfection à tout ce qu'il écrit? mais cette erreur seroit encore moins tolérable, que celle qui fait la présomption mere de la critique. Dans l'ouvrage le plus admirable, on trouve des négligences qu'on doit remarquer pour les éviter, & il n'y a pas de bon Auteur qui n'ait fait réellement quelque faute inexcusable; mais ni les unes ni les autres n'empêchent pas qu'il ne soit un bon Auteur. Si le Critique en les indiquant, laisse entrevoir l'envie de le rabaisser, il mérite alors à plus juste titre d'être rabaissé lui-même.

Les Sçavans ne sont pas moins sujets à la présomption que les Poëtes; ceux qui étudient l'Histoire dans les originaux, font peu de cas des Historiens modernes, & pour revenir à l'ouvrage qui a donné lieu à ces réflexions;

tout leur paroît superficiel dans un Dictionnaire historique, ouvrage, selon eux, qui empêche de remonter aux sources. Mais ce jugement dicté par la vanité ne me paroît pas exactement vrai. Quel but se propose l'Auteur d'une pareille compilation ? D'indiquer les faits célébres & les sources d'où il les a tirés. Or n'est-elle pas utile à une infinité d'hommes, que leurs occupations ou leur goût naturel éloignent d'une triste & pénible étude ? Les Sçavans mêmes ne tirent-ils aucun avantage d'un livre qui leur rappelle des faits importans, & les Auteurs où on les trouve ? Pour juger sainement des Dictionnaires historiques, dont l'utilité ne peut être contestée, il faut examiner si leurs Auteurs ont choisi ce qui est intéressant, indiqué les véritables sources, & marqué des dattes sures. Il me semble que ce plan est en général assez bien exécuté dans le *Supplément du Dictionnaire de Moreri*, dont j'ai lû avec plaisir divers articles. Qu'on ne dise pas qu'il a été facile à M. l'Abbé G..... Parisien, de le composer, à l'aide des Mémoires du P. Niceron, des Journaux, des éloges d'Académiciens, des Bibliotheques de divers Ordres, imprimées ou manuscrites, & de plusieurs autres

écrits. C'est un objection frivole : un compilateur n'est pas obligé de créer les faits ; il remplit son dessein en les rédigeant d'une maniére utile & agréable. Mais outre ce travail qui demande beaucoup de patience, il y a dans l'ouvrage dont il s'agit, une infinité d'articles curieux, fruit des recherches particuliéres de l'Auteur extrêmement versé dans l'Histoire littéraire. Combien de faits insérés dans les deux Editions précédentes de ce fameux Dictionnaire sont ici heureusement corrigés! On ne peut que donner des Eloges à un Ecrivain si appliqué à démêler la vérité. Me sera-t-il permis d'ajouter que son stile n'est pas toujours correct ; qu'il y a quelquefois des minuties, que dans quelques articles on sent un peu de précipitation, & qu'il y en a quelques-uns qui ne devoient pas être insérés dans cet ouvrage, tels que ceux-ci : *adoration*, *Agnation*, *Algébre*, *Allégorie*, *Elegie*, &c. Je ne prétends point par cette légére critique rien diminuer du mérite de ce curieux Supplément ; on sent assez combien il est difficile de ne pas s'endormir quelquefois dans un Ouvrage de si longue haleine. Ecoutons maintenant le modeste Ecrivain qui a pris la peine d'en fixer le prix. » L'Hist

» toire littéraire, dit-il, y domine, par-
» ce que nous avons trouvé qu'elle é-
» toit traitée trop superficiellement
» dans le Dictionnaire historique. C'est
» d'ailleurs la partie de l'Histoire qui
» plaît davantage à un grand nombre
» de Lecteurs, & qui leur paroît la
» plus utile. » Quelques Littérateurs
célébres lui ont communiqué des mé-
moires, & donné des avis dont il a
profité. Mais n'auroit-il pas fallu ex-
clure les Ecrivains médiocres ? » Ce
» Supplément, ajoute-t-il, a deux
» avantages : 1°. Il instruit d'une in-
» finité de faits nouveaux, dignes de
» piquer la curiosité de ceux qui n'ai-
» ment que des lectures qui les éclai-
» rent en les amusant. 2°. C'est une
» suite nécessaire des éditions de Mo-
» reri de 1725 & de 1732 ; & avec
» elle on a aussi tout ce que l'édition
» de Basle peut contenir d'intéressant,
» dans ce qu'elle a ajouté de nouveau :
» mais elle le contient d'une maniére
» plus utile, parce que nous n'en avons
» rien pris sans l'avoir examiné. C'est
» une conduite que nous avons tenue
» aussi par rapport aux différens mé-
» moires que nous avons reçus ; nous
» avons tout pesé & tout vérifié, de
» peur d'adopter les erreurs des autres,

» en nous conformant trop servile-
» ment à leurs recherches. » Il seroit à souhaiter que l'Auteur eût aussi discuté en critique sévére divers faits qu'il a tirés de quelques Ecrivains peu exacts. Il nous apprend que les Généalogies ont été fournies par M. le Houx de Lavau *qui a toujours fait une étude singuliére de ces matieres*.

L'Auteur s'est abstenu de parler des Auteurs vivans, pour des raisons qu'on ne peut s'empêcher d'approuver. » Nous
» n'avons point donné d'articles, dit-
» il, aux Auteurs vivans, on en sent
» aisément la raison ; l'on ne peut en
» parler avec cette liberté qui est
» l'ame de la critique, & que le Lec-
» teur attend toujours d'un Ecrivain
» qui veut plaire en instruisant. C'est
» cette critique que nous avons prise
» pour notre flambeau. Si malgré sa
» lumiere nous nous sommes quelque-
» fois trompés, nous serons toujours
» prêts de profiter des avis de ceux qui
» seront assez amis de la vérité, pour
» nous redresser avec cette politesse &
» cette modération inséparables de tou-
» te critique judicieuse. Les additions
» que nous avons mises à la fin du se-
» cond volume, sont déja une preuve
» de notre attention & de notre doci-

» lité. » Cependant il n'a pas laissé de parler de quelques personnes encore vivantes, tantôt avec éloge, tantôt avec indifférence selon son goût particulier. Je ne dirai rien de sa critique sur certains points délicats, qui sont étrangers à l'objet que je me suis proposé en vous écrivant : mais son *flambeau* l'a-t-il bien éclairé par tout ? L'universalité de connoissances & le juste discernement des talens sont rares dans un seul homme. Tel juge bien d'un ouvrage Philosophique, qui n'est pas fin connoisseur en Poësie. Mais pour peu qu'on examine le Dictionnaire Historique dont il s'agit, on voit aisément en quoi l'Auteur excelle: De la maniére dont il s'exprime, on diroit qu'il n'est pas disposé à profiter d'une critique, qui ne seroit pas assaisonnée de politesse & de modération. Mais cette disposition est-elle digne d'un Philosophe ? il faut sacrifier à la vérité les procédés malhonnêtes, & lui rendre l'hommage qu'elle mérite, sous quelque forme qu'elle nous soit présentée.

J'ai employé quelques heures à parcourir le premier volume de ce Supplément, & je me suis arrêté à certains articles, sur lesquels je vais vous communiquer quelques Observations.

L'article de l'Abbé Abeille est assez bien détaillé ; mais je n'aurois pas voulu dire, *qu'il avoit un grand talent pour la Poësie*, l'éloge est un peu trop fort. Cet Académicien n'est qu'un Poëte fort médiocre : à l'égard de sa Tragédie intitulée *Argelie*, & non pas *Argerie*, j'ai entendu dire à une personne versée dans l'Histoire de notre Théâtre, que l'Abbé Abeille n'a fait que prêter son nom à un très-célébre Orateur ; il n'est pas certain non plus que ce soit cette piéce *qui manqua par une bouffonnerie du Parterre*. Outre que le vers qui y donna lieu, ne s'y trouve pas, elle fut jouée avec succès. Ce Poëte qui par une vanité Gascone prenoit le nom de d'*Abeille*, faisoit aussi des Vers latins. J'en ai quelques-uns sur les Victoires de Louis le Grand, qu'il envoyoit à M. de la Reynie, Lieutenant Général de Police & à ses Commis. Parmi ces vers, écrits de sa propre main, il y en a de François, qui en vérité ne donnent pas une haute idée de son génie poëtique. Pour égayer un peu ma Lettre, je vous envoye le Sonnet suivant sur la Bataille d'Oudenarde.

Est-ce ainsi qu'on prend Oudenarde ?
A quoi bon ces trois Camps divers,
Si dès que Condé les regarde,
Leurs *Soldats* tombent à l'envers ?

La retraite est belle & gaillarde,
Le brouillard qui les a couverts,
Fait voir qu'ils étoient hors de garde
A tous les yeux de l'Univers.

Les exploits de sa main auguste
N'en trouvent plus d'assez injuste
Pour lui refuser de l'encens.

Elle réduit l'orgueil d'Espagne
Aux éloges d'une Campagne,
Où le grand cœur suit le bon sens.

Dans l'article du célébre Addisson ; l'Abbé G. Nous apprend que le sieur Delage a traduit en Vers François en 1717 l'Essai sur la Critique par M. Pope. M. l'Abbé du Resnel a attribué cette traduction à M. de la Piloniere ; en quoi il s'est trompé. Le Libraire Hollandois qui imprime la Bibliothéque Françoise, a remarqué dans la seconde partie du XIV. Tome, que M. Roberon Secretaire de George I, Roi d'Angleterre, est l'Auteur de cette traduction. L'Auteur ne sçait s'il faut écrire *Bouilland* ou *Boulliaud*, ce n'est point là le nom de ce Sçavant, qui s'appelloit *Boullian*, comme je l'ai vû dans un

excellent ouvrage écrit de sa main, & composé par ordre de M. de Lionne. En voici le titre : *Discours sur la réformation des quatre Ordres Religieux Mendians, & la réduction de leurs Couvens à un nombre déterminé.* Il fut fait à l'occasion du célébre Edit de 1666, & d'un Arrêt du Parlement sur cette importante matiére.

Il copie quelquefois des faits absolument faux, sans en avertir ses Lecteurs : Dom le Cerf Bénédictin, *attribue*, dit-il *tout ce qui est renfermé dans les deux volumes donnés sous le nom de Gilbert Mauguin au P. Dom Robert Quatre-Maires de la Congrégation de S. Maur.* Mais cette attribution est insoutenable. M. Cousin ami du Président Mauguin, qui a laissé plusieurs Ouvrages manuscrits, ne permet pas d'avoir aucun doute là-dessus. Voici ses propres paroles.
* » Comme M. le Président Mauguin,
» étoit du même Pays que le P. Sir-
» mond, & qu'ils se voyoient quelque-
» fois, il lui proposa ses objections, &
» le pria d'y répondre. Le P. Sirmond
» l'invita à les mettre par écrit, ce qu'il
» fit à la fin du second Tome, qu'il pu-

* Journal des Sçavans, édit. de Holl. Tom. XXIV. page 209.

» blia en 1650, sous le titre de *Vindi-*
» *cia prædestinationis & gratiæ.* » Une
telle autorité assûre au Président Mauguin la gloire d'avoir composé cet Ouvrage, qui lui est encore attribué par le fameux Jean de Launoy, ami du P. Sirmond & du Président Cousin.

L'Article d'Abel Boyer, natif de Castres, est défectueux. L'Abbé G... l'auroit fait d'une maniére exacte, s'il avoit connu la vie de cet Auteur insérée à la fin de l'*Etat politique*, en Anglois, mois de Novembre 1729. Voici le Catalogue exact de ses Ouvrages, qui sont presque tous écrits en Anglois. *Dictionnaire Anglois & François*, in-4°. 1699 à Londres & réimprimé ensuite en Hollande. La derniére & la meilleure édition, est celle d'Amsterdam 1727. *L'Abregé de son Dictionnaire* in-8°. 1700. Sa Grammaire, dont il y a eu plusieurs éditions. *L'Histoire du Regne du Roi Guillaume*, en 3 volumes, la seconde édit. est de 1703. *Les Plans des plus considérables Villes fortifiées de l'Europe avec une description Géographique, & l'Histoire des Siéges qu'elles ont soutenus depuis cent deux ans*, in-4°. 1701. Un recueil de *Lettres en François & en Anglois*. *L'ingénieux Compagnon*, en ces deux Langues. *Les Annales de la Reine*

Anne, commençant en 1702, contenant 11 vol *in*-8°. *L'Etat politique*, ouvrage qui embrasse tous les Etats de l'Europe, commençant en Janvier, & finissant au mois de Novembre 1729 37 vol & 5 mois *in*-8°. *L'Histoire de toutes les accusations jusqu'à celle de Milord d'Oxford.* Traduction de *Telemaque* en Anglois, 2 vol. *in*-12. conjointement avec le Docteur Atterbury Evêque de Rochester. Il y en a eu douze éditions. La Traduction Françoise de *la Tragédie de Caton*, par M. Addisson. *L'Histoire du Regne de la Reine Anne* 1722. *in*-fol. *Le Grand Théatre d'Honneur & de Noblesse*, dédié au Prince de Galles, 1729 *in*-4°.

Dans l'article de Brieux de Mosant qui étoit Protestant, on a oublié un petit Livre assez curieux, dont voici le titre : *Les divertissemens de M. de B.* Caen 1673 *in*-12. On y trouve l'explication de quelques mots anciens, & trois Lettres à M. de Ségrais, où il critique vivement l'Enéide & les Eclogues de Virgile. Si M. Perrault eut connu ce petit Ouvrage, il n'auroit pas manqué d'en profiter.

L'article du P. le Brun de l'Oratoire, m'a paru bien tourné. L'Auteur a rédigé avec soin les Mémoires qu'on trou-

ve dans la Bibliothéque Françoise & dans le premier volume de l'Histoire Critique des superstitions par ce sçavant Ecrivain. Il a même indiqué une Lettre imprimée dans les Mémoires de Littérature, qui avoit été oubliée; mais il n'a pas connu une Lettre de ce Sçavant à Monseigneur l'Archevêque de Vienne, Abbé Général de Cluny, du 2 Octobre 1728. On voit par cette Lettre qu'il a revû le Missel de cette illustre Congrégation. Elle est insérée dans les Actes du Chapitre Général de Cluny de 1728, imprimés en 1729 chez Simon, *in-4°*.

On trouve à la fin du second volume un excellent article de Pierre Cally, célébre Philosophe, dont on avoit parlé dans le corps de l'ouvrage, d'une maniére superficielle & peu exacte. Ce fut le grand Evêque de Meaux, qui fit le dispositif du Mandement de l'Evêque de Bayeux, pour censurer le Livre de Cally, intitulé: *Durand commenté*. Peu de Théologiens ont retracté aussi sincerement leurs erreurs. J'ai lû une relation curieuse de cette affaire: Dans la réponse qu'il fit à la requête du Promoteur, il avoua qu'il avoit donné son manuscrit à un Libraire, qui lui avoit promis de ne le point pu-

blier, sans en avoir obtenu la permission ; & il refusa constamment de le nommer.

Il me semble qu'un Ecrivain tel que M. Camusat, ne méritoit pas d'avoir place dans le Dictionnaire de Moreri. Son rôle brillant ne fut pas celui d'homme de Lettres. On dit que son pere est encore vivant ; mais on se trompe : il étoit mort deux ou trois ans avant le dernier voyage de son fils en Hollande. Des trois volumes de *Mémoires Historiques & Critiques*, ce dernier n'a composé que la premiére partie. Les meilleurs extraits, qui sont dans les trois premiers Volumes de la Bibliothéque Françoise qu'on lui attribue, ont été envoyés de Paris par des personnes habiles. Mais où le Compilateur a-t-il pris cette curieuse anecdote ? Comme » *la critique desinteressée des Journeaux* fut » attaquée plusieurs fois dans le Nou» velliste du Parnasse de M. l'Abbé » Desfontaines, M. Camusat répon» dit dans le cinquiéme Volume (se» conde partie) des Lettres sérieuses & » badines. M. Desfontaines répliqua » dans le Nouvelliste. Ces deux Au» teurs sembloient s'être juré une guer» re continuelle. » Si M. G. l'eût bien voulu, il ne lui eût pas été fort difficile de sçavoir la vérité. Jamais M.

l'Abbé Desfontaines n'a daigné écrire contre ce Héros de la Charlatanerie. J'avouerai ici, puisque l'occasion s'en présente, que dans le Nouvelliste du Parnasse, dont j'ai fait la moitié, je ne pûs m'empêcher de peindre un orgueilleux personnage, qui devoit sa mince érudition à la lecture des Journaux. Quelle pitié de le voir annoncer une édition de Diodore de Sicile, tandis qu'il avoit un Maître pour lui apprendre le Grec ! Cependant il se comparoit hardiment à tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la Littérature. Je me souviens qu'un jour il me dit qu'il vouloit réfuter le sistême chronologique de M. Newton : je lui répondis qu'ignorant l'astronomie, il ne pouvoit se charger d'une pareille entreprise. Il répliqua que deux heures lui suffisoient pour connoître l'état du ciel, & qu'il n'en falloit pas sçavoir davantage pour foudroyer l'Ecrivain Anglois. Où est la modestie, où est le bon sens ? Mais heureusement ce projet n'a point été exécuté, non plus que tant d'autres aussi judicieusement conçus.

L'article de M. Desslyons Docteur de Sorbonne, eût été plus curieux, si l'Auteur avoit pû voir ses Mémoires

manuscrits, qui renferment l'Histoire Ecclésiastique de son tems. Il y a des faits qu'on chercheroit inutilement ailleurs, quoique la bizarrerie de l'esprit de l'Auteur s'y fasse sentir.

En parlant de M Dirois, on n'auroit dû oublier ni ses liaisons avec le célébre Jean de Launoy, ni la part qu'il a eue à l'Histoire Ecclesiastique de France, qui ne fait pas le moindre ornement de l'abregé de Mezerai. L'article de Ferrier Poëte, natif d'Avignon, n'est point assez détaillé. On y a oublié sa belle traduction de Justin, ornée d'excellentes remarques qui passe pour l'ouvrage de la Société de P. R. avec laquelle ce Poëte a eu quelques liaisons. Il avoit fort avancé la traduction de Suétone & son manuscrit est entre les mains de M. l'Abbé Brun son neveu, Doyen d'une Eglise Collégiale d'Avignon. M. Ferrier fut obligé de sortir de cette Ville, craignant d'être arrêté par l'Inquisiteur, qui prit à la lettre ce vers galant de sa composition :

L'Amour pour les mortels est le souverain bien.

» On dit que cet Auteur a fait plu-
» sieurs traductions, conjointement
» avec l'Abbé Abeille de l'Académie
» Françoise. » Ce sont les propres pa-

roles de l'Abbé G. Mais que veut-il dire par-là ? Quelles sont les traductions faites avec l'Académicien ? Ceci a tout l'air d'un conte. Il eût été à souhaiter que l'Auteur eût connu le *nouveau Mercure de Trevoux*, auquel M. de Piganiol de la Force & M. l'Abbé Nadal ont eu le plus de part ; il auroit trouvé dans le volume de Janvier 1709, un article de M. de la Fosse d'Aubigny, & deux Epitaphes, l'une Françoise & l'autre Latine, dont il auroit pû profiter.

Il y a des détails assez curieux dans l'article de Gacon ; une brochure de ce Poëte, intitulée : *le Journal satirique intercepté*, lui eût fourni plusieurs traits singuliers. Comment un homme friand d'Anecdotes Littéraires, a-t-il pû dire que le *Secretaire du Parnasse, n'eut point d'autre suite, parce qu'il ne fut pas acheté*, puisque cet Ouvrage fut supprimé par des ordres supérieurs, & que l'Approbateur fut privé de son emploi. Des traits extrêmement injurieux, & nullement équivoques, donnerent lieu à cette punition.

Il ne me seroit pas difficile d'ajouter d'autres Remarques sur le même Volume ; mais je crains de vous ennuyer. Ne concluez pas de-là, que l'Auteur ne s'est pas donné tous les

soins convenables pour perfectionner sa Compilation. Qu'est-ce qu'un petit nombre de Remarques, en comparaison de tant de faits si utilement rassemblés ? Je vous assure que j'ai lû une infinité de détails qui m'étoient entiérement inconnus, quoique j'aye étudié avec soin l'Histoire Littéraire du siécle passé. Il n'est donc pas étonnant que M. l'Abbé G... ait ignoré quelques petits faits que j'ai tirés de sources peu connues. Je n'ai écrit que ce qui s'est offert à ma mémoire ; peut-être qu'en consultant des Livres, j'aurois fait d'autres découvertes. C'est d'un Ouvrage tel que le Dictionnaire de Moreri, qu'on peut dire *inventis addere facillimum est*. Si la lecture du second Volume me fournit des remarques, & que vous ne soyez pas dégouté de celles-ci, j'aurai soin de vous les communiquer.

Le P. Etienne Souciet, Jésuite, célébre pour son érudition, vient de publier le troisiéme Tome de ses Dissertations. * Vous sçavez combien les premieres ont été estimées ; les deux qui composent ce nouveau volume, sont extrêmement curieuses. La premiére Dissertations du P. E. Souciet, Jésuite.

* chez Rollin fils & de Bure l'aîné, 1736, *in*-4°.

qui est adressée à M. de Surbeck, Capitaine-Lieutenant de la Générale des Gardes Suisses, & habile Médailliste, roule principalement sur la Médaille de Pythodoris, Reine du Pont & du Bosphore, qui est dans le beau Cabinet de M. l'Abbé de Rothelin, ce sçavant si aimable & si poli. A l'occasion de ce monument bien conservé, le P. Souciet a expliqué les Médailles de cette Reine, de Polémon I son mari, de Polémon II. son fils, & les principaux points de leur histoire & de celle de sa fille, femme de Cotys Roi de Thrace. Il expose d'abord la suite des événemens, & en fixe les années avec beaucoup d'exactitude. M. Vaillant a prétendu qu'il y a eu deux Pythodoris, la mère & la fille; mais le moderne Antiquaire soutient qu'il n'y en a jamais eu qu'une, sçavoir, Pythodoris Reine du Pont, & que sa fille mariée à Cotys, Roi de Thrace, ne portoit pas le même nom. Le point le plus difficile est de fixer l'époque marquée sur deux Médailles de cette Reine, qui est la même sur l'une & sur l'autre. Elles ont été frappées la même année, & marquent une Ere qui commence la 601e année avant celle qui les vit éclore. Le P. Souciet entre

à ce sujet dans de sçavantes discussions ; & conjecture avec beaucoup de fondement, que la 60 année que Pythodoris frappa les deux Médailles, commence l'an de Rome 773, de J. C. 19, & que la tête de l'Empereur gravée sur ces deux Médailles, est par conséquent celle de Tibére.

Dans la seconde Dissertation adressée à M. l'Abbé de Rothelin, le sçavant Jésuite explique & fixe à l'occasion d'une Médaille de Rhescuporis, Roi du Bosphore-Cimmérien, qui est dans le Cabinet de cet illustre Abbé, l'Ere & toute la Chronologie des Rois de ce pays. M. Vaillant a soutenu que l'Ere marquée sur les Médailles de ces Princes est celle des Seutides, c'est-à-dire, des Rois de Thrace descendus de Seutés, qui répond, selon lui à la 330 & 331e année de la fondation de Rome. C'est une erreur selon le P. Souciet qui prouve d'une maniére très-plausible, que cette Ere commence au régne de Satyrus I, le premier Roi légitime, l'an 341 de la fondation de Rome. La Médaille de Rhescuporis qui porte l'année 539, fut frappée l'an 880 de Rome, la neuviéme de l'Empire d'Hadrien representé sur la Médaille, & si reconnoissable par la barbe qu'il porte, & que nul Empereur avant lui n'avoit portée.

Je ne fais qu'indiquer le ſujet principal des deux Diſſertations, où regne une érudition choiſie & habilement diſpensée. On n'y ſent point l'Antiquaire capricieux, qui ſe livre à de puériles conjectures, qui imagine des faits, & qui affecte un Pyrrhoniſme extravagant. C'eſt l'ouvrage d'un homme d'eſprit, qui faiſant un uſage judicieux de ſon profond ſçavoir, tâche de porter la lumiére dans la ſcience des tems, couverte de tant de nuages.

Sans vouloir prendre le ton Pyrrhonien, qu'il me ſoit permis d'obſerver, que les Médailles ne ſont pas un moyen infaillible pour rectifier la Chronologie. Dans les Médailles auſſi bien qu'ailleurs, on fait des fautes, & l'on rencontre des anacroniſmes, ſoit par l'inadvertance des Auteurs, ſoit parce que les choſes ne ſe ſont pas faites, comme on l'avoit projetté, lorſqu'on frappoit les Médailles. Nous ſçavons par exemple qu'en 1652. on frappa des Médailles où ſe trouve marqué le Sacre de Louis XIV. parce qu'il devoit ſe faire cette année. Cependant les troubles qui continuoient, le firent différer juſqu'en 1654. Seroit-il raiſonnable qu'on voulut à l'avenir prouver par ces Médailles, que le Sacre de ce Roi s'eſt fait en 1652. ainſi

l'on peut établir pour maxime, qu'il ne faut s'appuyer ni sur une Médaille, ni même sur tout autre monument, quelqu'authentique qu'il soit, à moins qu'on ne les trouve d'accord avec les principaux Auteurs.

Après avoir parlé de deux Ouvrages sérieux, je vais, pour vous délasser, vous entretenir d'un petit Recueil de Poësies, intitulé : *La muse Normande* * Ce sont des Odes la plûpart Anacréontiques d'un jeune homme natif de Normandie, Province fertile en excellens Poëtes ; il faut dire à sa louange, qu'il connoît les beautés propres de la Poësie, ce sont des images délicates, des peintures aimables & riantes, plus de sentimens que d'esprit : il y manque peut-être un peu de chaleur ; c'est beaucoup de connoître la route qu'il faut tenir. Car enfin quelle espérance auroit-on conçue de son talent, s'il avoit commencé par *prendre ses idées dans des sources éloignées de celles de l'Hippocrene*, c'est à-dire, *dans la Métaphysique*: le point essentiel pour un Poëte, est de peindre & non pas de raisonner. Je vous invite à lire ces Piéces. Voici quelques Stances

La Muse Normande.

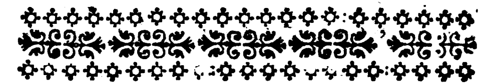
* chez Rollin fils, 1736. *in*-12.

d'une Ode sur la Poësie, adressée à un ancien Académicien qui illustre la Normandie.

Tu suis Homere, & Platon,
Philosophe, tu sçais plaire,
Raisonnant comme Nevvton,
Tu rimes comme Voltaire.
Quand tu décris la beauté
De la naive Nature,
La sage simplicité,
Cache l'art de la peinture
Dieux, que n'ai-je ce talent
Si je peins la simple Annette,
Le portrait peu ressemblant,
Lui donne un air de Coquette.
Jeune Berger dans nos bois
Je porte encore la houlette,
Et les sons de ma musette,
Tremblent encor sous mes doigts.
Ici je veux sous la treille,
Rival du charmant Watteau,
Peindre Bacchus qui sommeille:
Un trait manque à mon Tableau.

Je suis, &c.

Ce 12 *Mai* 1736.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXIII.

VOus n'avez reçû jusqu'ici, Monsieur, qu'un compte fort succinct* des *Memoires du Marquis d'Argens.* Lettres du Marquis d'Argens. Quoique la plûpart des avantures & des personnes, dont il est parlé dans cet Ouvrage, paroissent réelles; on n'a pas dû s'arrêter beaucoup sur un Livre qui n'est qu'un Recueil frivole des diverses amouretes d'un jeune homme, à qui il a plû de laisser à la posterité un monument de ses égaremens & de ses foiblesses. Comme j'ai jugé plus favorablement des *Lettres* qui sont à la fin de ce Volume, permettez-moi d'en extraire ici quelques Articles.

La premiere Lettre traite de la Pein-

* Voyez les Lettres 42. & 43.

ture , dont l'Auteur paroît dans les Mémoires s'être fait une agréable occupation , & dont il parle ici en connoisseur. Pierre Perugin , le premier des Italiens qui a commencé à lutter contre le mauvais goût , fut le Maître de Raphaël , qui l'a beaucoup surpassé. Michel-Ange , aidé de l'Antique , porta dans le même tems la Sculpture au plus haut dégré. Le Titien , les deux Caraches , Jule Romain , le Tintoret , Paul Veronese , le Dominichin , le Correge , vêcurent tous à peu près dans le même tems. » Il sembloit , » dit l'Auteur, que le nombre des Pein» tres & des Sculpteurs dût augmenter » à proportion. Cependant 30 ou 40 » ans après ces grands hommes , à pei» ne l'Italie en a-t'elle compté un ou » deux par Siécle. Elle a eu depuis 100 » ans le Guide & le Carlo Maratte , » dont les noms iront à la posterité. « Il ajoûte que le reste est ignoré , & qu'il n'a connu que Solimaine à Naples & Trevisani à Rome , qui méritassent l'estime des connoisseurs : Que néanmoins il y avoit dans le coloris de Trevisani quelque chose de fade & de gris , défaut ordinaire de l'Ecole Romaine : Qu'un Peintre de Portraits , nommé David , passoit pour le meil-

leur qu'il y eût à Rome, & étoit bien au-dessous de nos Barboüilleurs de Province ; mais cela n'est-il point exageré ? » Jugez, dit-il, combien il étoit éloi- » gné de Rigaud & de l'Argiliere. » La sculpture, selon lui, est également déchuë en Italie. On s'imagine que tous les Peintres Italiens sont des Raphaëls, ou du moins, que le moindre surpasse beaucoup nos François. L'Auteur prétend néanmoins, que si nos Peintres François sont éloignés de la perfection de ceux qui sont morts, ils sont au-dessus de ceux qui vivent. Si on l'en croit, Rigaud & l'Argiliere n'ont eu pour le portrait que le Titien qu'on puisse leur opposer, & ils sont superieurs au Carlo Maratte. Il ajoûte que nous avons aujourd'hui autant d'avantage pour l'histoire que pour le portrait, & que le Moine, Case, & Vanlo, sont au-dessus de tous les Peintres qui se trouvent aujourd'hui en Italie.

» Le C. de Richelieu, le restaurateur, » le pere, le protecteur des Sciences & » des Arts, prépara *par les bienfaits*, dont » il encouragea les hommes *médiocres* » qui viveient de son tems, cette foule » de Peintres illustres, de Sculpteurs & » d'Architectes habiles, qui vêcurent » sous le siécle de Louis XIV. Ce fut

» alors qu'on vit le Poussin, le Sueur, » Jouvenel, le Brun, (& parmi les » Sculpteurs) Girardon, le Gros, Pu-» get, rivaux des Caraches, des Gui-» des, & des Bernins, moins loüez » qu'eux, peut-être aussi loüables. « Il ajoûte, que depuis 20 ans les Arts ont beaucoup tombés en France, où ils ne sont ni assez honorés, ni assez encouragés par les récompenses; & où un Peintre est à peine distingué d'un Cordonnier.

La seconde Lettre est sur la Musique & sur la Comédie. L'Auteur, suivant ses Mémoires, est encore connoisseur par raport à ces choses. Comme Corelli & Buononcini plaisent beaucoup à Paris & à Londres, ainsi qu'en Italie, il en conclut sensément, que ce n'est ni par prévention, ni par défaut de goût, que la Musique moderne de plusieurs Italiens déplaît aux François. » Buo-» noncini, dit-il, & Maceti, grands » dans l'harmonie, gracieux dans le » chant, sçavans dans la composition, » avoient tâché de plaire universelle-» ment. Ils n'avoient point osé risquer » des tons trop recherchez, & unique-» ment faits pour les Connoisseurs; » Vivaldi, Tartini, Andreasani, & les » autres Compositeurs dans le génie » d'aujourd'hui, ont travaillé plûtôt

» pour les Musiciens, que pour les
» amateurs de la Musique : leurs Ou-
» vrages ne peuvent souffrir ni des
» oreilles ignorantes, ni une exécution
» médiocre. Cependant on doit leur
» rendre la justice de n'avoir point ig-
» noré le gracieux ; ils ont réussi,
» lorsqu'ils ont voulu l'allier au diffi-
» cile, & rien n'est plus brillant & plus
» chantant que les *Quatre Saisons* de Vi-
» valdi.

M. d'Argens, à qui l'Italie est si connuë, prétend que le mépris des Italiens pour notre Musique n'est qu'un effet de leur prévention. Il a vû Montanari, premier Violon de Rome, enchanté des Sonates de le Clerc. Philippo, & Silvestrino, deux des meilleurs Musiciens d'Italie, rendoient justice aux Sonates que Maceti a faites en France ; Ouvrages où le goût François est mêlé avec le goût Italien. Enfin il dit que l'habileté de nos Violons François est fort au-dessus de celle des Violons Italiens.

Le jugement de l'Auteur sur les Opera d'Italie, mérite que je le raporte ici. J'ai vû, dit-il, leurs meilleures Tragédies en musique ; elles ont des beautés fort superieures à tout ce qu'il y a de plus beau dans les nôtres : mais

aussi elles ont des défauts, qui ne peuvent se souffrir que par l'habitude. Le corps des Acteurs d'un Opera, n'est ordinairement que de 6 ou 7 personnes, trois hommes, trois Castrati, & un Tenore, qui est ce que nous appellons Basse-taille. Ils n'ont point de Chœurs, excepté un seul à la fin du 5e Acte, chanté par les mêmes Acteurs. On danse dans les intervales des Actes, comme on jouë du violon à la Comédie Françoise, aussi peu à-propos & aussi mal. Au lieu de nos filles de Chœur, qui parent notre Théatre, les Suivantes & les Gardes des Princes & Princesses sont des Portefaix qu'on louë; & il y en a ordinairement une vingtaine de chaque côté du Théatre, *où ils font le rôle de la Statuë au Festin de Pierre.* Leurs décorations sont superbes. La Sale d'Aliberti à Rome a sept rangs de loges. On a vû souvent sur le Théatre un carosse traîné par six chevaux effectifs; ce qui peut faire juger de son étenduë. Leurs machines en récompense sont infiniment au-dessous des nôtres, soit pour la quantité, soit pour la promptitude de l'exécution. Leur récitatif est excessivement court: un Acteur ne dit gueres 6 ou 7 vers, qu'ils ne soient suivis d'une Arie-

te. Cette quantité d'airs, qui se succedent, empêche l'Opera de languir. » Les Italiens trouvent leur récitatif » beau, dit l'Auteur : je l'ai toujours » trouvé ridicule & incapable d'aller » au cœur. Il est vrai qu'il seroit assez » difficile de faire un récit touchant » sur des vers aussi mauvais que les » leurs le sont ordinairement. Leurs » airs sont d'un goût infini ; ils sont » encore plus au-dessus des nôtres, » qu'ils ne le disent eux-mêmes. Quel- » que plaisir qu'on ait à les entendre » en France, on ne sçauroit compren- » dre combien ils perdent, dès qu'ils » ne sont pas chantez par un gosier » Italien.

Quoique l'Opera Italien n'ait ni la majesté du spectacle, ni la diversité des danses & des chœurs, ni le fréquent usage des machines, il ne laisse pas de plaire à tout le monde, selon l'Auteur, & il risque moins d'ennuyer que le nôtre ; un Opera de trois heures ne paroît durer qu'un instant ; il ajoûte que le récitatif des Opera François est ennuyeux, que l'Opera n'est pas fait pour la déclamation ; que c'est pour entendre chanter qu'on va à l'Opera, & non pour être touché par de beaux vers ou par de longs & de

triſtes récits : qu'il y a preſque dans tous les Etats de l'Europe des Comédies Françoiſes ; mais qu'à l'égard des Opera François, on n'en veut point.

Dans la ſeconde Lettre, l'Auteur s'éleve contre l'injuſte mépris que l'on a en France pour la profeſſion de Comédien : » Il ſemble, dit-il, que nous » ayons été jaloux du progrès qu'a- » voit fait notre Theatre, & de l'ap- » plaudiſſement qu'il a eu chez tou- » tes les nations. Nous avons affecté » de répandre l'ignominie & l'infamie » ſur ceux, qui par leur talent illuſtrent » notre patrie. Contens de loüer & » d'eſtimer le Poëte, nous avons pouſ- » ſé le mépris juſqu'à l'excés pour » les Comédiens, quoique le Public » leur fût autant redevable de ſes » plaiſirs, qu'aux Auteurs mêmes. La » Chammelé, Baron, Beaubourg, ont » été dans leur art d'auſſi grands per- » ſonnages que Corneille & Racine. » Il faut autant de peine, de ſoin, de » travaux, de génie, & de naturel, pour » former un grand Comédien, que » pour faire un grand Poëte. L'un eſt » même plus rare que l'autre. « L'Auteur ajoûte qu'il ne peut revenir de ſa ſurpriſe, lorſqu'il conſidere la ſépulture accordée avec peine à Moliere.

Les Italiens ſont bien éloignés d'avoir des préjugés ſi ridicules : amateurs des beaux arts, ils ſe gardent bien de flétrir ceux qui les ſont briller. On ſçait les honneurs funébres rendus par les Anglois à la célébre *Oldfields*, la *Le Couvreur* de Londres, inhumée à Weſtminſter au milieu des Rois & de tous les grands perſonnages d'Angleterre. Les diſtinctions & les récompenſes, dit M. d'Argens, inſpirent aux Comédiennes d'Italie des ſentimens qui ſont inconnus aux nôtres ; participant à tous les honneurs de la societé, & encouragées par les égards, elles tâchent de ne point ſe rendre mépriſables par une conduite déréglée. Des perſonnes que leur art expoſe au mépris, ne ſont plus retenuës par des ſentimens qui leur deviennent inutiles. L'Auteur dit que nous ne devons reprocher qu'à nous-mêmes la mauvaiſe conduite de nos Actrices. » Lorſque j'avilis quelqu'un, » dit-il, que je l'abaiſſe, que je le » couvre d'ignominie, j'éteins en lui » toutes les ſemences d'honneur.

Thefe de Médecine

Le 15 du mois dernier on a ſoutenu dans les Ecoles de Médecine une Theſe ſinguliere, dont le ſujet eſt, *An Chirurgia pars Medicinæ certior* ? M. Ma-

loet, Médecin ordinaire du Roi, & de l'Hôtel Royal des Invalides, a préſidé à cette Theſe, dans laquelle on prétend. 1°. Que les Chirurgiens ſe trompent tous les jours par rapport à la connoiſſance des maux qui ſont l'objet de leur art. Ils ne peuvent, par exemple, dit-on, diſtinguer à des ſignes certains, ſi un coup reçu à la tête a produit quelque fracture dans le crâne, lorſqu'il n'y a ni douleur, ni playe, ni contuſion ; & ſi un coup pareil a cauſé un contrecoup, un abcès. Par raport à la contrefracture, les Chirurgiens ne conviennent pas entr'eux de ſon exiſtance & de ſa poſſibilité, & il y en a qui traitent cet accident de chimérique. Ils ignorent ſouvent s'il y a du ſang, du pus, de l'eau dans la cavité de la poitrine ; ce qui fait qu'ils ne font ordinairement la périlleuſe opération de l'Empiéme, que lorſque le malade eſt hors d'état de la ſoutenir. Combien de fois, continuë-t'on, leur ignorance fonde-t'elle mal à propos des playes legeres reçuës dans le *thorax*, que par là elle rend dangereuſes & funeſtes. On cite ſur cela des exemples, & on parcourt de la même maniere les diverſes parties du corps humain, ſur leſquelles on prétend que

les Chirurgiens opérent toujours avec un succès douteux. On voit ici que l'Auteur de la These, (suivant l'usage ordinaire des Ecoles de Médecine) est M. Maloet, dont le nom est à la tête; car l'Auteur y parle de Malades qu'il a traités, ce que n'auroit pas fait un jeune étudiant en Médecine.

2°. On fait à la Chirurgie en général des reproches piquans, qui doivent l'interesser infiniment : on y avance que dans cette derniere guerre, l'ignorance de nos Chirurgiens d'armée a été cause que, soit en Italie, soit en Allemagne, de légeres blessures sont devenuës mortelles, & que leur impéritie nous a fait perdre un grand nombre d'Officiers & de Soldats. Cependant ce n'est qu'une accusation vague ; & on n'articule rien de positif. On fait sentir en même-tems que les sages avis des Médecins ont souvent empêché d'ignorans Chirurgiens d'exercer une témeraire barbarie.

3°. On assure que la Chirurgie varie extrêmement à l'égard des remedes propres aux maladies chirurgicales. Autant de Chirurgiens, dit-on, autant de remedes divers. Telle opération, disent les uns, est necessaire en telle circonstance ; elle ne convient

point, disent les autres. Les uns opinent pour une amputation, les autres la combattent. Ils ne s'accordent pas davantage sur la maniere d'opérer : les uns, dans l'opération de la taille, sont pour le *grand*, d'autres pour le *haut* appareil. Parmi ceux qui préferent l'incision laterale, ceux-ci sont pour la Méthode *de Ravv*, ou du Frere Jacque, & ceux-là pour celle de Cheselden. Aucun ne peut décider quelle est la meilleure.

4°. Combien d'accidens n'arrivent-ils pas dans les plus légeres opérations de la Chirurgie ? Que d'événemens funestes, par exemple, n'a pas causé la plus petite & la plus commune de ces opérations, qui est la Saignée ? Aussi, ajoûte-t'on, les fameux Chirurgiens s'abstiennent-ils prudemment de saigner eux-mêmes. Mais les grandes opérations sont souvent suivies de bien d'autres malheurs. Parcourez les Hôpitaux, vous verrez que le Trépan n'a sauvé presque personne ; que de vingt malades qui ont souffert la Taille, il en a coûté la vie à 18. D'ailleurs, que d'opérations chirurgicales, entreprises témérairement, sans précaution, sans examen préalable des forces & de l'état actuel des malades ; parce que le Médecin n'a point été consulté ! Combien

de fois arrive-t'il que dans l'opération de la Taille, on tire des pierres, & on en laisse d'autres dans la vessie ; ce qui oblige de réïtérer une si douloureuse & si périlleuse opération.

50. On affirme, sans aucun équivoque, que la Médecine a des principes & des axiomes aussi certains que ceux de la Géométrie. Les maximes suivantes, dit-on, qui concernent la Therapeutique, sont sûres & infaillibles : Qu'il faut éloigner la cause de la maladie, en affoiblir les symptômes, conserver & ranimer les forces du malade, diminuer la plénitude, évacuer les humeurs peccantes & superfluës, corriger la mauvaise qualité du sang, rallentir son mouvement trop rapide, & l'exciter lorsqu'il est paresseux ; dissiper les obstructions, resserrer ce qui est relâché, & relâcher ce qui est trop resserré, &c.

N'est-il pas certain encore, ajoûte-t'on, par raport à la Diœtetique, que dans les maladies aiguës, il faut donner peu de nourriture au malade ; que lorsque l'apétit lui manque, il ne faut jamais le forcer de manger ; que dans les maladies chroniques, on ne doit donner d'alimens qu'autant qu'il est

néceſſaire pour ſoutenir le malade ; que la boiſſon au contraire ne ſçauroit lui nuire ; que lorſque la chaleur intérieure eſt grande, le vin eſt pernicieux; que dans toutes ſortes de maladies un air temperé eſt néceſſaire, pour procurer de ſalutaires excrétions, &c.

L'application de tous ces axiomes, ajoûte-t'on, eſt plus facile & plus ſûre que celle de toutes les régles de la Chirurgie, & l'effet en eſt beaucoup plus prompt. Eſt-ce qu'un peu de régime, ou un peu d'émetique, s'écrie le Médecin, ne ſont pas des remedes moins périlleux que les opérations des Chirurgiens ? Boire de l'eau, ſe purger, cela aproche-t'il du danger de la Taille ? La ponction de la poitrine eſt-elle moins à apprehender qu'un agréable changement d'air, qu'un exercice moderé, que le doux uſage des Diaphorétiques ? La promenade n'eſt-elle pas un remede ſans danger, préférable à l'amputation des jambes ? Le bain n'eſt-il pas moins redoutable que la ponction du ventre ? Des ſudorifiques, des frictions, ne ſont-ils pas des médicamens mille fois moins formidables que l'extirpation d'un Cancer ou d'un Polipe, & que toutes les opéra-

tion du Bubonocele ou de la Fistule ? Enfin le fer & le feu, que les Chirurgiens ont si souvent à la main, ne sont-ils pas plus terribles que l'abstinence de la viande, que l'Ichthyophagie, * que les Masticatoires, que les Sternutatoires ? &c. De vingt malades, continuë-t'on, à peine en meurt'il deux de l'Emétique, des Diurétiques & des Sudorifiques; tandis que de vingt patiens, sur lesquels s'exerce l'art cruel de la Chirurgie, à peine en réchape-t'il deux; sur-tout lorsqu'il s'agit de la Lithotomie, de la Ponction de la poitrine, de l'amputation d'un membre, &c.

* Nourriture de poisson.

La Satyre, ajoûte l'ingénieux Docteur, a souvent reproché aux Médecins en général, d'être des assassins; mais a-t'on jamais dit que la Médecine fût homicide, comme on le peut dire avec raison de la Chirurgie, art périlleux & meurtrier par lui-même ? Enfin les opérations chirurgicales les mieux conduites, poursuit-t'il, ont souvent coûté la vie à des personnes, qui auroient vêcu bien plus long-tems, s'ils n'avoient pas eu recours à la Chirurgie.

Quoique toute cette These soit unë

ſatyre aſſez vive contre les Chirurgiens en général, elle finit néanmoins par un grand éloge de la Chirurgie, & par un compliment très-poli pour les habiles gens qui l'exercent. Quelques perſonnes ont été ſurpriſes que ce Docteur n'ait rien dit des travaux des Chirurgiens par raport à la maladie Vénérienne. Apparemment qu'il ne l'a pas regardée comme une maladie qui fût proprement Chirurgicale. Comme il ne me convient pas de prendre aucun parti entre la Faculté de Médecine, & l'Amphithéatre de S. Côme, je ne ferai ici aucune réfléxion ſur la Theſe. Mais au premier jour je vous ferai part de la Réponſe d'un ſçavant & judicieux Chirurgien, que tout le Public révére.

Ecole de Cavalerie.

M. de la Gueriniere, Ecuyer du Roi, vient de donner au Public un ouvrage important, dont il avoit autrefois publié un Eſſay : il eſt intitulé, *Ecole de Cavalerie, contenant la connoiſſance, l'inſtruction & la conſervation du Cheval.* * La diviſion du Livre eſt ren-

* A Paris, chez Jacques Guérin, quai des Auguſtins. 1736. Fig. *in-fol.* & 2 tomes *in-8°.*

fermée dans le titre. La 1re. partie apprend le nom & la situation des parties extérieures du Cheval, leur mérite & leurs défauts; elle traite de l'âge, de la difference des poils, des Chevaux de different Pays, de l'embouchure, &c. Dans la 2e. il s'agit de la maniere de dresser les Chevaux pour le Manege, pour la Guerre, pour la Chasse, pour le Carosse. L'Auteur a joint à cette partie un Traité des Tournois, des Joûtes, des Carousels, & des Courses de tête & de bague. La 3e. contient l'Osteologie du Cheval, ses Maladies, & les Remedes pour les guerir, avec un Traité des opérations de Chirurgie qui se pratiquent sur cet Animal. On trouve à la fin un petit Traité des Haras.

M. de la Gueriniere n'est pas le premier qui ait écrit sur l'Art de la Cavalerie. Il convient même que ce n'est point de son propre fonds qu'il a tiré la plûpart des Principes renfermés dans son Traité. » J'ai, dit il, non-seulement puisé ce qu'il y a de bon dans » les meilleurs Auteurs, qui ont travaillé sur cette matiere; mais j'ai » encore consulté les personnes, qui » par une longue expérience ont acquis

» la réputation de vrais connoisseurs. «
Comme on écrit aujourd'hui avec beaucoup plus de clarté & de méthode qu'autrefois, on peut dire que presque toutes les matieres pourroient pareillement être traitées de nouveau par d'habiles plumes. Cependant on entend souvent des ignorans déclamer contre les Livres nouveaux : on a écrit sur tous les sujets, disent ils ; à quoi bon écrire encore ? Ils supposent apparemment que tout ce qui a été écrit jusqu'ici est si parfait, qu'il ne peut plus être perfectionné : ils supposent que d'ennuyeux fatras de remarques & de redites, compilées sans choix & sans méthode, suffisent pour éclairer l'esprit ; & que quand même ces anciens Ouvrages seroient fort bons, on n'y peut rien ajoûter ; qu'il ne s'y trouve aucune erreur, & que l'expérience & la méditation ne fournissent pas de nouvelles lumieres.

Cet Ouvrage est orné de Planches très-utiles au Lecteur, gravées d'après les Originaux, & sous la conduite de M. Parrocel Peintre ordinaire du Roi. L'édition, soit *in-fol.* soit *in-8°.* en est très belle : elle sort de l'Imprimerie du Sieur Jacque Guerin, digne suc-

ceſſeur du célébre Coûtelier : c'eſt tout dire.

L'Auteur ſe plaint que l'amour du noble Exercice & de l'Art ſi utile de la Cavalerie ſe ſoit ralenti de nos jours. Mais depuis 13 ou 14 ans y a-t'il un Art pour lequel on ne ſe ſoit refroidi en France ? Qu'eſt devenuë, par exemple, la Poëſie ? Le grand évenement de la Paix n'a encore produit qu'une Ode. Aucune Muſe n'a chanté nos ſuccès d'Italie & d'Allemagne. On ne voit éclorre que de miſerables vers ſatyriques, parce que les éloges les plus ſublimes ne ſeroient ni récompenſez, ni peut-être lûs. Si les Lettres tombent chaque jour parmi nous, faut-il s'étonner que tous les Arts ayent le même ſort ? Leur décadence a une ſource commune avec celle des Lettres. On dit qu'on doit bientôt publier en Italie un Livre intitulé : *Il Franceſe barbaro.* Cet Ouvrage demeurera-t'il ſans réponſe ? Par rapport à l'Art de la Cavalerie en particulier, M. de la Gueriniere dit qu'il ne faut imputer notre refroidiſſement, ni au manque de mérite, ni au peu d'attention de ceux qui ſont à la tête des établiſſemens qui regardent l'inſtruction de la No-

blesse. La justice que le Public leur rend, dit-il, est un sûr garand de leur capacité. L'Auteur paye en cet endroit un honorable tribut de reconnoissance à M. de Vendeüil, qu'il appelle son *illustre Maître*, à qui il doit tout. » M. de Vendeüil, dit-il, est un reste » précieux de ces hommes illustres qui » l'ont précédé, & dont la mémoire » sera toujours chere à quiconque sui- » vra leurs traces. M. de Vendeüil a » sçu joindre la grace & la justesse de » M. du Plessis à la brillante exécution » de M. de la Vallée ; personnages » dont le nom & la réputation subsis- » teront autant que l'Exercice du- » rera. «

L'excellent Livre de M. de la Gueriniere renferme tant de détails & tant de points differens, qu'il m'est impossible de l'analyser. Je me contenterai de rapporter ici ce qu'il dit des Chevaux de differens Pays. Tous les Auteurs, dit-il, ont donné la préférence au *Cheval d'Espagne*, & l'ont regardé comme le premier de tous les Chevaux pour le Manege, à cause de son agilité, de ses ressorts, de sa cadence naturelle, de sa fierté, de sa grace & de sa noblesse, de son cou-

ge & de sa docilité. M. le Duc de Nevvcastle, * qui donne de grands éloges au Cheval d'Espagne, ne lui trouve qu'un défaut qui est d'avoir trop de mémoire, parce qu'il s'en sert pour manier de soi-même, & pour prévenir la volonté du Cavalier. Mais ce défaut, si c'en est un, dit M. de la Gueriniere, n'est que l'effet de sa gentillesse, dont il est aisé de profiter. C'est des Haras d'Andalousie que sortent les meilleurs Chevaux. Le *Cheval Barbe* est plus froid & plus négligent dans son allure; mais lorsqu'il est recherché, on lui trouve beaucoup de nerf, de légereté & d'haleine. Ce sont d'excellens Etalons pour tirer des Chevaux de Chasse. Les Chevaux d'Espagne ne réüssissent pas de même, parce qu'ils produisent des Chevaux de plus petite taille que la leur; ce qui est le contraire du Barbe. Les *Napolitains* sont pour la plûpart indociles & difficiles à dresser. Leur figure ne prévient pas d'abord, parce qu'ils ont ordinairement la tête trop grosse, &

* Auteur d'un célébre Ouvrage Anglois sur l'Art de la Cavalerie : il a été traduit en François, & est fort rare.

l'encolure trop épaisse. Mais ils ne laissent pas avec ces défauts d'être fiers, & d'avoir de beaux mouvemens. Un attelage de Chevaux Napolitains bien choisis & bien dressés est fort estimé.

Les *Chevaux Turcs* ne sont pas si bien proportionnés que les Barbes & les Chevaux d'Espagne. Ils ont pour la plûpart l'encolure éfilée, le dos trop relevé : ils sont trop longs de corps, & avec cela ont la bouche seche, l'apui mal aisé, & peu de mémoire. Ils sont coleres, paresseux, & quand ils sont recherchés, ils partent par élans, & à l'arrêt ils s'abandonnent sur l'apui & sur les épaules. Ils ont les jambes menuës & nerveuses, & quoique les pâturons soient longs, ils ne sont pas trop flexibles. Ils travaillent beaucoup avec peu de nourriture, sont de longue haleine & peu sujets aux Maladies. Ils sont plus propres pour la Course que pour le Manege.

Les Haras d'Allemagne sont entretenus d'Etalons Turcs, Barbes, Espagnols & Napolitains ; c'est pourquoi il y a dans ce Pays de parfaitement beaux Chevaux. Mais ils n'ont pas ordinairement beaucoup d'haleine. Les

Chevaux Danois ſont bien moulés, & ont de beaux mouvemens ; on en fait de *braves Sauteurs* ; ils ſont excellens pour la guerre, & l'on en forme de ſuperbes attelages.

Il y a deux Provinces en France, d'où l'on tire de fort beaux Chevaux, le Limoſin & la Normandie. Les Chevaux Limoſins tiennent beaucoup du Barbe ; auſſi ſont-ils excellens pour la Chaſſe. Le Cheval Normand eſt meilleur pour la Guerre ; il a plus de deſſous, c'eſt-à-dire, plus de jambes, & eſt plûtôt en état de rendre ſervice que le Limoſin, qui n'eſt dans ſa force qu'à huit ans. On tire de Normandie de parfaitement beaux Chevaux de Caroſſe, qui ont plus de legereté, plus de reſſource, & une auſſi belle figure que les Chevaux de Hollande. Il ne faut pas confondre les Chevaux Flamands, qui preſque tous ont les pieds plats, (ce qui eſt un grand défaut) avec les Chevaux de Hollande. L'Auteur ne dit rien des Chevaux Bretons.

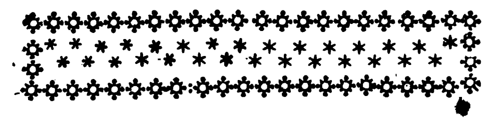
Les *Chevaux Anglois* ſont les plus recherchés pour la courſe & pour la chaſſe, par leur haleine, leur force, leur hardieſſe & leur legereté. S'ils étoient aſſouplis par les regles de l'Art,

avant de les faire courre, (ce que l'on pratique peu) les ressorts en feroient plus lians, & ils se conserveroient davantage. Ils auroient la bouche plus assurée, & ils ne feroient pas si sujets (comme le dit M. de Nevvcastle) à rompre le col à leur homme, quand ils cessent de galoper sur le terrain uni. Les meilleurs sont de la Province d'Yorck.

Je suis, &c.

Ce 19. Mai 1736.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXIV.

UN Orateur jaloux de la conservation & du progrès des Lettres peut-il faire, Monsieur, un plus noble usage de l'Eloquence, qu'en s'élevant avec force contre tout ce qui peut éteindre le goût des Sciences & des beaux Arts? Il remplit en même tems le devoir de Citoyen & de Chrétien, lorsqu'il prouve combien un certain genre d'écrire est nuisible à la République & aux bonnes mœurs. C'est ce qu'a fait le R. P. Porée Jésuite, dans le Discours Latin sur les *Romans*, * qu'il a prononcé dans le Collége de Louis le

Discours sur les Romans par le P. Porée.

* *De Libris qui vulgo dicuntur* Romanenses; *Oratio habita die 25 Februarii anno D. 1736 à Carolo Porée, Societatis Jesu Sacerdote. Parisiis apud Bordelet 1736. in-4°.*

Grand, le 25 de Février dernier. Je ne puis vous exprimer le plaisir que j'ai pris à la lecture de cette ingénieuse Piéce, si digne de son très-pieux Auteur, & de sa morale saine & sévere.

Les changemens qui arrivent dans l'Univers se font sentir dans la République des Lettres. Les Nations succedent aux Nations, les Villes aux Villes, les Familles aux Familles; en sorte que les unes acquierent les domaines & l'éclat des autres; de même les Arts succedent aux Arts, les Sciences aux Sciences; une espéce d'ouvrage à une autre espéce; l'une usurpe la place, & la renommée de l'autre. De sçavoir, ajoute le P. Porée, si ces changemens tournent à l'avantage de la République politique & littéraire, c'est un point que je laisse à la discussion des Politiques, des Philosophes, des Orateurs & des Poëtes. * Il se propose uniquement de parler de ce genre d'Ouvrage inconnu aux anciens

* *Mihi tota hodiè controversia est de illo scriptionis genere, quod procreatum ex Poësi, aut fictum ad* Poëseos *imaginem, Poëmati successit Epico, tanquam soboles natu minor soboli natu majori quodque Romanis illis veteribus planè incognitum appellatione nova* Romanense *nuncupatum est.* page 4.

Romains, & appellé *Roman*, qui né de la Poësie, ou formé à sa ressemblance, a succédé au Poëme Epique, comme un cadet succéde à son aîné. Mais cette sorte de composition est-elle utile ou nuisible aux mœurs & aux Lettres ? Quel cas en doit-on faire dans la République politique & littéraire ? C'est l'objet de ce discours * » Dans » quel tems, dit l'Orateur, a-t-il » été plus convenable de traiter cette » matiére, que dans notre siécle, où » la fable Romanesque, qui sembloit » morte & presque enterrée, ou plon- » gée dans un profond sommeil, se » leve & se réveille avec une joye vi- » ve, semblable au Phénix qui renaît » de sa cendre, & à qui la mort rend » ses forces, ou à un Serpent rajeuni, » qui vomit son venin avec sa langue » à trois pointes. » Il ne s'agit point ici de ces vieux Livres où il n'y a rien

* *Quod quidem cum sæpe anteà quæri decuit, tum decet hoc maximè tempore, quo fabula* Romanensis, *quæ inter mortua ac propè sepulta, aut alto sopita somno jacere videbatur, exurgit alacrior instar illius unicæ volucris è suis renascentis cineribus, & se in ipsa morte reparantis, aut expergescit more colubri juvenescentis, posita veteri pelle, & virus suum lingua trisulca reseminantis.* Ibid.

contre la vérité & l'honnêteté, écrits en langue *Romance* ; il n'est pas non plus question des Romans pieux, des Poëmes Epiques, où la Fable prête ses agrémens à la vertu & à la vérité, de ces écrits pleins de mensonges, enfantés par l'adulation ou par la malignité. Le P. Porée ne signale son zéle que contre les Histoires imaginaires & amoureuses. Il soutient que ces sortes de Romans sont nuisibles aux Lettres, & qu'ils nuisent encore davantage aux mœurs & à l'Etat politique. Tel est le plan de sa harangue. Avant que d'entrer en matiére, il s'excuse de ne pas avoir formé le dessein de célébrer les louanges du Roi, devenu le pacificateur de l'Europe, après en avoir été la terreur.

Le P. Porée s'estime heureux de plaider sa cause devant un grand nombre de gens de Lettres, de toutes sortes de conditions, parmi lesquels *est assis* un illustre Cardinal, capable de *présider* à toute la République littéraire, & par conséquent de prononcer en cette occasion. * » Qui est-ce,

* *Quis illo vel subtilior ingenio, vel acrior judicio, vel doctrinâ instructior, vel usu peritior? qui non legendo solum; vel audiendo, sed dicendo*

» ajoute-t-il, qui surpasse en délicatesse
» d'esprit, en pénétration, en sçavoir;
» en expérience ce Cardinal, qui a
» acquis le goût d'une littérature uni-
» verselle, non seulement à force de
» lire & d'écouter, mais en exerçant
» le talent de la parole, & en compo-
» sant des ouvrages, en sorte qu'il nous
» semble avoir en lui, non seulement
» un Académicien, mais une Acadé-
» mie entiere, non pas un seul Juge;
» mais un Sénat. »

Suivant l'opinion de quelques gens de Lettres, les Romans sont dans la République Littéraire ce que les Citoyens oisifs sont dans un Etat; ils ne font ni bien ni mal. Opinion fausse aux yeux du P. Porée, qui compare cette sorte d'Ouvrage aux mauvaises herbes qui nuisent par cela même qu'elles ne produisent rien de bon. Et continuant ce paralelle, il ajoute que les Romans sont nuisibles aux Lettres, parce que par leur contagion, ils infectent les genres de littérature, ausquels ils ont quelque rapport, & que par leur abon-

scribendoque, omnis litteraturæ copiam & gustum sic a[illegible]tus est, ut in ipso non unum duntaxat socium Academicum, sed Academiam universam, neque unum Judicem, sed Senatum integrum habere videamur. pag. 7.

dance ils accablent les autres genres avec lesquels ils n'ont nulle liaison.

L'Orateur s'étend d'abord sur la premiére espéce d'ouvrages : & fait voir le tort que les Romans ont fait. C'est eux, dit-il, qui ont corrompu la précieuse simplicité de l'histoire, & y ont introduit les fables, les mensonges, le merveilleux & les ornemens affectés. Si les commencemens de notre histoire, & le siécle même de Charlemagne sont couverts des ténébres de la fable, n'est-ce pas la faute des Romanciers, panégyristes outrés des Rolands, des Renauds & de tant d'autres Paladins ? La nation Angloise ne doit-elle pas les contes puériles, qui défigurent son origine, aux fabricateurs de ces ridicules Chroniques, qui ont consacré les exploits fabuleux du Roi Artur & des Chevaliers de la Table ronde ? Enfin d'où sont venus tant de faits incroyables qu'on lit dans l'histoire d'Espagne, ces mensonges ingénieux & ces mignardises des Historiens d'Italie, si ce n'est de ce goût pour les Romans ? * L'histoire d'Allemagne n'offre rien de semblable, & se-

* *Hanc maculam à Germania removit hactenus felix quadam & juncta cum inveniendi celeritate mentiendi tarditas.* pag. 10.

lon le P. Porée, elle s'eſt conſervée dans ſa pureté, parce que la nation a joint à l'heureuſe *lenteur* pour mentir, la vivacité pour faire des découvertes.

Les Romanciers, peu ſatisfaits de défigurer l'hiſtoire des nations, ſe font encore un jeu de farder celle des Particuliers, & de leur prêter des galanteries. Ils ne font grace ni aux Rois, ni aux Reines, ni aux Héros, ni à la vertu : la Religion même & la ſainteté des mœurs ne les arrêtent pas. La pourpre des Richelieux, & la triple couronne des Grégoires n'a pas été capable de les retenir. » * Ne les ont-ils pas plongés dans des » amours inceſtueux, s'écrie le P. Porée, comme ſi des gens qui peuvent » tout, devoient ſe permettre tout, & » comme ſi les Legiſlateurs de l'Europe » & de l'Univers devoient recevoir la » loi de Cupidon ? » Mais quel eſt le fondement de toutes ces calomnies ? Des bruits ſécrettement répandus, des ſoupçons téméraires, des interprétations malignes, des mémoires faux, pour l'ordinaire poſthumes, & parés d'un

* *Nonne illos perindè tradidit inceſtis amoribus, quaſi qui poſſunt omnia, ſibi omnia indulgeant, & leges acceperint à Cupidine, qui toti Europæ, qui orbi chriſtiano, jura dividerent.* p. 12.

grand nom, des Livres d'*Anecdotes* furtivement écrits, fruits de l'envie, approuvés par la malignité & par la crédulité, semés par la hardiesse, & dévorés par la curiosité; source où l'Historien imprudent puise des mensonges. Ainsi cette science *immortelle*, qui donne la vie aux *morts*, l'Histoire, que Ciceron appelle *le témoin des tems*, *la lumiére de la vérité, la messagere de l'Antiquité*, devient le témoin des mensonges, le flambeau de la calomnie, la messagere de la fausseté, & l'éléve de la fable.

La Géographie historique, occupée à décrire la situation des pays, les mœurs des peuples & leurs différentes religions n'a pas moins été défigurée. Si les Romanciers se fussent bornés à faire des voyages dans un monde imaginaire, à dresser des cartes Géographiques de l'Amour, ornées de fleuves du *Tendre*, de fontaines d'*oubli*, de Palais de diamans, de Châteaux suspendus en l'air & d'autres prodiges de cette nature, il n'y auroit eu aucun inconvénient. Mais dans quel labyrinthe nous ont-ils jettés, en remplissant de peuples chimériques des pays qui existent véritablement, en supposant certaines mœurs à des nations connues, & de nouvelles supersti-

tions ? Comment réfuter des mensonges venus de si loin, ou envoyés dans des régions si éloignées ? Il arrive delà que nous récusons le témoignage de la Géographie historique, lorsqu'elle nous fait des Relations véritables.

Selon le P. Porée, l'Epopée & la fable Romanesque sont sœurs, & méritent toutes deux le nom de Muses ; avec cette différence pourtant, que la premiére est née d'un légitime Mariage, & que l'autre n'est qu'une bâtarde. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la cadette a réglé la morale de l'aînée, & lui a donné du goût pour ses faux ornemens. Ainsi la Muse Epique a pris de la Muse Romanesque les fantômes des Démons, les Magiciens, & les amours des Héros guerriers. Il seroit inutile de les justifier par l'exemple de Virgile & d'homere : l'un n'a presque pas fait mention de l'art magique, & l'autre en a fait dans l'Odissée le symbole de la volupté, mais il ne l'a jamais employé dans l'Iliade. A l'égard des Episodes d'amour ces deux Poëtes y ont peint une passion plus triste qu'agréable, ou pour mieux dire, ils ont donné dans ces Episodes un antidote contre l'amour, & des leçons d'une excellente morale. Car dans

leurs Poëmes nul Episode d'un amour efféminé ; nul Héros amoureux ni dans les Episodes, ni dans tout le reste du Poëme ; l'amour n'est pas la fin à laquelle tout se rapporte. Il a fallu que sans être autorisé par l'exemple & par la coutume, on fit jouer un rôle dangereux à des Héros romanesques, mais Chrétiens sans respecter la Religion, & contre les regles de l'Epopée.

La Muse romanesque a encore corrompu le Poëme Dramatique : » * Melpomene, dit le P. Porée, n'a pas » à la vérité quitté son poignard san- » glant dont l'avoit armé la douleur » mêlée de fureur ; mais elle a pris en » même tems les fléches de feu que l'a- » mour Romanesque lui a fournies. El- » le n'a point arraché de la scéne ces cy- » près funébres qu'elle a apportés de

* *Non abjecit quidem Melpomena cruentum illum pugionem, quo ipsam armaverat furore mixtus dolor, sed igneas simul assumpsit sagittas, quas ipsi amor* Romanensis *subministravit. Non evulsit è scena illas funebres cupressos, quas ex Attica terra deportaverat ; sed inseruit passim odoriferas myrthos, quas è solo* Romanensi *detulit. Non exclusit illos magnanimos Heroas, quos ipsi Historia vel Fabula suppeditaverat : sed nullum admisit, quem non posset ad teneram* Romanensium *Heroum indolem fingere & accommodare.* p. 18.

» l'Attique ; mais elle y a entremêlé
» des Myrthes odoriférans nés dans les
» païs de Romancie. Elle n'a point prof-
» crit ces Héros magnanimes, qu'offrent
» la Fable & l'Histoire, mais elle a don-
» né à tout le rendre caractere des Hé-
» ros de Roman. » Pour prouver ce qu'il vient d'avancer, il cite les amours du jeune Britannicus pour Junie, d'Alexandre pour Cléophile, de Mithridate pour Monime, d'Hippolyte pour Aricie, & par le tour ridicule qu'il leur donne, il essaye d'y faire appercevoir un air Romanesque. Il ajoute qu'en considérant les autres Héros que M. Racine a pliés à ce caractere de tendresse, il n'y en a pas un qui ne soit amoureux en dépit du bon sens. Cela est un peu fort, & je ne sçai si tout le monde goutera cette déclamation. Le P. Porée prétend que cet amour extravagant subsistera sur notre Théatre, tant que le goût pour les Romans durera, ou pour mieux dire, qu'il ne périra qu'avec la Tragédie même, que l'Orateur compare à une Dame chaste, qui aime mieux mourir que d'être violée.

On donne ordinairement les Romans comme des modéles du bon stile & même de l'éloquence. Le P. Porée

avoue d'abord que dans la foule des Romanciers, il y a eu des d'Urfés, des Calprenedes, des Segrais, des Scuderis, des Villedieux dont l'esprit a été extrêmement fécond, que quelques Romans sont écrits avec beaucoup de soin & d'élégance ; mais il soutient en même tems que les narrations y sont ordinairement vagues, les descriptions frivoles, fardées, semblables à des tableaux sans ombres, les harangues languissantes, & d'une fadeur insuportable ; les conversations pleines d'une urbanité affectée, qui dégénere en pédantisme ; enfin ce sont par tout de petites fleurs fanées, & qui durent peu, dont le suc bien loin de composer un miel attique, ne fait faire qu'un miel du Pont, miel empoisonné, & mortel à la saine élocution.

Après avoir exposé les maux que la Muse Romanesque cause à l'Histoire, à la Géographie, à la Poësie & à l'Eloquence, le P. Porée fait voir combien elle est pernicieuse aux Lettres en général. » * Quand est-ce, ajoute-t-il,

* *Quandonam bonæ frigent Litteræ ? Tunc opinor cum pauci sunt qui bona scribant vel legant. Quanam vero tempestate pauciores sunt, qui ad bona scribenda, vel legenda, digitos, vel oculos adhibeant ; Tum certe cum multi ad componenda*

» qu'elles languissent, n'est-ce pas lorsqu'il y a peu de gens qui écrivent ou lisent les bonnes choses ? Or en quel tems ce nombre est-il plus petit? C'est assurément lorsque plusieurs personnes se mettent à composer des Romans ? tandis que la Manufacture des Romans est en mouvement ; tandis que des Ecrivains faméliques se hâtent de composer de petites histoires amoureuses, pour gagner quelque chose, sans se mettre en peine si elles *vivent long-tems*, pourvû que *pendant quelque tems elles les fassent vivre*; tandis que des apprentifs demi-sçavans forgent des avantures fabuleuses, ou raccommodent les anciennes, tandis

Romanenses *Historias operam conferunt. Dum enim fervet omnis officina* Romanensis : *dum Scriptores famelici narratiunculas deproperant amatorias, undè aliquid lucri colligant, parum solliciti an diu vivant illa, modo sibi per eas detur aliquandiu vivere. Dum Tyrones eruditculi fabricant, aut alibi fabricatas recedunt Fabulas, undè sibi queant nomen in re litteraria qualecumque facere, dum viri nobiles suos aut alienos amores chartis illinunt, vel quia maledicere amant, vel quia malunt agere mala, quam nihil agere, vel quia id bonum putant, quod malum est, dum fœminæ ipsæ, neglecto fuso, arripiunt calamum, ut de fingendi & fabulandi possint (quod facilè possunt) cum viris contendere*, pag. 23 & 24.

» que des hommes de qualité écrivent
» leurs amours ou ceux des autres,
» parce qu'ils aiment à médire, ou parce
» qu'ils aiment mieux faire du mal que
» de ne rien faire, ou enfin parce que
» cette pernicieuse occupation leur pa-
» roît innocente, tandis que les femmes
» laissent leur fuseau, prennent la plu-
» me, pour disputer aux hommes le ta-
» lentd'inventer. » Alors les vraies bel-
les Lettres sont dans l'inaction. Les Ecrivains ingénieux, qui pourroient écrire d'excellentes choses, se mettent à composer des Romans, & les personnes sensées qui ont honte d'écrire de pareilles fadaises, se découragent & n'écrivent plus, persuadés qu'ils ne seroient point estimés dans un païs où la Muse Romanesque, dit le P. Porée, a envahi la République littéraire, & s'est emparée du trésor public & de la citadelle. *Ubi Musa Romanensis rem invasit litterariam, & ejus ærarium cum arce simul occupavit.* Si par hazard il y a quelques citoyens assez généreux pour lutter contre ce mauvais goût, qui composent quelqu'Ouvrage de Philosophie ou d'Eloquence, quelques gens de Lettres le liront seuls dans leur cabinet, ou parmi les ombres muettes des Sçavans dans quelque coin de Bibliothéque, où

avec de célébres Académiciens, dans une assemblée domestique. Tout le reste lit à peine l'affiche, rejette avec dédain le livre & se remet à lire des Romans.

Le P. Porée se transporte à la Cour, à la Ville & à la Campagne, & trouve par tout la même fureur pour les Romans. » * Arrêtons-nous, dit-il, dans » cette maison magnifique, où il y a » une nombreuse famille. A la droite » est le vaste appartement du pere qui » enveloppé dans une belle robe de » chambre, est penché sur un vol. *in-fol.* » & y est entiérement attaché. Lisez le » titre de ce Livre : *Dictionnaire Histori-* » *que & Critique*; c'est-à-dire, *Diction-* » *naire* où l'on fait profession de la fi- » délité de l'Historien & de l'équité du

* *Ponamus pedem... in aliquâ domo lautâ, & amplam complexâ familiam. En à dextrâ se nobis offert in recessu longo conclave* Patris *familias. En ipse* Pater *inibi bellè togatus & commodè, grandi incumbit volumini, atquè in eo totâ mente defixus est. Titulum lege :* Dictionarium Historicum & Criticum, *hoc est*, Dictionarium *Historicam fidem, & censoriam equitatem professum, nihiloque secius Historiis falsis, criminosis, obscœnis refertum ; Veritati, Pudori, Religioni hostiliter callidèque infensum, quod jure nuncupaveris* Dictionarium Historicum & Romanense Criticum & Antichristianum, p. 26.

» Censeur, & qui est néanmoins rempli
» d'Histoires fausses, injurieuses, obscé-
» nes, & malignement contraires à la vé-
» rité, à la pudeur & à la Religion, Li-
» vre qu'on peut justement appeller
» *Dictionnaire Historique & Romanes-*
» *que, Critique & Anti-chrétien.* »

» * Passons à gauche, poursuit l'Ora-
» teur, & entrons dans cet autre grand

** Transeamus ad lævam & subeamus laxum istud cubiculum, ubi Mater-familias, in medio juniorum Matronarum senatu, recitat ex ampliore cathedrâ, tanquam ex Tribunali, codicem aureum & fictas continentem Epistolas Asiatici hominis, in Europâ peregrinantis, ibique suis ponderibus examinantis populorum ingenia & mores, ipsamque Religionem in trutinâ suâ castigantis. At ô Deus immortalis! quam multa auditu nefaria, impura, & impia! obstruamus aures, & alio divertamus... Quid autem illa virgo jam grandior, quæ humili mensæ assidet, caput innixa cubito, meditanti similis & facie aversâ ne concupiscìatur? Sed me insusurrantem audiit. Jam claudit Librum, & sinu recondit. Quæso te, Virgo nobilis, scire licet, quid istic rerum legas? Silet, erubescit. Abstineamus plura quærere. Silendo loquitur. Erubescendo confitetur. Historiam devorat, & concoquit Persica & Turcica alicujus Virginis, facta apud Regem vel Imperatorem gratiosa, sola conciliante forma & suis amoribus nobilitata. Cujus miseræ Virginis, utinam ipsa sortem lubricam & volubilem non concupiscat. Gressum referamus. Sed abeuntibus nobis venit obviam puellula è nutricis elapsa gremio, libellum præferens manu, & ipsum nobis legendum offerens.*

» appartement où la Dame du logis au
» milieu d'un Sénat de jeunes femmes
» de qualité, lit à haute voix, assise dans
» un grand fauteuil comme dans un tri-
» bunal, un Livre proprement relié ; ce
» sont *les Lettres* supposées d'un *Asia-*
» *tique*, qui voyage en Europe, & qui
» pese dans sa balance les mœurs & le
» caractere des Nations, & les différen-
» tes Religions. Mais, Grand Dieu ! que
» d'impiétés ! Fermons les oreilles, &
» passons ailleurs. » Il trouve ensuite un
jeune homme qui couché mollement,
lit des voyages fabuleux. « Que fait ajou-
» te-t'il cette fille déja grande, assise près
» d'une petite table, la tête appuyée
» sur son coude, dans la contenance
» d'une personne qui médite, & le vi-
» sage détourné pour n'être pas vue ?
» Mais elle m'a entendu parler tout bas.
» Déja elle ferme le Livre & le cache
» dans son sein. Dites-moi je vous prie,
» Mademoiselle, que lisez-vous ? Elle
» se taît, elle rougit : n'en demandons
» pas davantage. Son silence parle, sa

An legemus ? Legamus sanè inscriptionem, ne te-nellula infanti lacrymam excutiamus : Narrati-unculæ fatidicarum mulierum. *Benè : his nempè ineptiis alitur infantia ; his amorum elementis e-ruditur*. p. 27 & 28.

» rougeur est un aveu. Elle lit avec avi-
» dité & avec application l'Histoire
» d'une fille Persane ou Turque, deve-
» nue par ses charmes la favorite d'un
» Roi ou d'un Empereur & illustrée par
» ses amours. Dieu veuille qu'elle n'en-
» vie pas le sort dangereux & incertain
» de cette malheureuse fille. Reculons;
» mais au moment que nous sortons,
» une petite fille échappée du sein de
» sa nourrice vient au-devant de nous,
» tenant dans ses mains un petit Livre
» qu'elle nous présente à lire. Le lirons-
» nous! Lisons du moins le titre, pour
» ne pas faire pleurer cette petite enfant:
» *Contes des Fées*. Voilà qui est bien:
» l'enfance est donc nourrie de pareilles
» inepties, & instruite de ces élémens
» d'amour. » Si je ne craignois d'être
trop long, je copierois ici le portrait du Gentilhomme campagnard qui assis sur un vieux fauteuil lit à ses enfans les exploits des Chevaliers errans. L'Orateur déplore ensuite avec force cette horrible dépravation de goût & de mœurs.

Dans la seconde partie du Discours l'Orateur se propose de prouver que les romans sont nuisibles aux mœurs. Les jeunes gens y apprennent à devenir téméraires, efféminés & séduisans. Ce sont là les *trois têtes de l'Hydre Romanesque*

que l'Orateur se propose de *couper*. On voit les Amadis se battre pour une belle femme qu'ils ne connoissent point, ou dont ils sont devenus tout à coup amoureux. Résolus de l'enlever aussi-tôt, ils s'exposent aux plus grands périls où ils succomberoient, s'il n'arrivoit à propos des prodiges surprenans.

La seconde tête de l'hydre Romanesque, est la molesse qui paroît d'abord inalliable avec la témérité : c'est ainsi, dit le P. Porée, que dans certaines montagnes la neige cache un feu violent. Toute la morale des Romans aboutit à amollir les esprits des Héros par des préceptes de galanterie, & à les plonger dans la molesse. L'amour y est érigé en vertu, & sa tirannie préférée à la liberté. » * Ecoutez les Celadons, les » Artaménes, qui se glorifient de leur esclava- » ge. Voyez le plaisir & la satisfaction qu'ils » goutent dans leurs chaines. On les voit à la » vérité, on les entend se plaindre à l'Amour » de la tyrannie de l'Amour, tantôt pleurer » sur le bord d'un ruisseau, & troubler la clarté » de ses eaux par leurs larmes, tantôt soupirer » dans un bois touffu, & adresser leurs gémisse- » mens aux doux zephirs, on les entend pous-

* *Audi Celadones, audi Artamenos de servitute sua gloriantes. Vide quam se libenter in vincula induant quantùm in iis sibi placeant. Illos quidem videbis, & audies interdum de Amoris tyrannide cum amore ipso expostulantes, & nunc flentes ad gelidi marginem rivuli, suisque lacrymis aquam ejus limpidam conturbantes : nunc suspirantes in nemore umbroso, & zephiris leniter susurrantibus adgementes nunc queritantes in desertis vallibus, & suis querelis aurita saxa personantes : sed ipsis queri suave est, suspirare dulce est, flere volupe est.* p. 36.

» ser des plaintes redoublées dans les vallées » désertes, & les répéter aux rochers comme » s'ils avoient des oreilles. Mais ces plaintes, » ces soupirs, ces larmes font leurs délices. » Ces Héros langoureux aiment leurs chaînes, & bien loin de vouloir les rompre, ils ne le pourroient, l'Amour leur paroît un si grand bien qu'ils seroient plus satisfaits de mourir en aimant, que de vivre sans aimer. Comment voulez-vous que tant de molesse ne soit pas contagieuse pour les jeunes gens ?

» * Rendez-nous les chastes Bellerophons, les » farouches Hippolytes, qui ont été insensibles » aux sollicitations des Sténobées & des Phé- » dres : en lisant l'Astrée, & la Princesse de » Cleves, ils deviendront amoureux. » Le P. Porée se hâte ensuite de couper la troisiéme *tête de l'hydre Romanesque* qui est la séduction.

Quand le cœur est corrompu, il cherche à corrompre les autres cœurs : c'est une suite presque nécessaire. Combien d'assauts livrés à la vertu des femmes & des filles, par les Héros de Roman ! Les uns se parent pour réussir, de la modestie & de la douceur : les autres sont hardis, plusieurs affectent des sentimens de probité, quelques-uns tâchent d'arracher les semences de la religion, pour inspirer plus facilement aux jeunes filles le goût de la galanterie, & pour donner du relief à la séduction, l'on en fait honneur à des personnes qui ont des sentimens délicats, aux Héros de Mars, & à des gens d'une sagesse reconnue.

* *Redde nobis castos illos Bellerophontes, revoca illos feroces Hippolytos, qui auditis Stenobæis, & Phædris non amaverunt, lectis Astræis, & Clevensibus, amabunt.* p. 37.

En même tems que les Romans sont une source de corruption pour les jeunes hommes, ils étouffent dans le cœur des femmes & des filles la simplicité, la modestie & la pudeur. En vain quelques Romanciers soutiennent que les amours fabuleux leurs apprennent à ne pas pêcher par trop de simplicité dans de veritables amours. Pour sentir la fausseté de ce raisonnement, il suffit de considérer, que dans les Romans les femmes apprennent » *à interpréter » finement les signes parlans, les coups d'œil » pénétrans, ces rencontres où l'on semble se » fuir, ces fuites qui invitent à suivre, les » complimens insidieux, les presens interessés, » les mots & les lettres équivoques, & plusieurs » autres énigmes d'un amour qui craint de se » montrer, & qui ne peut souffrir d'être ca» ché. Les filles y apprennent aussi à faire ha» bilement l'amour. » L'Orateur entre là-dessus dans un détail fort ingénieux.

Quand la simplicité est une fois perdue, c'en est fait de la modestie. „** Les femmes doivent

* *Nempe amoris callide interpretari occultas significationes, hoc est, nutus loquaces, conjectus oculorum argutos, occursationes fugitivas, fugas sequaces, salutationes insidiosas, munuscula hamata, voces ambiguas, litteras ancipites, aliaque multa amoris prodire metuentis & latere impatientis ænigmata.* pag. 41.

** *In genere humano quid sunt ? Consortes virorum, sed ut vivant sub eorum dominatu, non ut eos in sua potestate habeant. In societate civili quid sunt ? Participes civium, sed ut regantur, non ut regant. In mundo universo quid sunt ? ornamenta mundi non mundi numina : neque in eo posita, ut colantur, sed ut colant.* p. 42.

» se souvenir qu'elles ne sont que les compa-
» gnes de leurs maris; pour vivre sous leur do-
» mination, & non pour dominer; qu'elles sont
» partie de la société civile, mais pour être
» conduites, & non pour conduire; qu'elles
» sont les ornemens de l'Univers, & non des
» Divinités, & qu'elles n'y sont pas pour y re-
» cevoir des hommages, mais pour en rendre. »
Or l'éducation de la République *Romanesque* efface ces grandes vérités.

„* Quel rang, continue l'Orateur, doit occu-
» per le sexe féminin dans la société civile? La
» sévérité Grecque & Romaine ne leur a ac-
» cordé de place honorable que parmi les fem-
» mes. Mais l'urbanité *Romanesque* leur accor-
» dera la première même parmi les hommes,
» dans les festins & dans les assemblées. Dans
» les Républiques d'Athenes & de Rome rien
» ne se faisoit par les ordres ou suivant la vo-
» lonté des femmes: dans la République des
» Romans, elles sont l'arbitre de tout. » Il prétend que les femmes pourront un jour entreprendre de dominer réellement dans l'Etat, lorsqu'elles trouveront des hommes épris des ridicules maximes répandues dans les Romans.

Les Romanciers ont anéanti la modestie des femmes, en les érigeant en divinités. „** Un Au-
» teur impie & corrompu, a dit: *la crainte a*

* *Quem autem locum in societate civili fœmina gens occupabit. Nullam fœminis, nisi forte inter fœminas, sedem honorificam concessit olim Græca, vel Romana severitas. At illis sedendi principatum etiam inter viros deferet in conviviis & consessibus* Romanenſis *urbanitas*, &c p. 44.

** *Dixit aliquis impius & impurus homo.* Primus in orbe Deos fecit timor, *falsum hoc & stu'ti*

» *fait des Dieux*, maxime fausse & insensée, &
» moi je dis, ajoute le P. Porée, *l'amour Roma-*
» *nesque a le premier produit des Déesses*, rien
». de plus vrai & de plus certain. »

» * Il est glorieux aux filles, dit le P. Porée,
» d'attendre les vœux de leurs amans, de ne
» pas les prévenir, & d'y répondre de telle
» maniere, qu'elles semblent moins aimer, que
» rendre amour pour amour. C'est ainsi qu'on
» a toujours pensé parmi les Nations bien re-
» glées. » Mais les Héroïnes de Roman *dispu-*
tent la palme de l'amour à leurs Héros, elles les agacent, & se laissent facilement agacer. *Neque minus audaces ad provocandum quam provocari faciles.* Il ajoute quelques-autres détails de galanterie Romanesque, & il prétend que la lecture des romans contribue aux intrigues amoureuses que les filles nouent à l'insçu de leurs parens. Enfin après avoir en peu de mots rappellé tous les funestes effets des Romans, il exhorte les personnes chargées des affaires publiques, d'arrêter le progrès du mal. Les maléfices qui attentent à la vie des hommes, & les viandes nuisibles à la santé, sont défendues par les loix, pourquoi dit-il, ne pas proscrire des ouvrages qui fascinent & empoisonnent les esprits? „** Il est

pronunciatum. Dico ego, primus in orbe Deas fecit amor, Romanensis videlicet, & hoc verum est, neque temere affirmatum. p. 45.

* P*ulchrum est Virginibus amantium expectare vota, non prævertere, sicque respondere in amore, ut non tam amare, quam redamare videantur. Ita semper & ubique placitum est omnibus bene moratis gentibus.* p. 48.

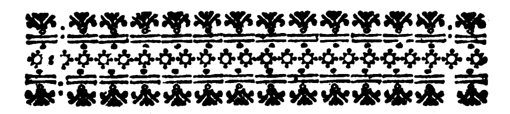
** *Lege sancitum est ne quis merces inducat peregrinas, quibus aliqua pestilentica suspicio adhæreat*

» défendu par les loix d'introduire les mar-
» chandises étrangeres, suspectes de contagion,
» pourquoi ne pas deffendre par des loix qu'on
» apporte d'Espagne, d'Angleterre, de la Hol-
» lande, de la Gréce, de la Perse, du Malabar,
» & du Japon, ces marchandises de galanterie
» qui plus pestiferées que la peste même, in-
fectent la Cour, la Ville & les Provinces ? „ Le P. Porée est d'avis qu'on les condamne au feu.

Quidni lege sanciatur quoque, ne advehantur ex Hispania, ex Italia, ex Anglia, ex Batavia, ex Græcia, ex Perside, ex Malabaria, ex Japonia merces amatoria, quæ quavis peste pestilentiores, Aulam, Urbem, Provincias fœdissima tabe contaminant ? page 51.

Je suis, &c.

Ce 26. Mai 1736.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXV.

REFUTATION DE LA THESE de M. Maloet, Docteur en Medecine.

Par un Chirurgien.

LES Medecins, accoutumés aux ténebres de leur science conjecturale, ont voulu depuis peu les répandre sur l'Art de la Chirurgie, dans une These publique, que M. Maloet, Docteur de la Faculté de Paris, Membre de l'Academie des Sciences, & Medecin de l'Hôtel Royal des Invalides, a fait soutenir le 15 du mois de Mars dernier. Il essaye dans cette These mémorable de prouver cet étrange Paradoxe : Que *la Chirurgie est de toutes*

les parties de la Medecine la plus incertaine.

On sçait que la Médecine considérée par rapport aux maladies internes, qui est la Médecine proprement dite, n'a été dans tous les tems qu'une suite d'opinions & de sistêmes, également enfantés & détruits par l'imagination. Hipocrate combattit les Médecins qui l'avoient devancé : Crysippe renversa ensuite tous les dogmes de ce Pere de la Médecine, & se déclara hautement contre la saignée & contre la purgation. Erasistrate, qui joignit à la pratique une profonde connoissance de l'Anatomie, ne voulut adopter que les vomitifs & les clysteres. Après de tels remedes, disoit ce Medecin, nous n'avons d'autres armes contre les maladies, que l'exercice & l'abstinence. Serapion & Philinus, pour éviter les contradictions, bannirent la spéculation & le raisonnement de la Médecine, & la réduisirent à l'empirisme. Asclepiade effaça jusqu'aux moindres traces de l'ancienne Medecine. Enfin, Galien, qui est un des grands Maîtres de l'Art, chercha des verités & des erreurs dans les Livres de tous les Médecins qui avoient écrit avant lui : il a eu le même sort qu'eux ; sa

doctrine est aussi méprisée que celle de ses Prédecesseurs.

L'uniformité d'opinions est aussi rare parmi les Médecins modernes, qu'elle l'étoit parmi les anciens. Il semble que les nouvelles découvertes n'ayent été qu'une source féconde d'opinions toujours combattues par la nature & par la raison. La théorie de la plûpart des Médecins n'est, pour ainsi dire, qu'un jeu d'esprit, qu'un adroit étalage pour déguiser & annoblir la routine. La pratique des mêmes Médecins ne porte pas plus le caractere de la vérité. Les Anglois, les Allemands, les Italiens suivent des routes opposées. Tous les Medecins étrangers condamnent & méprisent les Médecins François, qui à leur tour font peu de cas des Etrangers. Mais nos Médecins se déchirent eux-mêmes, & regardent leur propre métier comme un brigandage. * Les uns épuisent le sang; d'autres purgent opiniatrément dans tous les tems des maladies aigues; les autres, encore plus sanguinaires, abhorrent les purgatifs. Quelques-uns

* Il y a un Livre de M. Hecquet, Docteur de la Faculté de Paris, intitulé : *Le Brigandage de la Médecine*.

poursuivent la petite Verole ; avec l'émétique & la lancette ; plusieurs ne s'attachent qu'aux remedes sudorifiques.

La Chirurgie seroit-elle assez miserable, pour être exposée à ce partage d'opinions & à cette inconstance de Pratique ? Le Public ne lui a jamais reproché de semblables variations. Retenuë par l'exemple des égaremens de la Médecine, elle s'est toujours préservée de la contagion des nouvelles opinions. En attendant des connoissances plus sures, elle s'est bornée sagement aux choses sensibles. La prétenduë autorité des Médecins sur ceux qui exercent la Chirurgie n'a pû encore les détourner de leurs routes salutaires. Il les suivent constamment, ils s'y fortifient ; & ils croyent cela plus raisonnable, que d'employer leur tems à bâtir des systêmes frivoles, ou à répondre aux Libelles que les Médecins ne cessent de publier contr'eux. Ils les refutent assez par les succès publics de leurs opérations.

Nous laissons à la Médecine l'empire de l'Acide, de l'Alkali, de la Fermentation, de l'Effervescence, des Oscil-

lations, des copules explosives, de l'Attraction, des premiers principes, des Mixtes, & des Causes primitives. Méprisant ces spéculations, les Chirurgiens se sont principalement attachés aux causes immédiates, que les sens leur offrent, que l'Anatomie & l'expérience leur découvrent. Mais entrons dans quelque détail, & faisons voir dans l'Art de la Chirurgie la certitude que M. Maloet ne peut y trouver.

Toutes les maladies soumises à la Chirurgie se réduisent aux maladies externes, & à quelques-unes qui sont internes, & qui ont besoin de l'opération de la main, ou de l'application de quelque remede extérieur. Les maladies externes sont l'objet le plus ordinaire & le plus considérable de la Chirurgie. Or dans ces maladies les yeux conduisent l'esprit & la main. Ils montrent les causes des accidens, leur étenduë, leurs progrès, leurs remedes, & les dangers qui les suivent. Les fractures, les luxations, les playes des membres, les inflammations, les tumeurs, les bubonocelles, les fistules, les gangrennes, ne forment pas des maladies obscures. C'est même à l'évidence de ces maladies, & surtout à

celle de l'inflammation & de l'éréſipelle exterieure, que la Médecine doit ſes conjectures les plus vraiſemblables.

Les Medecins pourroient-ils dire, comme nous, que leurs yeux ſaiſiſſent le plus grand nombre des maladies qui ſont de leur reſſort? A la préſence de ces maladies, cachées le plus ſouvent ſous des voiles impénétrables, ne ſont-ils pas réduits au tâtonnement & à la divination? au lieu que le rideau eſt preſque toujours tiré devant les Chirurgiens.

Il eſt vrai que les maladies internes, qui appartiennent à la Chirurgie, ne ſe dévoilent pas auſſi clairement que les maux extérieurs dont on vient de parler. A proportion qu'elles ſe joignent aux maladies ſoumiſes à la Médecine, elles ſe couvrent de quelques ténébres. Si la Chirurgie marche donc quelquefois dans l'obſcurité, c'eſt lorſqu'elle s'aſſocie avec la Médecine, ou qu'elle ne peut pas s'en ſéparer. Alors elle contracte une partie du vice de la ſcience Medecinale. Dans les coups reçus à la tête, par exemple, pourquoi le Chirurgien doute-il quelquefois, ſi l'on doit avoir recours au trépan? C'eſt parce que la maladie,

qui est alors son objet, prend le caractere de Maladie Médicale, & n'est plus soumise aux sens; c'est parce qu'il ne connoît pas clairement par des signes sensibles, s'il n'y a qu'un ébranlement, qu'un engorgement, qu'une irritation dans le tissu de cette partie. La Chirurgie n'est donc quelquefois incertaine, que parce qu'elle a quelquefois des objets communs avec la Médecine. Dans tous les autres cas les Chirurgiens saisissent sans aucun doute toutes les maladies, où les Médecins seroient des Acteurs inutiles.

Mais la Chirurgie a au moins un avantage que la Medecine ne trouve jamais : cet avantage est que dans la plûpart des maladies internes, qui sont de son ressort; elle développe nettement leurs causes, leurs remedes & leurs suites. C'est la Chirurgie seule, par exemple, qui nous découvre les pierres de la vessie; la sonde ne trompe presque jamais le Chirurgien. Si elle le laisse quelquefois dans l'incertitude, ce n'est que dans des cas extrêmement singuliers. Le remede qui délivre de la pierre est toujours évident.

Le grand appareil a été adopté par

la plûpart des Chirurgiens ; l'expérience lui donne des privileges, qu'elle n'a pas accordé aux autres méthodes. On continuë cependant de chercher d'autres voyes pour tirer les pierres. Faut-il que cette louable recherche, où l'on est guidé par les lumieres de l'Anatomie, paroisse à M. Maloet l'effet de l'incertitude de l'Art ? Un voyageur qui connoît un chemin sûr, est-il incertain & embarrassé, parce qu'il s'occupe à chercher un autre chemin plus court ou plus aisé ? C'est ce travail, ce sont ces recherches, qui ont porté de nos jours la Chirurgie au point de perfection où elle est à Paris, de l'aveu de tout l'Univers.

Les autres maladies internes n'offrent pas plus de doutes aux Chirurgiens que les maladies de la vessie. Si un abcès du foye demande le secours de leur main, il se présente avec des signes bien marqués. Il est placé sur la surface du foye, qui est alors collée au peritoine ; il éleve ou il ronge les tégumens qui le couvrent. Le tranchant du fer montre aux yeux, la source du mal & son étenduë. Les abcès du Poumon ou de la Plevre se présentent aussi quelquefois au dehors ; c'est alors que la Chirurgie se les approprie formel-

lement. Si elle n'en voit pas les traces ; elle les abandonne aux Médecins ; à moins que le concours de plusieurs signes rationels, qui l'ont rarement trompée, ne détermine le Chirurgien à faire des opérations souvent heureuses, qui ont tiré des portes de la mort plusieurs malades, que leur force naturelle avoit empêché de succomber à tous les remedes de la Médecine.

Les playes, qui pénétrent dans le Poûmon, nous cachent rarement leurs ravages. Les épanchemens de sang dans les playes de poitrine, ont presque toujours des signes qui ne permettent pas de les méconnoître. Et avec quelle facilité la Chirurgie vuide-t'elle ces épanchemens, & sauve-t'elle la vie à des Malades, que le sang ou d'autres épanchemens auroient suffoqués, s'ils ne se fussent livrés qu'aux remedes de la Médecine ? Lorsque les signes de quelques-uns de ces épanchemens se cachent, alors la maladie se dérobe entierement à la main, & par consequent à l'Art de la Chirurgie, & par l'obscurité qui la voile à nos yeux, elle rentre dans le domaine des Médecins, dont les ténebres sont toujours le partage.

C'est surtout dans l'administration des remedes que la Chirurgie est su-

périeure à la Médecine. Les Médecins ne sçauroient assurer que leurs remedes soient le seul secours que demande une maladie. Quelqu'un d'eux peut-il seulement se flatter de connoître la nature & les causes des differentes fiévres? Comment donc pourroit-on connoître exactement les remedes qui leur sont propres? Telle est la triste obscurité de la Médecine, qu'on ne peut pas même s'assurer si une maladie a cedé à un remede. On s'attribue souvent des guérisons, qui ne sont dûes qu'à la nature, à qui l'on en dérobe l'honneur; & les évenemens les plus heureux ne sçauroient justifier les remedes qui paroissent les mieux appliqués. Pline a dit avec raison, *Remedium, cum nocere desiit, curasse creditur.* Au contraire l'empieme, le trépan, l'opération des Hernies, l'extraction de la pierre, l'ouverture des abcès, le traitement des fistules, la réduction des luxations & des fractures, & tant d'autres opérations, dont le succès est aussi certain qu'admirable, sont des remedes uniques. La nature ne peut les obscurcir, ni les dérober à l'art. Sans ces remedes victorieux, elle est toujours impuissante pour la guérison. Ce sont

ſont eux qui la dégagent & qui la rappellent à ſes fonctions.

L'Auteur de la Théſe, pour prouver la certitude de la Médecine, & l'incertitude de la Chirurgie, étale avec emphaſe les guériſons que le Médecin opere preſque toujours dans les petites maladies qui ſont de ſon reſſort, & il oppoſe ces cures faciles aux plus dangereuſes opérations de la Chirurgie. Si le Chirurgien vouloit raiſonner de la même façon, il pourroit faire valoir ſes ſuccès par rapport aux clouds, aux égratignures, aux ſimples coupures, & les oppoſer à la cure de la petite verole, des fluxions de poitrine, du pourpre, de la peſte, &c. Mais le Public ſe moqueroit du Chirurgien, comme il rit du Médecin.

M. Maloët a recueilli pluſieurs faits pour rabaiſſer la Chirurgie. Mais quand ces faits ſeroient exactement vrais, ils ne ſerviroient qu'à faire voir les fautes de quelques Artiſtes, & non l'incertitude de l'Art.* Il ſe trouveroit même

* M. Magnir dans une autre Théſe ſoutenuë le 12 du mois d'Avril dernier, prétend que la Chirurgie ne peut avoir d'autre certitude que celle qui lui eſt prêtée par la Médecine. Mais les ſuccès éclatans des Chirurgiens, dans les opérations qu'ils entreprennent ſouvent

peut-être quelqu'un de ces particuliers ; qui sans interesser la certitude de la Chirurgie, pourroit justifier sa conduite. Si pour prouver l'incertitude de la Médecine, on disoit que tel Médecin a pris pour apoplexie une luxation de la machoire ; que tel autre très-célebre, a traité un saignement de gencives comme un crachement de sang de la poitrine, &c. Que penseroit M. Maloet d'une semblable induction ? Cependant par les détails de cette espece dont il a jugé à propos d'orner sa These, n'autorise-il pas la rétorsion ? Quel champ n'ouvre-t'il pas en même tems aux Chirurgiens, s'ils étoient d'humeur de relever toutes les bevûës des Médecins ? Mais quelqu'innombrables qu'elles soient, les Chirurgiens sont trop éclairés, trop équitables, pour en tirer aucune conséquence contre la Médecine. Ce n'est qu'aux Médecins qu'ils attribuent ces ridicules & fatales méprises.

Qu'il me soit permis de faire à M. Maloet quelques questions au sujet des faits énoncés dans sa Thése. En

sans appeller les Médecins, prouvent de deux choses l'une : ou que les Chirurgiens n'ont pas besoin de la Médecine, ou que s'ils en ont besoin, ils sont vraiment Médecins.

rassemblant ces faits, la passion ne l'a-t'elle point emporté trop loin ? N'a-t'il point eu dessein de décréditer des Chirurgiens habiles, que le Ministere avoit chargés du soin de la santé des Troupes dans les Armées d'Allemagne & d'Italie ? N'a-t'il pas prétendu les rendre suspects & méprisables aux yeux du Public, qui louë leur capacité, & est satisfait de leurs soins ? Comment ose-t'il dire, que presque tout ce qui été blessé en Allemagne & en Italie a péri ? Les rapports exacts qui ont été envoyés au Ministre de la Guerre, justifient que de tous les blessés, proportion gardée, il en a guéri un quart de plus que dans les Guerres précédentes. Ce Ministere permet qu'on l'affirme publiquement, & qu'on le cite même sur cet article. Comment un Médecin qui est sous les ordres de ce même Ministre, a-t'il pû ignorer des faits si constans ? Mais en s'écartant si visiblement de la vérité sur ce sujet, n'affoiblit-il pas les éloges qu'il juge à propos de se donner à lui-même dans sa Thése ? Le croira-t'on aisément, lorsqu'il se vante d'avoir arraché plusieurs misérables aux douleurs des opérations Chirurgicales ? Si on l'en croit, c'est lui qui les a sauvés

par des voïes singulieres ; c'est lui qui a donné inutilement de salutaires avis ; c'est lui qui a prévû des malheurs que personne ne soupçonnoit. Il me semble que des faits si glorieux à M. Maloet demanderoient un témoignage étranger.

Ce Medecin avance encore que presque tous ceux, que leur triste sort soumet aux grandes opérations de la Chirurgie dans les Hôpitaux, y succombent misérablement : que de vingt Malades, par exemple, qui subissent la Lithotomie, il en périt dix-huit. Cependant depuis 1732. jusqu'en 1736 sur 323. Malades taillés à l'Hôtel Dieu de Paris, il n'en est mort que 49. & de 32. qui ont été taillés dans l'Automne 1734. il n'en est mort qu'un seul. On s'abstient de réfuter plusieurs autres allégations de la Thése de M. Maloet, qui ne sont pas mieux fondées.

Mais qui n'admireroit pas M. Maloet, lorsqu'il ose comparer la certitude de la Médecine à la certitude de la Géometrie ? Ces axiomes de Médecine, dit-il, sont certains : *Il faut détruire la cause du mal, en affoiblir les symptomes, conserver & ranimer les forces du Malade, évacuer les humeurs nuisibles, &c.* J'avouë que tout cela est

certain. Mais que diroit M. le Docteur, si un Chirurgien, pour prouver la certitude de son Art, donnoit, sur le pied d'axiomes Géométriques les préceptes suivans, dont la vérité est incontestable ? *Il faut qu'un Chirurgien ait le libre usage de ses mains, & qu'il ne soit pas aveugle : Il doit avoir de bons instrumens, & les tenir propres & nets : Il faut qu'il mette le Malade dans une situation convenable à l'opération dont il s'agit : Si la playe est à la tête : Il ne doit pas travailler sur le pied ; & si la blessure est au pied, il ne doit pas travailler sur la tête : Il ne doit pas couper une jambe, lorsqu'il la peut conserver, &c.* Ces axiomes Chirurgicaux feroient-ils moins rire que ceux de Mr Maloet ? Mais faut-il être Médecin, pour sçavoir qu'on doit tâcher de détruire la cause d'un mal, & en diminuer les effets ; qu'il faut conserver & rappeller les forces d'un Malade, & évacuer ses mauvaises humeurs ? Il est étonnant que ce grave Docteur mette au nombre des connoissances sublimes & certaines de la Médecine, ce que la Nature enseigne à tous les hommes, & même aux animaux irraisonnables, qui ont le bonheur de

n'avoir point entre eux de Médecins.

Au reste, qui ignore que le bain est bien moins dangereux que la castration, & qu'il y a moins de péril à se promener, qu'à se faire couper la jambe ? C'est ce qui me paroît de plus solide & de plus sensé dans la These de M. Malbet.

Essais Physiques sur l'économie animale.

Voilà, Monsieur, cette réponse à la Thése de M. Maloet que je vous avois promise : c'est à vous à juger de cette dispute. Trouverez-vous bon que je consacre le reste de cette Lettre à la gloire de la Chirurgie, & que je vous entretienne du Livre nouveau d'un Chirurgien, grand Philosophe, Livre loüé & admiré des Médecins même ? Il est intitulé : *Essay physique sur l'œconomie animale : par François Quesnay Maître ès Arts. Chirurgien reçû à S. Côme, &c.* * Il a déja été parlé de cet excellent Ouvrage dans plusieurs Journaux ; mais ce qu'on doit remarquer principalement, & ce qui a échapé aux Journalistes, c'est la methode que M. Quesnay a suivie dans son Ouvrage, dont

* Paris chez Osvellier, 1736. in-12.

ils ne paroiſſent pas avoir connu tout le mérite. Ils ſemblent avoir regardé cet Ouvrage comme un Livre médiocrement diſtingué dans ſon genre.

On ſçait que Galien bâtit autrefois tout ſon ſyſtême ſur les idées d'Ariſtote, & qu'il y aſſujettit la doctrine d'Hippocrate, dont il a été le Commentateur. Les Médecins à ſon exemple ont craint long-tems de s'élever jusqu'à examiner en elles-mêmes les opinions de ceux qui les avoient précédés ; ils n'oſoient conſulter l'expérience, pour s'aſſurer de la ſolidité de ces opinions. L'obſervation n'étoit recevable ſur les cauſes Phyſiques, qu'autant qu'elle ſembloit s'accorder avec les opinions reçuës. Leur étoit-elle abſolument oppoſée ? on s'en défioit, on la croyoit trompeuſe, & on n'en reconnoiſſoit plus l'autorité. Cet abus devint ſi exceſſif, que la doctrine qu'on enſeignoit n'étoit recommandable, que par le nombre des ſuffrages qu'on pouvoit raſſembler en ſa faveur. Le mérite de ces autoritez étoit ſemblable à celui de la Nobleſſe ; plus elles étoient anciennes, plus elles étoient reſpectables. Les preuves de fait étoient inconnuës à ces Médecins, du

moins elles ne prévaloient point sur de simples opinions, accommodées aux idées d'Aristote. Dans les disputes, le triomphe étoit toujours du côté de celui qui étoit le mieux armé de citations. Cet usage dominoit encore tellement dans les Consultations même, qu'un Médecin y figuroit bien moins par son expérience & par son raisonnement, que par son érudition. C'étoient toujours Hippocrate, Galien, & autres Médecins morts depuis long-tems, qui décidoient.

Toute la Physique a été long-tems la victime du préjugé établi en faveur d'Aristote. Les Physiciens, aveuglement attachez à sa doctrine, prétendoient faire des progrès, en employant des principes abstraits & metaphysiques. Les conséquences qui suivoient de ces principes, conséquences d'une vérité purement logique & non réelle, faisoient toute leur physique. Descartes, le reformateur de la Philosophie, sentit le defaut de cette méthode, & comprit que l'experience devoit seule fournir les principes sur lesquels on pouvoit solidement fonder la Physique. Mais, s'il est permis de le dire, ce grand homme parut quelquefois oublier les

bornes qu'il s'étoit lui-même prescrites. De quelques faits, ou de quelques expériences particulieres, il crut pouvoir remonter aux causes générales, c'est-à-dire, à ces causes dont la fécondité pouvoit produire les effets, dont il étoit parti : ce qui le fit tomber dans l'inconvenient qu'il vouloit éviter, & l'engagea à bâtir uu systême de causes purement idéales. On peut avec la même probabilité attribuer le même effet à mille causes differentes ; par conséquent l'aptitude d'une de ces causes, pour produire un effet, n'est pas un titre suffisant pour assurer l'existence de cette cause. Oser l'assurer, c'est vouloir deviner, & courir risque d'être démenti par une nouvelle expérience. C'est aussi ce que Descartes a éprouvé ; & ses sectateurs en ont fait sur-tout une fâcheuse épreuve dans la Médecine : Car à la faute que nous reprochons à Descartes, ils ont ajouté celle d'étendre les véritez d'expérience infiniment au-delà de leurs bornes, en les faisant valoir comme des principes sûrs, pour expliquer les differens phénomenes, qui leur ont paru pouvoir être accordez avec ces véritez. M. Quesnay en donne plu-

sieurs exemples incontestables, entr'autres, les rôles qu'on fait joüer dans cette science à l'acide & à l'alkali. Il fait voir combien il est important de chercher les vrayes bornes des vérités d'expérience. Mais comment les trouver ces bornes? c'est seulement par le concours & la comparaison des autres expériences, qui réunies en prononcent la limitation. De cette maniere, selon M. Quesnay, on donnera une juste extention aux vérités d'expérience, en consultant exactement les expériences qui entourent celles qu'on veut prendre pour principe, & qui la restraignent dans ses bornes.

Pour éviter l'autre écüeil, qui est de monter d'un effet à une cause imaginaire, il recommande de se fixer aux premieres vérités de fait, connuës & limitées, & de ne se permettre d'autres libertés, que de descendre aux effets qui en dépendent immédiatement. Il est évident qu'avec cette double précaution, nous ne pouvons que marcher sûrement dans la Physique.

Les découvertes de M. Quesnay garantissent la solidité de sa méthode; c'est au soin exact qu'il a eu de la suivre lui-même, que nous devons le

développement de plusieurs vérités intéressantes, sur la nature des humeurs, sur l'action des solides, sur les tempéramens & les intemperies, sur les effets de la saignée, sur les vices de la digestion, sur l'acrimonie des humeurs, sur les inflammations, sur la petite verole &c. Les découvertes dont il s'agit lui sont tellement propres, qu'elles ont paru comme de vrais paradoxes dans l'art de guérir.

C'est sans doute beaucoup devoir à M. Quesnay : Mais peut-on en conclure, que l'art soit bien près de sa perfection ? L'Auteur prétend au contraire que faute d'avoir encore assez de vérités de fait, on est encore réduit, même en suivant exactement sa méthode, à ne donner sur la théorie médecinale qu'une foible ébauche ; c'est-à-dire, qu'il y a encore peu de Médecine, & par conséquent peu de Médecins.

On ne peut dissimuler que cette sincérité de M. Quesnay ne soit capable de diminuer la confiance que le Public peut avoir dans la science de la Médecine, qu'on n'est déja que trop porté à mépriser. Cette science est néanmoins en elle-même très-estimable, & est

peut-être celle qui mérite le plus notre attention & nos recherches. Mais après-tout n'est-ce pas bien mériter du Public, que de prouver l'incertitude d'une science, qui seroit sans contredit plus parfaite, si ceux qui la cultivent, moins prévenus de leurs opinions, eussent été plus accessibles aux doutes. Il faut convenir en même tems que toutes les parties de l'art de guérir ne sont pas également incertaines. La Chirurgie, ou l'art de guerir les maladies extérieures & sensibles du Corps humain, fait une science, qui par l'évidence de son objet est bien plus lumineuse & bien plus sûre que la Médecine proprement dite. L'Observation, il est vrai, est le fondement solide de l'une & de l'autre; mais les Observations qu'on fait sur les maladies Chirurgicales, sont bien plus certaines & plus décisives, que celles qu'on peut faire sur les maladies médicales. Lors par exemple, qu'après avoir vuidé un épanchement, sous le crâne, par l'opération du trépan, on voit aussi-tôt cesser des symptômes qui menaçoient d'une mort prochaine, on ne peut douter que cet épanchement ne fût cause de tous les accidens, ausquels le

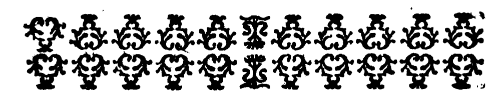
trépan a remedié. Mais dans les maladies qui sont du ressort de la Médecine, on ne peut presque jamais connoître avec certitude ni leur nature ni leur cause; encore moins peut-on être sûr que les changemens, qui arrivent dans le cours d'une Maladie, soient l'effet des remedes qu'on aura pu employer, dont le plus souvent on ne peut connoître avec évidence ni l'action, ni la maniere dont ils agissent. Au contraire lorsqu'un Chirurgien traite une inflammation exterieure, il en voit le progrès, il connoit avec certitude l'effet des remedes qu'il applique; il est sûr de leur action, & des circonstances dans lesquelles il ont réussi. Le Medecin qui traite une maladie interne a t'il les mêmes avantages; S'il a quelque certitude, ce n'est qu'autant que la connoissance de l'inflammation extérieure le met en état de juger par une juste analogie. C'est ce qui a fait dire au célébre *Boheraave*, que la Chirurgie, ou la connoissance des Maladies exterieures du Corps humain, devoit servir de principe, pour parvenir à la connoissance des maladies internes.

Le Livre de M. Quesnay contient

une Physique d'autant plus solide ; qu'elle est toute fondée sur l'experience, & qu'il n'admet que des principes clairs. Je vous entretiendrai une autrefois d'un autre Ouvrage du même Auteur, intitulé : *L'Art de guérir par la saignée.* Au reste l'impartialité m'oblige d'offrir à M. Maloet, dont je respecte le mérite, d'inserer dans mes Lettres une Replique de sa part, soit à la *Réponse du Chirurgien*, soit au Livre important de M. Quesnay, qui interesse tous les Médecins en général.

Je suis, &c.

Ce 2. Juin 1736.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXVI.

EN lisant un Recueil de Dissertations Académiques, * composées par feu M. Menken, célébre Ecrivain d'Allemagne, je n'ai pû m'empêcher de faire réfléxion au tour différent que leur auroit assurément donné un Ecrivain François. Je ne prétends point mépriser les écrits du docte Allemand, où l'on trouve une Philologie recherchée. Sans donner de nouvelles preuves d'une présomption nationale, si justement reprochée au P. Bouhours & à M. Baillet, je me bornerai aux Dissertations sur la *bienséance*, sur les *fautes politiques* de Charles V, & Dissertations Académiques.

* *Joannis Burchardi Menkenii, Dissertationum Academicarum Decas. Lipsiæ* 1734 in-8°.

sur les ouvrages connus sous le nom de *Mémoires*.

La *Bienséance* dont il s'agit est arbitraire & variable, suivant les lieux & les téms ; elle prescrit des regles pour faire avec dignité certaines actions indifférentes. Manquer à ces regles, n'est pas un crime que les loix punissent, on passe seulement pour incivil, pour misantrope & pour singulier. M. Menken se tourmente beaucoup pour examiner si la Bienséance n'est pas du ressort de ce qu'on appelle l'*honnête*. Selon notre Allemand, la nature nous inspire du goût pour la bienséance, dont l'observation empêche que nous ne soions méprisés des autres ; mais dans l'état d'innocence, ce sentiment eût été inconnu. » Comme l'ame, dit-il, brilloit de l'image de la Divinité, le corps, » qui est le miroir de l'ame, n'étoit exposé à aucun mépris outrageant ; mais il » étoit très-pur & très-parfait. » Cette maniére de raisonner est un peu éloignée de la nôtre.

M. Menken nous dit sçavamment, que l'homme ne doit pas imiter les maniéres des femmes, & que la femme ne doit pas copier celles des hommes, & pour cela il cite Ciceron, Aristote, Lycosthéne, Justin, & une infinité d'Auteurs,

qui blâment avec raiſon des hommes & des femmes aſſez bizarres pour avoir mépriſé les bienſéances de leur ſexe. Ce qu'il rapporte des Cantabres, des Celtibéres, des Corſes & des anciens Eſpagnols, eſt trop ſingulier pour n'être pas remarqué. Après que les femmes avoient accouché, les maris ſe mettoient dans le lit, comme s'ils avoient eux-mêmes enfanté, & pendant ce tems-là, elles faiſoient l'ouvrage de leurs maris. Cette extravagante coutume ne merite-t-elle pas d'être décriée aujourd'hui, de peur qu'elle ne trouve des imitateurs? M. Menken trouve indécent qu'une femme joue de la Flute; c'eſt pour cela, ſelon lui, que les Anciens ont repreſenté Minerve jettant ſa Flute, à la vûe de la difformité de ſa bouche. Il blâme pareillement Marie Reine d'Angleterre, & Marie Reine de Hongrie, pour avoir pris le nom de Roi, au lieu de celui de Reine.

En traitant de la bienſéance commune aux femmes & aux hommes, il obſerve qu'il faut manger avec modération, ne pas ſe nourrir à la maniére des bêtes, comme les Alains; ne point prendre avec les doigts les viandes au plat; ce qui eſt défendu par les Chi-

nois. Il convient encore de ne pas faire un grand bruit en mangeant : Caſa, dit-il, s'eſt bien moqué de ceux qui le font; c'eſt encore une incongruité de remuer les pieds à table ; Chriſippe célébre Philoſophe en a été blâmé. Marcher les mains ſur les côtés, c'eſt être ſemblable à un vaſe qui a deux anſes : Avoir les yeux baiſſés, c'eſt au ſentiment d'Ovide & de Séneque, aller contre la nature. Il faut ne pas trop s'agiter, de peur de tomber, faute de garder l'équilibre, mais en même tems, c'eſt un défaut d'être immobile. L'Auteur remarque à ce ſujet, qu'Alphonſe Roi de Sicile écouta avec tant de patience la prolixe harangue d'un Député Florentin, qu'une mouche s'étant placée ſur ſon nez dès le commencement, il ne l'en chaſſa qu'après la harangue finie. Confucius & Ciceron ſont cités ſur la même matiére.

C'eſt une indécence de fermer un œil en regardant : on paſſe pour un Polyphéme, il n'appartient, ajoute l'Auteur, qu'aux amoureux de lorgner ; lancer des regards effrontés, eſt un ſigne de colere. Pour diſſuader de trop cracher & de renifler, l'Auteur cite le Clitiphon de Térence, & parle des

Romains qui avoient ces défauts. N'est-il pas curieux d'apprendre qu'il ne faut pas se mettre les doigts dans le nez, & qu'une pareille incongruité a fait tort à la réputation de Socrate; qu'il est indécent de bâiller hautement & souvent, comme faisoient les anciens Peuples nommés *Gaudani*, qui passoient pour les plus grands bâilleurs du monde? Dans ce Livre les Perses nous apprennent à ne pas rotter & à ne pas se moucher trop souvent. Marcellus avoit le défaut de ronfler, & Egnace raillé par Catulle montroit avec affectation ses dents blanches. C'est bien pis de vomir, & *crepitum ventris edere*. M. Menken est extrêmement étonné de ce que le Roi Hemingston obligea Baudoin son Vassal à venir tous les ans le jour de Noel, faire un saut, enfler ses joues, & lâcher un p... Cet érudition, comme vous voyez, est admirable dans une Dissertation sur la bienséance. C'est ainsi que les Allemands s'instruisent sur la civilité.

Il faut prendre garde, continue-t-il, de ne pas se rendre le visage difforme & horrible, comme les Huns qui racloient les joues de leurs enfans; de ne pas se farder, faute qui mérite qu'on soit banni, comme le furent les

Parfumeurs de Lacédémone. A l'égard de la Barbe, elle déplaisoit aux Syriens & aux Antiochiens ; mais c'est un ornement pour les Suisses. M. Menken regle les dimensions qu'elle doit avoir dans son pays, par rapport à l'âge & aux conditions, & à ce sujet il fait le procès aux Athéniens, qui à la maniere des bêtes montroient en certains tems leurs bras velus. Les dents, dit-il, ne doivent point être *couvertes d'un nuage noir*, ni la bouche exhaler une odeur semblable à la fumée du Mont Vesuve. Il faut que les ongles ne soient pas aussi longs que ceux des Aigles. Mille traits sçavans donnent un grand relief à toutes, ces curieuses maximes.

On trouve la même espéce d'érudition dans ce que l'Auteur dit sur les habits. Je ne crois pas devoir m'arrêter à ses réfléxions sur la civilité, l'affabilité, l'urbanité ; sur la modestie accompagnée d'une noble fierté, ni sur les vices qui leur sont opposés, parce que tout cela paroît inutile, & n'est chargé que d'exemples.

Avant que de passer à une autre Dissertation, j'observerai que l'Auteur s'éleve contre M. Thiers, qui, comme vous sçavez, croit la Perruque peu convena-

ble aux Ecclésiastiques. Bien loin, dit M. Menken, qu'elle soit contraire à leur dignité, ils en tirent selon lui un grand avantage. Il blâme ensuite Scarron & Furetierre, pour avoir dédié un Livre, l'un à une chienne, & l'autre au boureau. La gravité de la profession d'homme de Lettres lui paroît blessée par cet innocent badinage.

Dans la Dissertation sur *les fautes politiques* de Charles V, l'Auteur commence par donner une idée des Historiens les plus considérables du Regne de ce Prince. Les Allemands l'ont trop loué; les Italiens & les François l'ont souvent déchiré. Parmi les Ecrivains François, il n'y a que le Président de Thou & le P. de Bussieres Jésuite, qui en ayent parlé avec impartialité. M. Menken avoue que Charles V a eu de grandes qualités il ne lui refuse pas entiérement la probité; mais il soutient que sa bonne-foi a été douteuse & chancelante, & que la lecture de Comines, & du *Prince* de Machiavel, qu'il avoit traduit en sa langue, lui avoit donné du goût pour une espéce de mauvaise foi. Il en donne ensuite des exemples, mais trop connus pour être répétés ici.

Après cette digression, l'Auteur détail-

le les fautes politiques de Charles V. La première est d'avoir eu une aveugle confiance aux Flamans ses compatriotes, dans le gouvernement de l'Espagne & de l'Empire. M. Menken cite plusieurs faits concernant la Monarchie Espagnole mais ils sont trop préssés; c'est à proprement parler, une énumération dénuée de raisonnement. Il me semble aussi que l'Auteur n'a pas assez dévéloppé ce qu'il nous apprend du mauvais effet que produisit dans l'Empire la politique des Flamands & des Espagnols. La faute que fit Charles V. de faire élire Roi des Romains Ferdinand son frere, ses efforts pour le persuader de se dépouiller de cette dignité, & pour assurer l'Empire à Philippe son fils Roi d'Espagne, sont bien exposés & tournés en ridicule. Enfin il discute les vues politiques de Charles V, en mariant Philippes son fils avec Marie Reine d'Angleterre, & il conclut qu'eu égard aux conditions honteuses prescrites par l'Angleterre, il étoit de son intérêt de renoncer à cette alliance. Le succès de la Bataille de S. Quentin, dû aux Troupes Angloises, ne lui paroît pas une raison suffisante pour justifier ce mariage. Le pour & contre

ſur ce point eſt aſſez bien débattu. L'Auteur a jugé à propos de ſe renfermer dans la politique domeſtique de Charles V; il ne dit rien de ſa conduite à l'égard de Charles de Bourbon, de François I; de Philippes Land-grave de Heſſe; de l'expédition contre les Algériens; & du Siége de Metz. Un bon Ecrivain auroit préféré la diſcuſſion de ces faits importans, à la critique inutile des Hiſtoriens de Charles V. & au Panegyrique de ce Prince.

La Diſſertation ſur les Ouvrages connus ſous le nom de *Mémoires*, eſt à proprement parler, un Catalogue curieux, où l'on trouve d'abord la liſte des Mémoires composés par des François ſur leur Hiſtoire & ſur celle des Pays-bas: viennent enſuite les Anglois & les Italiens, qui traitent de l'Hiſtoire de leurs Pays, & enfin les François, qui parlent de l'Hiſtoire d'Eſpagne, & du Nord. M. Menken cite exactement la plûpart des Mémoires François imprimés; à l'égard des Manuſcrits il n'en a connu qu'un petit nombre. Il a en même tems inferé dans ſon Catalogue pluſieurs ouvrages fabuleux qui portent le titre de *Mémoires*; mais il me ſemble qu'il auroit fallu en donner

une liste à part. Si un Ecrivain François s'étoit proposé de traiter cette matiére, il auroit essayé de peindre le génie de chaque Ecrivain, de marquer le degré d'autorité qu'il doit avoir, & d'indiquer ce qu'il y a de plus curieux & de plus exact dans ces Mémoires. Il auroit ajouté un Catalogue de tous les Ouvrages fabuleux imprimés sous le même titre, afin d'empêcher que les Historiens futurs ne puisent dans ces mauvaises sources. Il seroit à souhaiter qu'une main habile se chargeât d'un Ouvrage si utile & si interessant. Au reste M. Menken ne connoît pas toujours les Auteurs anonymes des Mémoires François.

Mémoires hist. sur le Royaume de Tunis.

Je ne puis me dispenser de vous entretenir des * *Mémoires Historiques sur le Gouvernement de l'ancien & du nouveau Royaume de Tunis*. M. de Saint Gervais ci-devant Consul de France dans cette République, y raconte des faits dont il a été témoin, & d'autres dont

* Mémoires Historiques qui concernent le Gouvernement de l'ancien & du nouveau Royaume de Tunis, &c. dédiés à M. le Comte de Maurepas, par M. de Saint Gervais, ci-devant Consul de France à Tunis, Paris, chez Gasneau fils & Henri, 1736. in-12.

il s'est exactement informé dans le Pays où ils se sont passés. L'amour de la vérité, le désir d'apprendre & d'être utile à sa Patrie, les sentimens d'honneur & de probité qui caractérisent ces Mémoires, fruit d'une longue expérience, leur assurent une authenticité incontestable. Quel Ouvrage plus digne d'être dédié à un Ministre ami du vrai, & protecteur éclairé du mérite, des Sciences & des Beaux Arts! L'Auteur s'est proposé de faire connoître le Gouvernement de l'ancien & du nouveau Royaume de Tunis, & pour rendre cette connoissance utile, il y a joint des réfléxions sur les devoirs d'un Consul, & des détails concernant le commerce, les forces maritimes, le climat & le Pays de Tunis.

Tunis étoit anciennement un Domaine de la République de Carthage. M. de S. Gervais a cru devoir parler à ce sujet des ruines de cette fameuse Ville, où l'on ne voit plus que des Aqueducs, qui de soixante milles portoient l'eau dans dix-sept cîternes, & dont on trouve ici une description exacte. Tunis, conquise par les Romains du tems de Scipion, éprouva différentes révolutions à la décadence de l'Empire Romain, & fut enfin sou-

mise dans le septiéme siécle, avec toute l'Afrique, aux Sarasins. Les Califes successeurs de Mahomet gouvernerent cet Etat jusqu'à l'an 1050, par des Vicerois qui prenoient le titre d'Emir, ou Prince des Croyans. Alors il y eut une autre forme de Gouvernement, annéantie l'an 1206 par les Lassis originaires d'Afrique, qui s'arrogerent le titre de Roi, & regnerent plus de trois siécles. Muley Hacen dernier Roi devint tributaire d'Espagne. Mais en 1574 le Gouvernement Monarchique disparut entierement, à la prise de Tunis par Sélim II Empereur de Constantinople. On établit d'abord un Bacha qui le representoit, & qui partageoit l'autorité du Divan. Mais dans la suite ce Bacha perdit cette puissance, & ne conserva qu'une pension honnête & quelque droits honorifiques. Tel est encore aujourd'hui l'état du Bacha envoyé tous les trois ans par le Grand Seigneur. Le Bacha fut remplacé par le *Dey* ou Roi, qu'on nomme présentement *Dolety*; mais à son tour il fut éclipsé par le Bey, qui étoit originairement une espéce de Trésorier ou Receveur des Tailles, qui pour les exiger marchoit deux fois l'année, sous les ordres du Dey avec un corps de Troupes.

Comme ces tems anciens n'offrent rien de bien curieux, l'Auteur passe tout d'un coup à des événemens récens, qui donnent une idée de la politique de ceux qui gouvernent, & de l'humeur turbulente de la Milice Turque & Moresque, qui après la mort d'un Bey, éléve à cette dignité celui de ses enfans qui lui plaît davantage. Mais ce morceau curieux doit être lû dans l'Ouvrage même.

Le Royaume de Tunis est gouverné par une poignée de Turcs, qui tiennent dans l'esclavage une multitude de Maures. Les premiers se contentent de donner au Grand Seigneur des marques extérieures de respect, comme de battre la Monnoye à son coin, de faire tous les jours pour lui au son des instrumens une priére publique, & de payer dans la maison du Bacha les Troupes de la République, comme Troupes du Grand Seigneur, &c. Mais on ne le consulte sur aucune affaire importante. On parle trois sortes de Langues dans ce Royaume. L'Arabe fut introduit l'an 643 par les Sarrasins, mais il est fort corrompu par le mêlange des mots Afriquains. C'est en cette Langue que se font les Capitulations des Souverains de l'Eu-

rope avec les Etats de Barbarie. La Langue Turque y a été apportée par les Turcs du tems de Sélim II, & selon notre Auteur le petit franc, qui est un Italien corrompu, y étoit connu dès le sixiéme ou le septiéme siécle. Je ne m'arrête point à la description de la Ville de Tunis, aussi grande que Marseille, ni à celle des maisons, des Mosquées, des Arts, des Esclaves, du Divan ou du Conseil d'Etat, des divers Tribunaux de Justice, des Juifs Italiens & Moresques, de la campagne, du cilmat, &c. Presque tout cela est écrit avec tant de précision, qu'il faudroit simplement le copier.

M. de S. Gervais s'est particuliérement appliqué à décrire les fonctions journalieres du Béy, & à peindre la fortune, les talens politiques & militaires, les vertus & les vices de celui qui occupe aujourd'hui cette place. Il nous le represente comme un homme habile, rusé, fourbe, qui sçait couvrir tous ses desseins du voile de la justice, & qui affectant une soumission apparente aux volontés du Divan, gouverne despotiquement.

Le reste de l'Ouvrage roule sur la Religion, sur le caractere & les mœurs des Turcs de Tunis, & les Moresques,

sur la politique, le commerce, la conduite d'un Consul, le climat & la campagne. Sans embrasser tous ces objets, je choisirai quelques faits singuliers. M. de S. Gervais s'est plû à donner une idée de la Religion Mahométane, qui est sévérement observée dans ce Pays là. » Un Turc ou un More, » convaincu de s'être absenté de la » Mosquée huit jours de suite, per» droit pour la premiére fois le droit » de témoigner en Justice ; la secon» de fois, il seroit condamné à une » amende pécuniaire, & la troisiéme » brûlé comme les Hérétiques. Les » femmes, ajoute-t-il, exclues des » Mosquées, sont réduites à prier » dans leurs maisons ; leur bonheur » ne s'étend qu'à la jouissance du pré» sent ; car Mahomet les place après » leur mort dans un état, où elle ne » sentent ni bien ni mal. Je ne lui » pardonne pas d'avoir ainsi maltrai» té un sexe qui avoit parfaitement » répondu à ses desseins politiques. » Il est défendu sous peine de la vie de disputer sur l'Alcoran, & de manquer de respect pour ce Livre : Un Casenadar ou Trésorier, qui avoit tout pouvoir sur l'esprit du Béy, fut dis-

gracié pour avoir souri à un trait de l'Alcoran, qui lui parut comique. Il faillit à être puni très-rigoureusement. Les Musulmans ne connoissent point les disputes de Religion.

Cependant l'exemple de Morat Bey, fait voir que le Souverain peut se moquer impunément de la Religion, dont le Bey régnant feint d'être le zélateur. Après avoir insulté d'une maniére cruelle des *Marabouts & les Gens de la Loi*, il les força à boire du vin, & à manger de la chair de Porc, & étant ensuite entré dans l'Eglise des François, il fut frappé de l'image de Sainte Lucie : » Il demanda ce que
» c'étoit, dit M. de Saint Gervais,
» sur la réponse qui lui fut faite, que
» cette image representoit une Bien-
» heureuse, que les Chrétiens invo-
» quoient pour le mal des yeux. Bon,
» bon, s'écria-t il, voilà ce qu'il me
» faut, je cherche un remède à l'en-
» flure des miens : guéri-moi, ajouta-
» t-il, en s'adressant à l'Image, & la
» meilleure huile ne te manquera pas.
» Dès ce moment l'huile fut fournie
» réguliérement, & brulée jusqu'à
» nos jours, en l'honneur de la Sain-
» te. »

Les Turcs de ce Pays-là, dont l'esprit est pesant & sans nulle culture, sont pour la plûpart fourbes, paresseux, voleurs, ivrognes; c'est par le commerce des Renégats & des Mores qu'ils se sont corrompus. Ces derniers ont l'esprit orné & plein de feu, mais ils ne s'en servent que pour tromper. Les uns & les autres ont le même goût pour les femmes, qui sont extrêmement débauchées. » Les filles qu'on » marie à onze ou douze ans, s'étu» dient à s'engraisser par des moyens » assez singuliers: elles mangent sou» vent de jeunes chiens & de jeunes » chats, & avalent de petites boules » faites d'une pâte légere, & de mor» ceaux de chair hachée fort menus, » enveloppés dans cette pâte. Cette » nourriture, jointe à la vie oisive & » sédentaire que menent les femmes, » les rend extrêmement puissantes & » d'un embonpoint prodigieux, en quoi » consiste la plus grande partie de leur » beauté. »

M. de S. Gervais a décrit avec soin l'habillement des femmes, mais il est trop connu pour nous y arrêter. La parure des femmes riches mérite d'être remarquée. » Elles se peignent en

» rouge les extrêmités des mains &
» des pieds; elles employent auſſi le
» rouge au viſage, & ſe noirciſſent
» les lévres pour relever l'éclat de
» leurs dents, qu'elles ont d'une blan-
» cheur éblouiſſante; leurs oreilles
» ſont chargées de pendeloques fort
» peſantes; autour de chaque ſour-
» cil regnent trois cercles de couleur
» noire, enfermés dans un autre plus
» grand de même couleur, & qui em-
» braſſe les ſourcils. Ces cercles ſe
» couvrent de filets d'or, par leſquels
» les femmes prétendent adoucir la
» rudeſſe des ſourcils, & les rendre
» plus agréables. Leurs cheveux teints
» flottent ſur leurs épaules, aux ex-
» trêmités deſquels pendent de petits
» canons d'argent ou d'or, terminés
» par des flots de ſoye noire, qui don-
» nent de la conſiſtance aux che-
» veux. » Il n'eſt pas étonnant que des femmes plongées dans l'oiſiveté, & uniquement occupées du deſir de plaire, rafinent ainſi ſur leur ajuſtement.

Quand les femmes des Grands ſont malades, elles montrent avec peine aux Médecins Chrétiens leur viſage, qu'elles dérobent aux Médecins Mo-

res. » La grande affaire, ajoute M. de » S. Gervais, eſt de tâter le poux, auquel le Médecin ne parvient qu'à la » faveur de la chemiſe placée entre » la main & le bras de la malade. Il » ne faut pas penſer à viſiter ni à toucher les parties du corps, qui demanderoient à être examinées de » près; l'inconvénient eſt bien moindre qu'il en coûte la vie à la malade, par le défaut des remédes qu'on » ne peut appliquer à un mal inconnu, » que de livrer ſon corps aux obſervations d'un Chrétien qui lui rendroit » la ſanté. »

Les femmes ſont ſujettes à une maladie, que les gens du Pays appellent *Janon*. Elle fatigue le corps par des mouvemens convulſifs : durant ces accès une femme bat du tambour, & aux ſons lugubres qu'il rend, eſſentiels à cette ſcene triſte & comique tout enſemble, la malade danſe, tourne avec rapidité, ſe dépouille de tous ſes habits, s'affoiblit juſqu'à perdre la reſpiration, & tombe par terre, d'où elle eſt portée dans ſon lit & parfumée avec toute ſorte d'aromates extrêmement forts. Cette maladie eſt regardée comme l'effet de la poſſeſſion de quelque malin eſprit.

Pour juger de la politique utile au Royaume de Tunis, il faut considérer les Etats qui l'environnent, & les Puissances de l'Europe qu'il a interêt de ménager. Ce Royaume est borné par ceux d'Alger & de Tripoli ; la foiblesse de ce dernier lui ôte tout sujet de craindre, au lieu que les Algériens aguerris, inquiers, turbulens ; & célébres Corsaires, jouent un grand rôle dans les séditions qui s'élévent à Tunis : ils les fomentent, font & défont les Beys, & emportent tout ce qu'ils peuvent. Un Capitaine de Vaisseau Algérien parle en maître dans les Etats de Tunis, & y commet impunément des désordres. L'abaissement des Algériens fait partie de la politique des Tunisiens, plus Marchands que Corsaires. Aussi dans ces derniers tems, ils n'ont pû s'empêcher de marquer leur joie de la prise d'Oran, & de celle de quatre Vaisseaux de Guerre Algériens, qui revenoient de Constantinople chargés de Troupes, de Piastres & de Marchandises de prix. Le Bey de Tunis promit un secours qu'il ne donna point, & sçut réprimer les insolences des Capitaines de cette Nation.

Dans les Villes qui sont à l'extrémité du Royaume, il y a des Gouverneurs nommés *Checs*. Comme ils pourroient se liguer avec le Déy d'Alger, la politique du Béy de Tunis est de partager leur autorité avec des Renégats ses créatures, qui les épient, & les empêchent ainsi de remuer. Sa politique demande encore de vivre dans une étroite union avec le Béy de Constantine, située sur les confins d'Alger & de Tunis. Ces deux Béys unis sont en état de balancer les forces des Algériens.

La France & l'Angleterre sont les deux Puissances de l'Europe, que le Royaume de Tunis a interêt de ménager. M. de S. Gervais fait voir que c'est contre les maximes de la bonne politique, qu'il a admis un Consul de l'Empire, dont les forces maritimes sont peu considérables. L'établissement de ce Consulat a produit à la République une perte réelle de plus de 100000 piastres par an, qu'apportoit la vente des Esclaves que les Corsaires faisoient dans le Royaume de Naples & sur les côtes de la Sicile. Voici quelle a été l'origine de ce Consulat. Dans le dernier Traité de Paix entre les

Turcs & les Impériaux, le Grand Seigneur s'engagea de faire cesser les courses que faisoient les Corsaires des Etats de Barbarie dans le Royaume de Naples, & sur les côtes de la Sicile. Mais l'Empereur négligea la ratification de cet article jusqu'à l'année 1730, que les Algériens enleverent un Vaisseau de la Compagnie d'Ostende, que le Grand Seigneur ne put leur faire rendre. Alors le Béy de Tunis refusa pendant quelque tems de consentir à la Paix avec l'Empereur, mais il fut forcé de l'accepter, pour procurer la dignité de Bacha à son neveu, qu'il n'auroit jamais obtenue du Grand Seigneur, s'il eût persisté dans son refus. M. de S. Gervais nous apprend que cette Paix est fort incertaine, & que le Béy cherche une occasion de rupture.

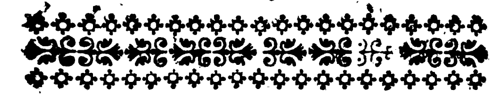
Dans l'article de la Politique on sent un homme instruit par l'expérience, & dans ce qui a rapport aux devoirs d'un Consul, on trouve le citoyen, désinteressé, attentif au bien de l'Etat, & plein de sentimens d'honneur. Les personnes versées dans le commerce trouveront des détails utiles,

ſur leſquels je ne puis m'étendre ; mais je ne dois pas vous laiſſer ignorer un fait curieux, qui regarde la maniére dont commercent les Negres & la Nation Cadenſis, ſituée vers le Midy, & éloignée de Tunis d'un mois de marche.
» Les uns & les autres ſe rendent à » une montagne de Négretie, les Ca» denſis ſe tiennent d'un côté, & les » Negres de l'autre, les Cadenſis, » ſur le milieu même de la montagne, » étalent leurs Marchandiſes, puis ſe » retirent. Les Négres viennent les vi» ſiter, & mettent deſſous la quan» tité de poudre d'or qu'ils veulent en » donner, & s'éloignent également. » Les Cadenſis reparoiſſent peu de » tems après, & ſi la poudre d'or s'ac» corde avec le prix qu'ils ont at» taché à leurs marchandiſes, ils em» portent l'or, & laiſſent la marchan» diſe, que le Noir vient enlever, » ſi la poudre d'or n'égale pas le prix » que le Cadenſis exige de ſa mar» chandiſe, il ne touche point à » l'or, que le Noir n'ait ajouté ce » qui manque à ſa valeur. Ainſi com» mercent ces deux Peuples avec une » bonne-foi digne des premiers âges. »

Il seroit à souhaiter qu'a l'exemple de M. de S. Gervais, les Consuls des Echelles du Levant & de Barbarie donnassent de semblables Mémoires.

Je suis, &c.

Ce 9 Juin 1736.



OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXVII.

Je vais achever aujourd'hui, Monsieur, de vous entretenir des matieres du second volume de la nouvelle Histoire de la Chine, dont plusieurs occupations m'ont fait depuis quatre mois interrompre la lecture. En considerant ce que l'Auteur rapporte p. 251. de la maniere dont on fait étudier les jeunes Chinois, on ne peut s'empêcher de plaindre une Nation laborieuse, qui ayant tant d'ardeur & de goût pour les sciences, a le malheur d'être moins sçavante après 20 ans d'étude, que plusieurs enfans d'Europe ne le sont à dix ou douze ans. Toute leur jeunesse se passe à apprendre à lire & à écrire, à charger leur mémoire de caracteres innombrables, & d'une foule de sen- Suite de l'Histoire de la Chine.

tences ; que le sens commun dicte à tous les hommes. Cependant les divers dégrés par ou passent les Etudians à la Chine, & tous les examens qu'ils sont obligés de subir pour parvenir au Doctorat, pourroient faire croire que les Chinois lettrés sont des hommes fort, sçavans. Mais que sçavent-ils ? Lire, & écrire. Une faute d'orthographe ou de mémoire, c'est-à-dire, un caractere qui exprime un mot entier ou plusieurs, mal formé, le passage d'un Livre mal retenu, quelque loi ignorée, oubliée, ou récitée peu fidelement, leur font refuser le dégré auquel ils aspirent. Leur capacité s'étend encore à composer des especes d'amplifications de Rhétorique sur des matieres triviales ; à l'égard des Mathématiques, c'est une faculté à part, dans laquelle les Chinois sont très bornés.

Comparons leurs Etudes avec les nôtres. Nous apprenons plusieurs langues dans notre jeunesse. La Rhétorique, la Poësie, la Geographie, la Philosophie, les Mathématiques, la Théologie, la Médecine, la Jurisprudence, la Musique, &c. exercent nos premieres années. Presque rien de tout cela n'occupe la jeunesse Chi-

noise ; elle apprend, comme j'ai dit, à lire, à écrire & à composer quelques amplifications ; elle apprend par cœur des Livres de Morale. Tant d'ignorance, jointe à tant d'application, est uniquement causée par la nature de la Langue, qui demande 20 ou 30 années d'études, pour être parlée, lûë, & écrite avec quelque intelligence.

Permettez-moi encore la réflexion suivante. Que doit penser un Chinois, lorsqu'on lui dit, qu'à l'âge de 7 ou 8 ans la jeunesse Européenne, non-seulement entend, mais sçait lire & écrire tous les mots de sa Langue ; qu'à 12 ou 13 ans, plusieurs entendent & écrivent deux autres Langues, le Latin & le Grec ; & qu'à 20 ans il se trouve des jeunes gens qui entendent sept ou huit Langues ? A l'égard de nos sciences spéculatives, s'ils étoient en état de connoître nos progrès, quel seroit leur étonnement ! Mais si en même-tems on leur disoit, que malgré la facilité que nous avons d'apprendre tant de choses, (facilité qui originairement vient de notre admirable Alphabet) il n'y a cependant parmi nous qu'un fort petit nombre de Sçavans, pourroit-il s'empêcher de conclure qu'en général nous avons ou

peu d'esprit ou peu de courage ? Mais que seroit-ce, si on lui révéloit que dans certain Pays de l'Europe, les dignités & les récompenses ne s'accordent point à la capacité ; que même les plus sçavans, ceux dont l'esprit est le plus cultivé & le plus orné ; ceux dont l'étude & la méditation ont perfectionné le jugement, sont laissés à l'écart ; qu'on ne leur confie aucun emploi ; qu'on ne les éleve à aucune dignité ; qu'on leur préfere presque toujours des ignorans, des hommes sans lumiere & d'un foible jugement ; des intriguans ambitieux, des hommes nouveaux, que leur richesse met en état d'acheter les Charges les plus importantes, dont dépend le bon ordre de la societé, la sûreté & la tranquillité publique ? Ce Chinois, qui voit que dans son Pays toutes les dignités sont en quelque sorte au concours, & qu'elles ne s'accordent qu'à la superiorité des lumieres & des talens, s'imagineroit sans doute que nous sommes des peuples médiocrement policés ; que les loix doivent céder très fréquemment au caprice & à l'ignorance ; & il se moqueroit peut-être avec raison de ceux qui sont assez sots parmi nous, pour s'appliquer

à perfectionner leur raison & leur goût par l'étude des Sciences & des beaux Arts, ausquels nous n'avons pas attaché le moindre honneur, ni le moindre avantage : ce qui est très-opposé aux mœurs des Chinois. Car à la Chine il faut être absolument Lettré, pour pouvoir être Mandarin.

» Quiconque, dit le P. D. H. pag. » 257. peut parvenir à ce titre glorieux » de *Tsin see*, (c'est-à-dire, de Docteur) » soit dans les Lettres, soit même dans » la Guerre, doit se regarder comme » un homme solidement établi : il ne » craint plus l'indigence ; car outre » qu'il reçoit une infinité de présens de » ses proches & de ses amis, il est à » portée des plus importans emplois » de l'Empire, & tout le monde bri- » gue sa protection. Ses amis & ses » parens ne manquent gueres d'élever » dans leur Ville de magnifiques Arcs » de triomphe en son honneur, sur » lesquels ils gravent son nom, le » lieu, & l'année qu'il a reçu son » grade. «

On ne fait point étudier à la Chine indistinctement tous les enfans, comme font parmi nous tous ceux qui sont un peu à leur aise. Les Chinois sondent les inclinations de leurs enfans,

dès le berceau. Ils mettent, dit-on, quelquefois devant eux un livre, une balance, ou des armes; & selon le choix que fait l'enfant, ils jugent qu'il est né ou pour l'étude, ou pour le commerce, ou pour la guerre; comme si les enfans étoient alors capables de faire un choix, & de connoître les avantages & les inconvéniens de ces differens états.

Comme on est sçavant à la Chine, quand on sçait par cœur plusieurs livres; le P. d'Entrecolles, Jesuite montrant un jour sa petite Bibliotheque Européenne à un Mandarin, celui-ci dit tout bas à un autre Mandarin qui l'accompagnoit: Croyez-vous qu'il puisse nous réciter une partie de ces livres? La mémoire est ce qu'il y a de plus estimé en ce Pays-là, & les Chinois demandent souvent aux Jesuites des secrets pour avoir une mémoire heureuse. Mais on prétend qu'ils la ruinent, par les efforts qu'ils font dans leurs premieres études.

Les Chinois s'appliquent médiocrement à l'Histoire; ils n'ont point du tout de Physique, & leur Médecine consiste dans la routine de quelques Recettes. Toute leur science spéculative se réduit donc à un peu d'Astro-

nomie. Mais ils excellent dans la science des mœurs, & au fond c'est ce qu'il y a de plus digne de l'homme & de plus utile à la societé. Aussi c'est la Nation la plus sage & la plus vertueuse de l'univers, quoique Payenne. Tous ses Empereurs, sans presque en excepter un seul, ont été de vrais Sages, des hommes d'une vertu sublime ; on peut les regarder comme autant de Numas, de Solons & de Licurgues. Les deux Antonins peuvent à peine leur être comparés.

Une chose remarquable dans la Philosophie Chinoise, est que l'humilité, inconnuë aux anciens Philosophes, qui n'en ont jamais parlé, y est recommandée expressément, comme une vertu fondamentale, utile à celui qui la possede, & en général nécessaire à la societé humaine. On ne demande communément aux hommes que de la modestie ; & lorsqu'ils ont cette qualité, on s'en contente. Cependant on peut être modeste & plein d'orgueil. La modestie n'est qu'un signe équivoque de l'humilité, & si elle gagne les cœurs, ce n'est que parce qu'elle donne lieu de présumer que celui qui en est revêtu, est réellement humble, & tel dans le cœur qu'il est

au dehors. L'orgueil étant un défaut insuportable, n'est-il pas étonnant de voir certaines gens qui le portent écrit sur leur front, & comme exprimé dans tous leurs gestes ? Mais il ne l'est pas moins, qu'étant détesté de tout le monde, l'humilité, qui est son contraire, n'ait pas été de tout tems enseignée, comme une des premieres vertus que la Morale prescrit. Vous sçavez que c'est surtout par l'enseignement de l'humilité, que la Morale de Jesus-Christ l'emporte sur celle de tous les Philosophes Payens. » L'étude de la » Sagesse, (dit un Ministre à un Empe» reur Chinois, dans un Livre fameux » & ancien,) consiste à être humble, » comme si l'on étoit incapable de tout; » mais il faut en même tems être aussi » ardent que si l'on n'avoit rien fait & » qu'on pût tout faire : c'est le moyen » d'éviter deux grands défauts, qui » sont la paresse & l'orgueil. Dès qu'on » en est délivré, on avance aisément & » promptement dans les voyes de la » Sagesse.

» La vertu la plus élevée & la plus » éclatante, dit un Auteur Chinois, » est fondée sur le fondement solide » inébranlable de l'humilité ; il n'y a » point d'homme plus éclairé que celui

» qui se croit sincerement le plus borné » dans ses lumieres. «

Tout le monde sçait que le grand Philosophe de la Chine est *Cong fou tsée*, que nous appellons Confucius. On trouve ici sa vie p. 319. Il naquit dans une Bourgade du Royaume de *Lou*, qui est aujourd'hui la Province de *Chan tong*, 551 ans avant l'Ere Chrétienne. Il étoit contemporain du fameux Pythagore, & Socrate naquit peu de tems après sa mort. Confucius, sans se mettre en peine de sonder les mysteres de la Nature, & sans vouloir subtiliser sur la créance commune, se contenta de parler du Principe de tous les Etres, d'inspirer pour lui du respect, de la crainte & de la reconnoissance; de publier que rien ne lui est caché; qu'il ne laisse jamais la vertu sans récompense, ni le vice impuni. Ce sont là les maximes répanduës dans ses Ouvrages; c'est sur ces principes qu'il se régloit; & qu'il s'efforçoit de réformer les mœurs de ses Concitoyens.

Il fut élevé à une des premieres Charges de Royaume de *Lou* sa Patrie. Bien-tôt le Royaume changea de face, & ce changement fut si prompt & si heureux, qu'il causa de la jalousie

aux Princes voiſins. Ils jugerent que rien n'étant plus capable de faire fleurir un Etat, que le bon ordre & l'exacte obſervation des Loix, le Roi de *Lou* ne manqueroit pas de ſe rendre trop puiſſant, s'il continuoit à ſuivre les conſeils d'un homme ſi ſage & ſi éclairé. Le Roi de *Tſi*, pour détruire l'effet des Leçons du Philoſophe, envoya une Ambaſſade au Roi de Lou, & fit preſent à ce Prince & aux Seigneurs de ſa Cour d'un grand nombre de jeunes filles d'une beauté rare, inſtruites au chant & à la danſe, & qui avoient tout ce qu'il faut pour plaire. Le ſtratagême réüſſit. Le Roi de Lou & tous les Seigneurs ne purent ſe défendre des charmes de ces aimables étrangeres. Le Prince livré au plaiſir avec toute ſa Cour, abandonna entierement le ſoin des affaires de ſon Etat, & Confucius prit alors le parti de ſe retirer.

Ce célébre Philoſophe a écrit ſix Ouvrages. Le premier s'appelle *Ta hio*, qui veut dire la grande ſcience, ou l'Ecole des adultes. On nomme le ſecond *Tchong yong*, qui ſignifie le Milieu immuable, en quoi conſiſte la vertu. Le troiſiéme eſt intitulé *Lyn yu*, ou Diſcours moraux. Le quatrieme

Meng tsëe, ou Livre de Mencius ; c'est l'idée d'un gouvernement parfait. On voit que tous les Ouvrages de Confucius ont pour objet la correction des mœurs, le *perfectionnement* de l'Humanité, & le bonheur de la Société civile, dont les grands pivots sont l'équité & la *Bienfaisance*. Oserai-je dire ici, que si la Chine eût produit un Ecrivain moral & politique que nous connoissons, un Philosophe dont toutes les meditations depuis trente ans sont tournées vers le bien public, elle lui eût peut-être rendu les mêmes honneurs qu'à son Confucius ? Les Livres de ce Philosophe Chinois ont été traduits en Latin par le P. Noel, Jesuite, l'un des plus anciens Missionnaires de la Chine, & imprimés à Prague l'an 1711. Le P. du Halde s'est servi de cette traduction pour donner l'extrait de tous ces Ouvrages ; & il y a joint le précis de deux autres Livres Canoniques de la Chine, qui traitent du respect filial, & de l'éducation des enfans.

L'Auteur a mis à la suite de l'article agréable de la *Littérature Chinoise* un autre article qui n'est pas moins curieux ; c'est le *Recueil Imperial* des Edits, des Déclarations & des Instruc-

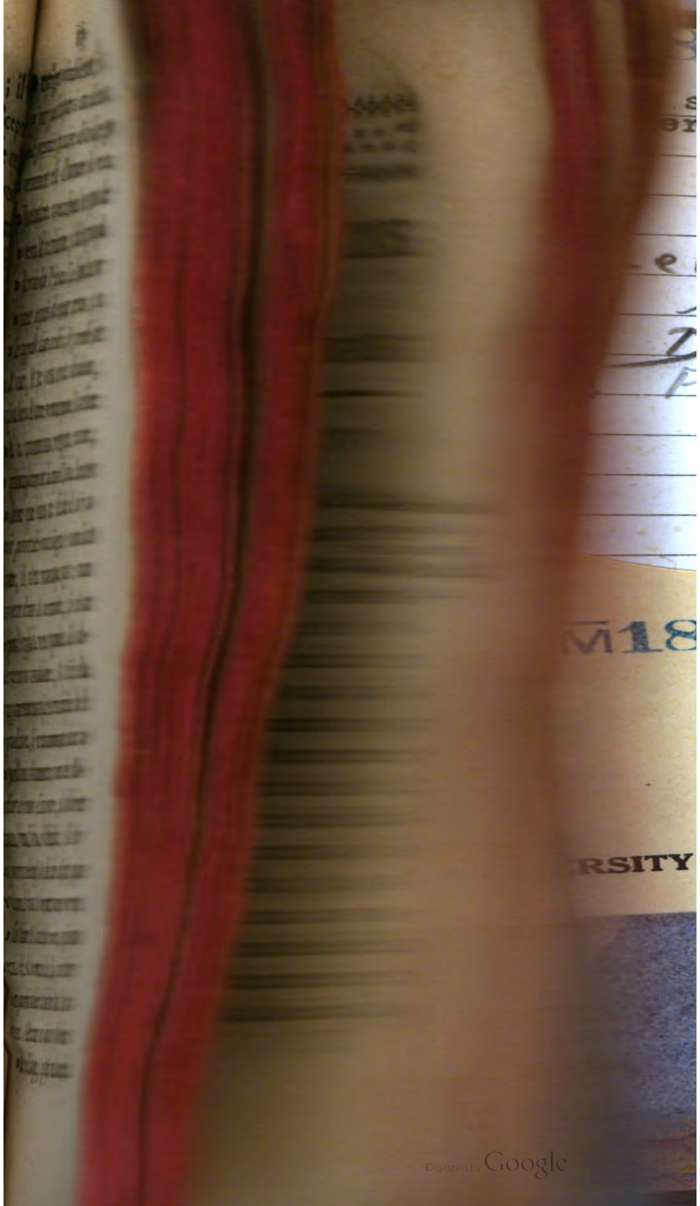
tions de differens Empereurs de la Chine, traduit par le P. Hervieux Missionnaire. Il y a joint des Discours des plus habiles Ministres, sur les moyens de soulager les Peuples, sur l'art & la difficulté de regner, sur l'*avancement des Lettres*, sur la Guerre, sur les qualités propres d'un Ministre, sur la Religion. A la fin de presque toutes ces piéces on trouve de courtes réflexions du feu Empereur *Cang hi*, que ce Prince a écrites du pinceau rouge, c'est-à-dire, de sa propre main. Suivent les extraits d'une compilation faite sous la Dynastie des *Ming*, qui a précédé immédiatement la Dynastie régnante, où l'on traite des devoirs des Souverains, des Ministres d'Etat, des Généraux d'Armées, de la Politique, des Princes héritiers, des Remontrances faites aux Empereurs par leurs Ministres, du bon Gouvernement, des filles des Empereurs, de ceux qui abusent de la faveur du Prince, avec differens discours des Ministres les plus distingués sur divers sujets concernant le bien de l'Etat. On trouve ensuite l'extrait du Livre Chinois, intitulé les *Femmes illustres*.

Les extraits de ces Ouvrages originaux nous instruisent mieux que l'His-

toire même, touchant les mœurs, le gouvernement, les maximes & la sagesse des Chinois. Aprés avoir lû ces pieces, on n'est plus surpris de l'état florissant de ce grand Empire. On y voit que les principes fondamentaux du Gouvernement Chinois, établis par les premiers Legislateurs, se sont toujours maintenus par une observation exacte & constante ; qu'il n'y a jamais eu aucune variation dans la maniere de gouverner ; & que c'est la seule cause qu'un Etat si vaste a subsisté tant de siecles, & subsiste encore dans tout son éclat.

Dans le grand nombre de ces Actes Imperiaux, il y en a plusieurs qui méritent une attention particuliere. Telle est, par exemple, la Déclaration de l'Empereur *Te tsong*, pag. 512 qui commence ainsi. » Un Prince n'a point » de meilleurs moyens pour bien gou» verner, & pour faire regner la vertu » dans son empire, qu'une bonté sin» cere pour ses sujets, un généreux » oubli de soi-même en leur faveur, » un soin continuel de corriger ses » défauts, de réparer les fautes qui » lui échapent, & de tendre à la per» fection. « Ce bon Empereur avouë ensuite toutes les fautes qu'il a faites,

dep
croi
par
n'a p
à ac
empl
regne
menc
„ san
„ dues
„ les t
„ duit
„ since
„ veni
Ce I
de cett
„ partag
„ genre
„ autre.
„ un g
„ teriau
„ Prince
„ jets, n
„ de tel
„ aucun
„ que ch
„ pour t
„ ayant d
„ heur qu
„ perdre l
„ venus


M18
RSITY

depuis qu'il est sur le throne; il ne croit point avilir la Majesté du Sceptre par cet aveu ingénu. Il confesse qu'il n'a point pensé comme il le devoit, à acquérir la vertu, & qu'il a mal employé les premieres années de son regne. „ Il est tems, dit il, de commencer à les réparer, en reconnoissant publiquement que je les ai perdues, en exposant sans déguisement les tristes effets de ma mauvaise conduite, & en témoignant un désir sincere d'en tenir une meilleure à l'avenir.

Ce Prince parle ainsi, dans la suite de cette Déclaration. „ Les talens sont „ partagés. Tel n'a pû réussir en un „ genre qui feroit merveille en un „ autre. Or comme celui qui médite „ un grand Edifice, amasse des materiaux de toute espece; de même un „ Prince, qui forme de grands projets, ne se borne point à des gens „ de telle ou telle sorte: il ne rejette „ aucun de ceux qui sont bons à quelque chose: Bien moins rejette-t'il „ pour toujours ceux qui d'ailleurs „ ayant du mérite, ont fait par malheur quelque faute qui leur a fait „ perdre leur emploi: Pourvû que devenus sages à leurs depens, ils se

» corrigent véritablement, ils ne doi-
» vent pas échaper à ma clémence.......
» Le premier principe d'un sage gou-
» vernement est d'honorer la vertu.
» Rechercher avec ardeur les gens de
» vertu & de mérite, c'est le principal
» devoir du Prince. Ce sont des ma-
» ximes reçuës de tout tems; je me
» les rappelle sans cesse; j'y pense jour
» & nuit, & je vois avec douleur,
» qu'au lieu d'une vertu pure, l'artifice
» & la contention regnent encore,
» principalement à ma Cour. Seroit-ce
» donc que dans ce siécle il n'y au-
» roit point de vrais Sages? non sans
» doute, il n'en manque pas: mais
» ils vivent dans la retraite, ils n'ont
» point d'égard à mes paroles. Ils ob-
» servent ma conduite, & c'est elle
» apparemment qui les empêche de se
» produire. Je recommande donc au-
» jourd'hui instamment à tous les Ma-
» gistrats de mon Empire, d'observer
» chacun dans son district, s'il n'y
» a point quelqu'un de ces Sages, qui
» cachent dans la retraite une vertu
» sublime & des talens rares, qui con-
» tens de la vertu seule, la cultivent
» en particulier sans fard & sans am-
» bition. Autant qu'on y découvrira
» de ces Sages, qu'on m'en avertisse

» sans y manquer : J'aurai soin de les
» inviter selon les Rits, & je n'omet-
» trai rien pour les attirer à mon ser-
» vice. «

Quelle émulation ne doivent point produire dans un Etat ces sentimens dans celui qui le gouverne ? Quel puissant motif pour tous les sujets de cultiver la vertu, & d'acquerir du mérite ? *Combien d'hommes admirables*, dit la Bruyere, *& qui avoient de très-beaux genies, sont morts sans qu'on en ait parlé ? Combien vivent encore dont on ne parle point, & dont on ne parlera jamais ? Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs, & sans cabale, qui n'est engagé dans aucuns Corps, mais qui est seul, & qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, & de venir au niveau d'un Fat qui est en credit ? Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre..... Avec un grand mérite & une plus grande modestie, on peut-être long-tems ignoré.*

» Si l'on découvre en quelqu'un,
» continuë le même Empereur, de
» quelque condition qu'il soit, une
» droiture & une franchise à l'épreu-
» ve, qui le rende propre à me re-
» presenter avec liberté tout ce qui

» sera du bien commun ; ou bien une
» intelligence profonde de nos an-
» ciens Monumens, qui le rende ca-
» pable de travailler avec succès à
» former les mœurs des Peuples, ou
» *un genie particulier pour la guerre*, qui
» en puisse faire aisément un grand Gé-
» néral, je veux qu'on me le présente.

» Nous enjoignons, dit l'Empereur
» *Te tsong*, à nos Magistrats de tenir
» un rolle exact des orphelins, des
» vieillards ; des veufs & des veuves,
» & d'autres gens sans appui, qui sont
» hors d'état de gagner leur vie, &
» de les secourir tous conformément à
» leurs besoins. Nous enjoignons en-
» core que les deux premiers Officiers
» de chaque Ville, se présenteront
» en personne à la porte de chaque
» vieillard au-dessus de 90 ans, pour
» s'informer de sa santé & de ses be-
» soins. Si quelqu'un, soit homme ou
» femme, excelle en la vertu propre
» de son état, particulierement les
» femmes en pudeur, & les enfans en
» pieté filiale, notre intention est
» qu'à leur porte on érige une Bannie-
» re, & que toute leur vie ils soient
» exempts des corvées les moins dis-
» pensables.

A la page 519 *Lou tché* premier Ministre du même Empereur lui fait une remontrance admirable : entr'autres choses il lui dit, que rien n'échape aux Peuples, par rapport à ceux qui les gouvernent, & qui sont d'excellens Juges de leurs bonnes & de leurs mauvaises qualitez. » Les préven-» tions, lui dit-il, dangereuses pour » tous les hommes, le sont à plus for-» te raison pour un Prince. Les plus » ordinaires se réduisent à quatre ; » sçavoir, prévention de confiance » outrée, prévention de soupçon, » prévention de mépris, prévention » de passion. Un Prince s'est-il livré » à quelqu'un ? il approuve sans exa-» men tout ce que ce quelqu'un lui » dit, & souvent cette approbation a » de facheuses conséquences. Un » homme au contraire est-il suspect ? » il a beau proposer de bonnes choses » les appuïer solidement ; comme ses » intentions sont suspectes, on ne pése » point ses raisons. Fait-on peu de » cas d'un homme ? on méprise ce » qu'il propose, & l'on y perd sou-» vent beaucoup. Un Prince est-il » possedé d'une passion ? Quiconque » le sert en cela, est dans l'honneur &

» dans les emplois, quelque indigne
» qu'il en puisse être. »

Dans un autre Discours ce même Ministre propose & résout un cas de conscience, conformément aux mœurs & aux maximes des Chinois. » L'Em-
» pire est en trouble, les Loix n'ont
» point Lieu. Un fils poursuit le meur-
» trier de son pere. Ceux qui sont les
» plus forts dans ces troubles, & qui
» ont le pouvoir en main, soutiennent
» tellement le meurtrier, que le fils ne
» peut, sans périr, venger la mort de
» son pere. Que fera-t'il? Doit-il
» prendre le parti de mourir en ven-
» geant la mort de son pere, ou bien
» celui de renoncer à cette vengeance,
» pour ne pas laisser son pere sans pos-
» terité? Pouvoir venger la mort de
» son pere, & ne le pas faire, est ce
» qui ne s'accorde pas avec la ten-
» dresse d'un bon fils. Pour venger la
» mort de son pere, éteindre sa poste-
» rité, c'est ce qui est contraire à la
» parfaite pieté filiale. Mon sentiment
» est cependant que le meilleur parti
» à prendre est celui de vivre, & de
» soûtenir la confusion qu'il peut y
» avoir, à laisser impunie la mort
» de son pere. Conserver toûjours
» dans le cœur le desir de la venger,

» s'il étoit possible, sans périr; voilà
» tout ce qui dépend raisonnablement
» de l'homme. Que cela soit possible
» ou non, c'est de *Tien* * que cela dé-
» pend. Se vaincre soi-même, & res-
» pecter *Tien*, sans jamais oublier son
» pere, qu'y a-t'il en cela de blama-
» ble ? » Cette decision ne s'accor-
de pas avec la Morale du Christianis-
me, qui ordonne de pardonner toute
sorte d'injures, & d'en remettre la
vengeance à Dieu, à qui seul elle ap-
partient. Le Pere du Halde, dont la
morale est saine & pure, & qui, ainsi
que tous ses Confreres, est bien éloi-
gné de penser que le Duel & l'homicide
soient permis, même dans certains cas
métaphysiques, condamne ici la déci-
sion du Chinois, qui veut qu'on
s'abstienne de venger son pere préci-
sément pour ne pas éteindre sa poste-
rité, & qui permet d'en conserver le
desir.

* Le Ciel

On trouve page 613 une Délama-
tion fort vive d'un Lettré de la Chine
contre le jeu des Echets, qui y est
connu depuis un tems immemorial &
extremement en vogue. On y fait voir
que ce jeu applique & fatigue trop
l'esprit; qu'il l'enchaîne pour ainsi
dire; qu'il fait négliger l'étude &

la plûpart des devoirs de la vie civile. Par les mêmes motifs, un Concile a autrefois défendu aux Ecclésiastiques de joüer aux Echets.

M. *d'Anville* Géographe ordinaire du Roi, vient de faire paroître un Ouvrage intitulé, *Mesure conjecturale de la Terre sur l'Equateur, en conséquence de l'étenduë de la Mer du Sud.* * C'est le second Ouvrage du même Auteur sur la mesure de la *Longitude*; mais celui-ci paroît enchérir sur le premier. Dans un assez petit nombre de pages, on y trouve l'analyse de la mesure positive d'une espace, qui embrasse presque la moitié de la circonférence de la Terre sur l' Equateur & les plus grands Paralleles. Il est vrai que cette mesure roule sur l'estime des routes maritimes, dont chacune prise en particulier ne paroîtroit peut-être pas suffisante, pour servir de fondement à une mesure des degrès de l'Equateur, plus petite d'environ un dix-neuviéme, que celle qu'on a supposée jusqu'à present. Mais on ne peut se dispenser d'observer, que cette mesure se rencontre toûjours la même, encore qu'elle soit prise dans un grand nombre de routes, qui non-seulement sont differentes

Nouvel Ouvrage de M. d'Anville

* A Paris, chez Chaubert. 1736.

entre elles ; mais dont la mesure est donnée sur différentes especes de distances, chaque Pilote ou Navigateur ayant naturellement employé celle qui est propre à sa Nation en particulier. M. d'Anville a pris soin de réduire chacune de ces especes de distances en toises, & il paroît même qu'il évite de le faire d'une maniere trop favorable à son hypothese. Il résulte de cette hypothese, que le dégré de l'Equateur ne doit valoir qu'environ 54000 toises, quoique dans la supposition ordinaire, & en conséquence d'une valeur uniforme des degrés de latitude, on lui attribue 57060 toises. C'est ôter à l'idée qu'on se fait de la circonférence de la Terre sur l'Equateur plus de onze cens mille toises, qui valent 440 lieuës Françoises, sur le pied de trois mille pas Géométriques.

M. d'Anville enseigne actuellement la Geographie à S. A. S. M. le Duc de Chartres. La réputation qu'il s'est faite par ses divers Ouvrages, & principalement par la juste & élégante réduction de toutes les Cartes de la Chine, qui se trouvent dans le Livre du R. P. du Halde, lui a mérité cet honneur ; & peut, à juste titre, le faire as-

-pirer à l'objet le plus relevé de l'ambition de tous les Maîtres distingués dans leur Profession.

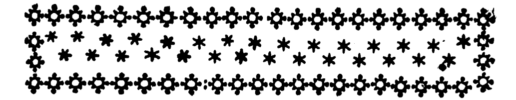
M. Coffin, Recteur de l'Université, & Principal du College de Beauvais, a recueilli en un petit volume tous les Hymnes qu'il a composés pour le nouveau Breviaire de Paris. Quoique dans quelques-uns on remarque le feu & le goût de l'Ode, l'Auteur s'est étudié en général à mettre dans ces petits Poëmes une clarté proportionnée à l'intelligence du plus grand nombre, & surtout de la piété & de l'onction. Il s'est contenté, à l'égard de plusieurs Hymnes des anciens Breviaires, d'en corriger la barbarie; & il est aisé de distinguer les Hymnes qui sont de lui, & entierement neufs, d'avec ceux qu'il n'a fait que réformer, il a joint à ce Recüeil plusieurs pieces du même genre, qu'il a composées en différens tems, & qui n'ont pû avoir place dans le nouveau Breviaire. Ce Recueil se trouve chez les Libraires qui débitent les *Usages* de l'Eglise de Paris. Recueil des Hymn. de M. Coffin.

Je vous entretiendrai au premier jour du nouveau Poëme latin du Pere Marsi Jesuite sur la *Peinture*, de l'*E*-

pître de M. Greffet *à fa Mufe*, & de l'*Epître aux Dieux Pénates*. J'ai auffi à vous entretenir de la continuation de l'*Hiftoire des Empires* de M. l'Abbé Guyon, & des *Généalogies Hiftoriques* de M.**. Ouvrage *in*-4°. & très-important. L'obligation de lire tant de Livres de differente forte, accable mon efprit, & furcharge ma mémoire. C'eft la croix de tous ceux qui entreprennent de rendre un compte périodique de tous les Ouvrages nouveaux. *Quifque fuos patimur manes.*

Je fuis, &c.

Ce 16. Juin 1736.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXVIII.

VOus sçavez, Monsieur, que le génie des expériences qui a manqué aux Anciens, & que depuis Descartes, les Modernes ont si heureusement cultivé, a extrêmement enrichi la Physique, sûre d'acquerir de nouvelles richesses, tant que ce génie observateur sera exercé. On est aujourd'hui dégoûté de la plûpart des systêmes de Philosophie; on les regarde comme des Romans, qui bornent l'esprit, & lui dérobent la variété infinie de la nature, objet de nos plus vives recherches. Le tems de bâtir un systême général de l'univers n'est pas encore arrivé, & suivant toutes les apparences il n'arrivera pas si tôt. Quelle ressource à l'esprit humain pour exécuter un

Recueil de différens Traités de Physique.

jour ce dessein ? C'est d'amasser des faits bien avérés, & de les méditer. » Il faut, » dit M. de Fontenelle, * que la Physi- » que systématique attende à élever des » édifices, que la Physique experimenta- » le soit en état de lui fournir des maté- » riaux. » Frappé des mêmes vûes, M. Deslandes a écrit divers ** traités de Physique, qu'il a orné d'un Discours sur la meilleure maniére de faire les expériences, & dont je me suis proposé de vous entretenir.

Une Harangue latine prononcée dans l'Académie d'Utrecht il y a six ans, a fourni le dessein de ce Discours ; mais M. Deslandes l'a orné d'exemples & d'observations, qui à mon avis, sont préférables aux préceptes du Philosophe Hollandois. Car qui ignore que pour faire des expériences avec succès, il faut que les organes soient bien disposés, que la raison affranchie des préjugés, guide les sens, que les instrumens ayent été faits par un habile Maître, qu'on les employe à propos, & avec les précautions nécessaires, que *les*

* Préface des Eloges par M. de Fontenelle.

** Recueil de différens Traités de Physique & d'Histoire naturelle, par M. Deslandes, Commissaire & Controlleur de la Marine. A Paris, chez Ganeau. 1736. in-12.

expériences, souvent répétées, soient ensuite appliquées *aux trois regnes, qui sont le végétal, le minéral & l'animal*; qu'on étudie la structure organique des corps, & qu'enfin on ait quelque teinture des Mathématiques ? Il me semble qu'on ne feroit pas beaucoup de cas de ces maximes triviales, si M. Deslandes n'y avoit joint des remarques critiques, diverses Observations & quelques problêmes Physico-Mathématiques. Un Cartésien, aussi zélé que M. le Gendre de S. Aubin, ne lui pardonnera pas de s'être déclaré pour le vuide & pour l'attraction Newtonienne, que cet Auteur méprise avec raison, autant que les qualités occultes du Peripathétisme. Cependant mettra-t-on pour cela M. Deslandes au nombre de ces beaux esprits, qui pour se donner du relief, adoptent fastueusement des opinions ténébreuses ? Il tire de son propre fond des raisons pour justifier ce qu'il avance. C'est aux Philosophes de les apprécier.

Le neuf & l'utile sortis du Cabinet de l'Auteur, brillent dans ses divers traités remplis de détails curieux & interessans. On trouve d'abord des Observations *Nouvelles* & Physiques, sur la manière de conserver les grains. L'Auteur

les a tellement disposées, qu'elle peuvent faciliter l'établissement des greniers publics, projet conçu par Louis le débonnaire & par d'autres Princes & Ministres. La qualité des grains a mérité l'attention de l'Auteur; il donne la préférence à ceux qui sont nés dans les Pays plus échauffés & plus fertilisés par le soleil : les grains, qui naissent dans les Provinces froides, se moisissent, se corrompent, & sont sujets à être dévorés par divers insectes. L'expérience garantit cette décision. Ainsi il ne faudroit mettre dans les Greniers publics que les bleds des Provinces méridionales, & même préférer ceux qu'on pourroit tirer d'Afrique, par un commerce réglé dont le Roi seroit le maître. Il en trace le projet pour le rendre utile & commode. Les Particuliers ne doivent faire aucun amas de grains dans les années pluvieuses, parce qu'ils se gâtent alors facilement.

Après avoir indiqué le choix des grains M. Deslandes s'étend sur la construction des greniers. Il voudroit qu'à l'exemple des Anciens, encore suivi dans l'Afrique & dans quelques-unes de nos Citadelles, on creusât des souterrains dans le roc, qui seroient im-

pénétrables à l'air & à l'eau. Des bleds se conservent pendant un grand nombre d'années dans ces sortes de greniers, dignes de la magnificence d'un Prince. L'Auteur entre ensuite dans des détails, pour rendre secs & préserver des insectes les greniers ordinaires ; il recommande de séparer les bleds de différentes récoltes, & pour cela, il conseille de les mettre en différens coffres de bois de Chêne, couverts en dedans de feuilles de fer blanc ; mais ces masses énormes ne chargeroient-elles pas trop les planchers ? D'ailleurs quelle quantité n'en faudroit-il pas dans les greniers publics. Il examine la maniére usitée en quelques Pays, de conserver les grains, & conseille, à l'exemple des Allemands, de serrer les gerbes entiéres.

Les insectes qui rongent les blés sont curieusement décrits : les plus communs sont les chenilles d'une couleur obscure ; c'est la plus petite espéce qu'on connoisse : elles ont pourtant quatorze pieds, & quelques-unes seize. A un certain âge elles se renferment au milieu des grains de blé collés ensemble, filent une espéce de soye, & forment des coques, d'où sortent des

papillons à quatre aîles, qui produisent un grand nombre d'œufs bien-tôt éclos. Les seconds insectes, qui sont du genre des Scarabées, font un bruit sourd & desagréable. Ils marchent avec tant de vîtesse, qu'ils semblent voler. Certains Naturalistes leur ont donné trois bouches; mais ils n'en ont qu'une très-grande, hérissée de dents. Ils percent les bois les plus épais, se creusent des nids dans les murs, & rongent le blé: mais celui qui est vieux ou né dans les Pays Chauds, resiste à leurs efforts, à-cause de la dureté de la peau extérieure. C'est pour se garantir de leurs ravages que M. Deslandes a inventé les grands coffres de chêne, revêtus en dedans de fer blanc ou de plomb coulé. » Ce qu'il y a de plus » remarquable, dit-il, ce sont les » peines que se donne la femelle avant » que de pondre. Elle choisit plusieurs » grains de blé, les plus gros & les » plus succulens: elle les creuse un » peu, pour en faire une espéce de » berceau, & elle dépose dans chacun » un œuf. L'animal qui en sort, trou» ve d'abord une nourriture convena» ble, & qu'il ne pourroit point s'ap» prêter lui-même. Jamais deux œufs

» ne se rencontrent dans le même grain
» & la raison, ce me semble, c'est
» que deux animaux ne pourroient
» point y subsister ni vivre. La pré-
» voyance de la mere supplée à leurs
» soins. » Enfin la troisiéme espéce d'insectes, remarquée par l'Auteur, est un vers très-mobile, qu'il décrit exactement, & qui meurs dans l'espace de deux mois, en se fendant dans toute sa longueur. Dès que la premiére enveloppe est flétrie, il en sort un moucheron à aîles argentées. Ces moucherons s'accouplent en volant, & produisent de nouveaux vers.

Pour détruire les insectes métamorphosés en papillons & en moucherons, il conseille d'enduire de chaux les murs du Grenier, qu'on grattera avec des brosses, & de faire brûler tous les mois des mèches souffrées : rien n'est plus mortel à ces insectes que le souffre. M. Deslandes observe ensuite toutes les démarches de la Nature pour faire croître & murir un grain de blé confié à la terre ; il fait ensuite la dissection & l'anatomie du grain parvenu à sa maturité. Les Physiciens trouveront beaucoup de sagacité dans ces utiles Observations.

Les insectes, qui naissent dans la farine, n'ont pas échapé à ses recherches; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que leur couleur est semblable à la farine humide, où ils ont pris naissance. En Angleterre, où la farine est blanche, ils sont blancs. En France où elle est plus brune, ils imitent la même couleur. » C'est ainsi que les Chenil-
» les sont vertes, ou d'un vert plus ou
» moins foncé, suivant les arbres & les
» plantes qui leur servent de nourri-
» ture & de logement. Il semble qu'un
» instinct particulier leur enseigne
» qu'elles y seront plus en sureté;
» qu'on aura plus de peine à les sur-
» prendre, & pour ainsi dire, à les dé-
» masquer. » Ce traité finit par des Observations sur la farine de divers Pays.

Dans la Lettre sur la végétation des Plantes, on trouve diverses maniéres de faire heureusemeut germer le blé, le seigle, les légumes, & les graines des fleurs. Mais c'est dans le Livre même qu'il faut apprendre ces découvertes.

Ce qu'il y a de plus curieux dans ce Recueil, est la Lettre sur la pêche des Saumons, que M. Deslandes a consi-

derée avec soin à Chateaulin ; petite Ville ainsi nommée d'Alain II. Duc de Brétagne. Ces poissons naissent dans les riviéres, descendent ensuite à la Mer, & retournent chaque année dans les mêmes Rivieres, jusqu'à ce qu'ils meurent, ou qu'ils soient pris. Entrés dans une riviere, ils la remontent constamment, quelquefois à plus de cent lieues de son embouchure ; de sorte que dans des Villes très-éloignées de la Mer, on a le plaisir de prendre un poisson, qui ne se prend gueres en pleine Mer. Quoique la riviere de Chateaulin se décharge dans la rade de Brest, cependant je ne sache point, dit M. Deslandes, que dans cette rade on ait jamais pris de Saumons. Ils ne viennent jamais que par grosses troupes & comme en armée ; ce qui leur est commun avec les Harengs, les Maqueraux, les Thons, les Sardines, &c. Mais au lieu que de petits vers, des plantes marines, ou la peur, donnent lieu à ces poissons de s'attrouper, les Saumons sont déterminés *à marcher en Compagnie par le plus vif & le plus noble de tous les instincts*, c'est-à-dire, par l'amour de la propagation.
» Quand les Saumons entrent dans

» une riviere, les femelles vont tou» jours devant, & les mâles suivent » avec différentes vîtesses. Il y a ap» parence que les plus galants sont avec » raison les plus pressés. Et quand le » tems arrive que les femelles jettent » leurs œufs, alors les mâles les fé» condent à l'envi les uns des autres. » Les Saumons ne frequentent pas toutes les rivieres. Il y en a deux dans la rade de Brest, & on ne les pêche pourtant que dans une seule, où ils trouvent une nourriture convenable. Pendant le tems de cette pêche, l'eau n'est jamais ni trouble ni épaissie; ils ne jettent point de matiére huileuse, comme font certains poissons de Mer. Quand les Saumons veulent remonter une riviere, ils cherchent le fond où le courant est le moins fort, & lorsqu'ils descendent, ils choisissent la surface, où le courant est le plus fort, pour n'avoir qu'à se laisser aller. Le plus habile Physicien pourroit-il rien imaginer de mieux? La maniére dont se fait ensuite la pêche à Chateaulin, est extrêmement détaillée par M. Deslandes, qui examine tout en Philosophe curieux. Mais il seme des remarques quelquefois étrangéres au sujet.

Outre le Saumon ordinaire décrit par tous les Naturalistes, il y en a un autre dont ils n'ont point parlé, & à qui M. Deslandes donne le nom de Saumon coureur. Il est plus long, plus mince, & plus souple que le Saumon ordinaire; sa queue est très-large & très-fléxible, sa chair en est glaireuse & mauvaise.

La pêche des Saumons commence au mois d'Octobre, & continue avec succès jusqu'à la fin d'Avril. » En Mai » les femelles jettent leurs œufs, qui » sont en même tems fécondés par la » semence des mâles attachés à leur » suite. Aussi commence-t-on à voir » la surface de la Riviere se couvrir » de petits Saumons, qui ne deman- » dent que la Mer, & vont se ren- » dre dans leur patrie commune. » Alors la pêche diminue, & finit tout-à-fait en Juillet, où les chanvres qu'on fait rouir dans les eaux courantes, font fuir les Saumons.

Un Saumon cuit tout entier devient rouge; l'Auteur prétend que cette couleur lui est communiquée par un petit corps rouge semblable à une grappe de groseille, qui est dans l'estomac, & *qui cédant à la main*, se dissout faci-

lement. Quand les parties du Saumon ſont coupées, alors cette transfuſion ne ſçauroit ſe faire.

Pour prouver ce qu'il a le premier avancé, que les Saumons reviennent tous les ans dans la même Riviere où ils ſont nés, il nous apprend qu'il s'eſt aſſuré de ce fait, en attachant un petit cercle de cuivre vers la queue à une douzaine de Saumons, dont onze ont été repris en différentes années. L'idée de cette expérience lui vint de la coutume des Princes d'Aſie, amateurs paſſionnés de la pêche, qui font mettre de petites chaînes d'or ou d'argent à des poiſſons extraordinaires, pour voir s'ils viendront encore ſe prendre à leurs filets. On prétend que des poiſſons ainſi marqués ont fait découvrir la communication de la Mer Caſpienne avec la Mer noire. Au reſte je ne ſçai ſi les Naturaliſtes conviendront avec M. Deſlandes que le *Xiphia*, l'*Empereur* & le *Peſce Spada*, ne ſont qu'un ſeul & même poiſſon. Comme l'Auteur a parlé dans cette Lettre des chanvres, dont on fait un commerce conſidérable en Bretagne, il a cru devoir faire des Obſervations ſur cette plante.

La Lettre sur les Oiseaux de Mer, & sur les Huitres, contient quelques remarques dignes de l'attention des Phisiciens. Plus les années sont pluvieuses, plus il y a d'oiseaux de Mer ; l'humidité sert à faire éclore les œufs. Au contraire, lorsqu'il pleut beaucoup, les œufs des oiseaux de terre *coulent & perissent tous*. Ce dernier fait est-il bien certain ? Il y a des oiseaux marins, qui sur le point de pondre, bequetent les poissons renfermés dans des coquillages, & mettent leurs œufs à la place, qui y restent collés par quelque liqueur visqueuse, jusqu'à ce que l'oiseau s'échape de la coque, & vole de ses propres aîles. Le peuple en a pris occasion de dire que certains coquillages se métamorphosoient en oiseaux de mer. Ce fait curieux ne sçauroit être révoqué en doute, puisque M. Deslandes nous assure avoir vû dans des coquillages de moules & de cames, des embrions d'oiseaux, dont le bec & le corps étoient à demi formés. Il conjecture que tels étoient les nids des Alcyons si célébres dans l'Antiquité. Mais en même tems il regarde comme fabuleux ces oiseaux décrits par l'Auteur de la Relation de Groenland, qui

ressemblent par le bec aux perroquets, & par les pieds aux canards, dont le chant est très-doux & très mélodieux. » Comme la nature, dit-il, ne fait » rien à perte, & qu'en prodiguant » ses faveurs, elle est bien aise qu'on » les distingue, qu'on y soit sensible, » je doute de la beauté du chant des » oiseaux de mer. En effet à quoi ser- » viroit-il ? A réveiller le goût des » Lapons & des Groenlandois, à flat- » ter leurs oreilles ? Elles n'en sont pas » assurément dignes, & la nature a pû » les contenter à moins de frais. » Un ancien Philosophe Grec en faisant le même raisonnement, auroit conclu que dans la Gaule, par exemple, plongée dans la barbarie, il n'y avoit point de rossignol. Que penseroit-on d'une semblable induction ?

M. Deslandes attribue la propagation des huitres à certains vers rougeâtres, dont elles sont remplies dans la saison où leur fécondité se déclare. Il s'apuye sur une expérience ; il mit dans un reservoir des huitres avec ces vers : elles laisserent une nombreuse postérité. Il fit ensuite retirer ces vers de quelqu'autres huitres, qu'il mit dans

un reservoir différent, mais elles furent stériles. Je doute que cette unique expérience établisse parmi les Physiciens la puissance de ces vers, à qui M. Deslandes donne le nom d'*accoucheurs*.

Les divers écrits publiés il n'y a pas long-tems, sur les vers qui rongent les bois des Vaisseaux, me dispensent de vous parler des Observations de M. Deslandes sur la même matiére. Ces vers ont été apportées de l'Amérique en France, depuis un demi siécle. L'Auteur a marqué avec soin leurs ravages, & les différens moyens dont on s'est servi pour les arrêter.

Quoique M. Deslandes promette au commencement d'une Lettre, d'expliquer une Antiquité Gauloise, qui represente, selon lui, une jeune fille de qualité, on n'y trouve que l'explication de son habillement & de sa parure. Mais cet écrit sert à faire connoître que l'Auteur n'est pas moins érudit que Physicien habile. Cette statue, dont on trouve ici le dessein, fut trouvée en Bretagne il y a vingt ans, & le peuple superstitieux lui donna le nom de S. Piric, qu'une fausse tradition assure avoir été Evêque de Leon.

Un ſçavant Eccléſiaſtique enleva ſecretement cette ſtatue antique, & en fit préſent à M. Deſlandes. Dans ſes Obſervations ſur l'eau de la mer, auſquelles a donné lieu un paſſage de Pline, on voit l'impoſſibilité d'ôter à cette eau ſon amertume. Il prouve enſuite contre Ariſtote, par des expériences, que le reflux n'eſt pas mortel aux malades, & qu'il en meurt autant, & quelquefois davantage, durant le flux de la mer.

Eclairciſſement Littéraires ſur un projet de Bibliothéque Alphabétique, &c. Seconde Lettre.

Après tant d'écrits qui ont paru à l'occaſion de la Bibliothéque Alphabétique, que cinq Docteurs de Sorbonne ſe propoſent de donner au Public, il y avoit lieu de croire que la diſpute élevée entre ces ſçavans Ecrivains & D. Jacque Martin Bénédictin, ſeroit enfin aſſoupie. Voici pourtant de nouveaux éclairciſſemens littéraires donnés par un Anonyme, intereſſé à décrier le projet & l'érudition des cinq Docteurs. Les premiers éclairciſſemens lui ont ſans doute paru inſuffiſants, & il a cru que pour les foudroyer, il falloit dans une brochure de 81 pag. *in*-4°. tourner en ridicule le déſaveu du projet latin publié par M. Salmon, &

examiner à fond en quel tems Eugypius a fleuri, & a composé la vie de S. Severin, & ses extraits des Oeuvres de S. Augustin. Les plaisanteries du docte Anonyme paroîtront fines & délicates à des gens toujours ensevelis dans une sçavante poussiére, mais je crains bien qu'elles ne soient jugées froides & inutiles par certains esprits, qui ne trouveront aucun inconvénient dans le désaveu du projet d'un Ouvrage, lorsqu'on en a formé un autre plus utile & d'un meilleur goût. L'érudition prodiguée dans cet écrit, plaira sûrement aux personnes curieuses de nombreuses citations, lorsqu'il ne s'agit que d'éclaircir les plus petites difficultés : mais quoiqu'elle ne soit point contraire au but de l'Ecrivain ; elle ne sera peut-être pas entiérement goûtée par des esprits difficiles, qui aiment le choix & la précision. Le docte Anonyme a inséré à la fin de sa piéce un Discours latin de S. Fulgence sur la Charité, qui avoit déja été en partie imprimé. Les Sçavans lui doivent de la reconnoissance, pour avoir publié en entier cet ancien monument.

Recueil des Ouvrages de Meursius.

Tandis que nous sommes inondés de Romans & d'autres Livres frivoles, les Presses d'Italie sont occupées à réimprimer un grand nombre d'Ouvrages sçavans. Ne seroit-ce point pour cela qu'un Italien a conçu le dessein de cet Ouvrage injurieux à notre Nation, dont je vous ai parlé ? * Le pretexte seroit déraisonnable. Mais en attendant la publication de cet Ouvrage, je vais vous rendre compte d'une édition des Ouvrages de Meursius, qu'on fait actuellement à Florence, chez Tartini & Franchi Libraires. Le projet qu'ils ont imprimé, annonce l'édition la plus curieuse. M. l'Ami, Professeur en Histoire Ecclésiastique dans l'Université de Florence, a pour cela rassemblé avec soin les ouvrages anecdotes de cet Auteur, si versé dans les Antiquités Grecques & Romaines, Lettres, Mémoires, enfin tout ce qui peut servir à illustrer ses Ecrits, & à faire connoître sa personne. On y trouvera la vie de Meursius, de sçavantes Préfaces, des Scholies perpétuelles, des notes critiques, & diverses Tables. Elle sera encore ornée de plusieurs mo-

* Lettre LXII.

numens de la vénérable Antiquité, déja publiés par des Sçavans, ou gravés ici pour la premiére fois ; ſtatues, pierres précieuſes, médailles, édifices, cartes géographiques, plans de Villes, &c.

Voici l'ordre de ce curieux recueil, qui ſera partagé en pluſieurs volumes *in-folio*. Les Ouvrages entiers composés par Meurſius tiendront le premier rang ; enſuite viendront ceux qu'il a commentés, traduits, illuſtrés ou critiqués, & enfin les *miſcellanées*. Parmi les Ouvrages de la ſeconde claſſe, on imprimera d'abord les Ecrivains Sacrés & Eccléſiaſtiques, & enſuite les Grecs & les Latins. Mais comme Meurſius n'a fourni que des Scholies & des Remarques ſur ces Auteurs, qui avoient déja été imprimés, on réimprimera ces notes ſans le texte de ces Ecrivains, qui ſont entre les mains de tous les Sçavans. Cependant on aura ſoin d'imprimer les Ouvrages courts ou rares. Comme pluſieurs érudits ont fait des notes ſur les écrits de Meurſius, on a eu ſoin de les recueillir, avec diverſes additions de cet Auteur Hollandois. On a encore pris ſoin de donner la traduction des textes Grecs difficiles, que Meurſius n'a pas traduits, & quand il s'eſt ſervi de traductions peu exactes, on n'a pas manqué de

les rectifier. Enfin on a ajouté des supplémens à divers Opuscules, qui ont paru imparfaits. Les Libraires promettent de faire cette édition en beau papier & en beau caractere.

Le premier volume est achevé, & le second fort avancé ; ils proposent des avantages à ceux qui voudront d'avance en retenir des exemplaires, & promettent d'achever avec diligence l'édition entiére. Cependant comme ils n'ont pû encore recouvrer tous les Ouvrages imprimés de Meursius ; ils prient les Sçavans & les amateurs de l'utilité publique, de leur indiquer ceux qui ne se trouvent pas dans le Catalogue imprimé à la fin de leur *Projet*, afin qu'ils puissent les acheter & rendre leur édition compléte. Ils les sollicitent encore de leur faire connoître les autres Ouvrages anecdotes de Meursius & les Notes des Sçavans échapées aux recherches de l'Editeur.

Le Catalogue est divisé en trois parties ; la premiére contient les Ouvrages déja rassemblés. Dans la seconde on trouve la liste de quelques uns, imprimés ; mais qu'on n'a pû encore trouver. Enfin la troisiéme renferme les Ouvrages anecdotes, dont l'Editeur a une notice, mais qu'il lui a été impossible de recouvrer. Le

P. Niceron, dans le douziéme volume de ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres*, a donné la vie de Meursius, & un Catalogue de ses Ouvrages. Du genre de ceux dont les Libraires de Florence font l'énumération dans la premiére & seconde partie de leur Catalogue, le P. Niceron en cite deux qui leur ont été inconnus; sçavoir, des Remarques critiques sur Plaute, & sur l'Histoire Grecque de Pallade. Mais le Pere Niceron ne parle d'aucun des Ouvrages anecdotes dont les Libraires de Florence donnent la liste; ce qui donne lieu de croire qu'ils n'ont point été imprimés. Il n'est pas possible qu'ils eussent échapé à la connoissance d'un Ecrivain si versé dans l'Histoire Littéraire. Il paroîtra peut-être surprenant qu'on ait commencé l'édition des Oeuvres de Meursius, avant que d'avoir rassemblé tout ce qu'il a écrit.

Les sçavans Auteurs du Journal de Trévoux, & du Mercure, & M. P. dans sa feuille Périodique, n'ayant pas dédaigné de faire mention du reméde du sieur Arnoult, pour l'apoplexie, j'ai été prié d'en parler aussi : mais qu'en puis-je dire? mon suffrage peut-il être de quelque Remede pour l'Apoplexie.

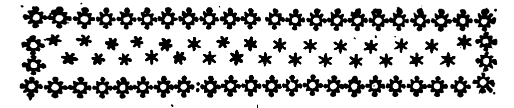
poids? Les Médecins, les Chirurgiens, les Apoticaires, disent que le petit sac que distribue le sieur Arnoult, n'est rempli que de sel marin, avec quelque préparation. Mais est-il croyable qu'un honnête homme voulût ainsi duper le Public? J'ai vû les copies de quelques Lettres de Londres & d'Anvers, où l'on donne de grands éloges à ce Topique, & où l'on en raporte des effets merveilleux. Il est vrai que ces Lettres ne peuvent absolument faire foi, & qne des certificats en forme de plusieurs grands Médecins auroient bien plus d'autorité. La difficulté est de les obtenir, Mais si le reméde étoit tout-à-fait impuissant, comme on le prétend, qui se seroit jamais avisé de préconiser ainsi de la pure Charlatanerie? On dit d'ailleurs dans un petit écrit qu'on m'a remis, que le reméde est éprouvé depuis 35 ans. On y ajoute: que les différentes expériences, faites sous les yeux de gens de la premiére Condition, & de Magistrats très-respectables, ont excité plusieurs personnes à le contrefaire, mais que le sieur Arnoult Droguiste, demeurant à Paris rue des cinq Diamans, avertit le Public, qu'il n'a jamais commis ni pû commettre personne pour la distribution de son admirable spécifique, en for-

te que ceux qui l'acheteront ailleurs que chez lui, & qui ne laisseront pas de tomber en apoplexie, n'auront aucun lieu de médire ou de lui ou de son reméde irréprochable. Ce qu'il y a de certain & d'avantageux, & ce qui ferme la bouche aux incrédules & aux médisans, est que si ce petit sac que l'on pend à son cou, ne fait aucun bien, il ne peut au moins faire aucun mal. D'ailleurs le sieur Arnoult ne vend le petit sac que 12 livres, & sa générosité le donne *gratis* à ses amis & aux pauvres. Je voudrois qu'il me fût permis de rapporter ici le morceau éloquent de l'Auteur du *Pour & Contre* sur l'Apoplexie, j'en conclurois comme lui, qu'on ne peut prendre trop de précautions contre un mal si redoutable, dont on est d'autant plus menacé, qu'on jouit d'une santé plus brillante. Ceux qui le craignent. (Eh! qui ne le doit pas craindre à un certain âge) se font seigner & purger de tems en tems. On voit assez clairement le rapport du moyen à la fin. Le préservatif du sieur Arnoult n'a pas le même avantage, & l'esprit humain ne comprend pas comment un très-petit sac pendu au cou, peut empêcher un engorgement dans le principe des nerfs. Mais le reméde, selon lui,

eſt éprouvé ; or ſi une expérience invariable & autentique, en atteſte les incroyables effets, qu'importe qu'on le comprenne, ou qu'on ne le comprenne pas, il ne s'agit donc que de conſtater la vérité des faits qu'on peut alléguer; ce qui dans la morale ſeroit peut-être auſſi difficile que l'explication de la prétendue vertu du remède le ſeroit dans la Phyſique.

Je ſuis, &c.

Ce 23 Juin 1736.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXIX.

Poëme Latin sur la Peinture.

VOus sçavez, Monsieur, combien le Collége des Jésuites de Paris a produit dans le siécle passé d'excellens Poëtes Latins ; un Rapin, un la Rue, un Commire, un Fraguier.* Quels Ecrivains! Dans ce siécle-ci il ne nous en a donné qu'un seul, dont les Poësies élégantes, mais froides, brillent moins par l'imagination, que par une délicate & pure latinité. Il semble (qu'il me soit permis de le dire) que depuis un certain nombre d'années, les beaux esprits Jésuites se soient ennuyés de regner tristement

* La plûpart des Poësies Latines de feu M. l'Abbé Fraguier ont été composées au Collége des Jésuites de Paris.

sur le Parnasse Latin ; que dédaignant le rang distingué qu'ils y occupoient, ils ayent abandonné cette partie de la double colline, & lui ayent préféré le Parnasse François, où ils ont un peu moins brillé. Cependant quelques-uns cueillent encore de tems en tems des lauriers sur l'ancien Théâtre de leur gloire.

Je ne vous parlerai point ici du P. Vaniére, Auteur du *Prædium rusticum* ; Poëme accompli, préférable peut-être aux *Jardins* du P. Rapin, & comparable aux *Géorgiques*. Le Collége de Toulouse revendique cet excellent Poëte. Mais le Poëme de la *Tragédie*, dont je vous ai entretenu l'année derniére, & celui de la *Peinture*, qui vient de paroître, font tant d'honneur au Pere Marsy, jeune Jésuite, Professeur au Collége de Louis le Grand, que je ne crains point de dire, qu'il semble vouloir reprendre un sceptre abandonné, & aspirer au titre de Prince moderne de la Poësie latine. Les endroits de son nouvel Ouvrage, dont je vais orner cette Lettre, vous feront juger, ainsi qu'à tous les connoisseurs, que je ne le flatte point par cet éloge. Du reste, vous connoissez la vivacité de mon goût pour les vers Latins, dont

je me ſuis fait aſſez long-tems un délicieux amuſement. Auprès des Vers de cette Langue, les vers François ne ſont à mon gré (oſerai-je le dire ?) que des colifichets barbares : nos ennuyeuſes rimes ont cependant preſqu'entiérement étouffé parmi nous le goût de la Poëſie latine, ſi flatteuſe pour l'oreille, par ſa meſure & par ſa cadence, & ſi agréable à l'imagination, peignant les objets bien autrement que ne peut faire notre langage vulgaire. Non que la verſification Françoiſe n'ait ſes graces & ſes charmes ; mais il faut avouer qu'elle n'approche pas de la verſification des anciens Romains, non plus que de celle des Grecs, qui lui a ſervi de modéle : les agrémens de la nôtre ſentent toujours leur origine, c'eſt-à-dire, la barbarie & l'ignorance.

Le P. Marſy dédie ſon Poëme à M. de Nicolaï, Premier Préſident de la Chambre des Comptes de Paris, & il peint ainſi ce grand Magiſtrat au commencement de ſon Ouvrage.

Fors erit ut Pictor de vate effectus & artem
Ipſe meam tractans, tua pingere ſcilicet ora
Suſpiciam & latos auguſtæ frontis honores,
Mite coruſcantes vultus, placidâque verendos
Majeſtate oculos, & labra fluentia dulci
Eloquio & Martis geſturas fulmina palmas,
Æmula ni Libram Themis impoſuiſſet avitam.

Le Poëte veut d'abord que le Peintre choisisse le genre pour lequel il se sent plus de disposition ; ou l'Histoire, ou le Paysage, ou le Portrait, ou la Miniature, ou le Grotesque. En exprimant ici avec art tous ces genres si différens, il se montre lui-même Peintre universel.

Historia largos alter devectus ad amnes
Confertas acies, pugnataque pingere gaudet
Prælia, combustas flammis populantibus arces
Pallentesque nurus, pueros ante ora parentum,
Dulcem exhalantes crudeli funere vitam.

Voilà pour l'Histoire ; voici pour le Paysage.

Pingit oves alius, sata læta, virentia musco
Gramina, pendentes summâ de rupe capellas
Saltantes Dryadas, redeuntem ex urbe Nearam,
Et vacuam læto referentem vertice testam.

Il exprime ensuite l'art de Peindre en Portrait.

Ast alius veros ad vivum effingere vultus
Arte Promethæâ novit, natisque parentes
Et patribus geminat natos, sponsæque gementi
Ultima spirantem sistit post fata maritum,
Et fictâ veros solatur imagine luctus.

Il falloit un pinceau très-délicat pour peindre avec une espéce d'analogie le genre, appellé Miniature.

Parva sequutus
Alter, & exiles punctim attenuando figuras;
Contrahit angustis rerum simulachra tabellis,
Quas cretâ aspergit leviter, minioque perungit;
Claudit & in parvâ mundi compendia telâ.

L'Auteur me permettra de remarquer ici une petite faute. La miniature ne se travaille point sur de la *toile*, mais sur de l'ivoire, ou sur du vélin : il seroit aisé de corriger cette erreur, en substituant ce vers.

Claudit & in lævi mundi compendia pelle.

Voici ce qui regarde le grotesque, ou le genre de Calot.

Ille Calotana referens deliria dextra
Personis tabulas amat exhilarare jocosis.
Nunc inducit anum, rigidis cui plurima sulcis
Ruga cavat frontem, gibboso lignea dorso
Capsa sedet, geminum poples sinuatur in arcum,
Ora tamen rictus distendit ludicra mordax.
Risoresque suos prior irridere videtur.
Nunc famosa refert sylvestris tecta popina,
Rustica porrigitur nudo super assere cæna:
Insidet ille cado, tripodem premit ille salignum;
Imminet hic mensa, cubitis defixus acutis;
Hic bibit, ille canit, cum Phillide saltat Iolas,
Cumque sua Lycidas Nisâ, dum raucus utrisque
Dividit indocti Corydon modulamina plectri.

Le *raucus Corydon* & le *plectrum indoctum* n'ont jamais pû être representés par

Calot ; ce qui fait voir que le Poëte est plus Peintre dans un sens que le Peintre même. Je n'entrerai point ici dans le détail de tous les préceptes que l'Auteur donne, par rapport au bon goût de la peinture & au choix des sujets. Il conseille de peindre toujours la belle nature & de l'exprimer avec grace & avec verité.

Naturam pinxisse parum est, nisi picta venustè
Rideat, & latos ostendat splendida vultus.
Si flores pingis, &c.

Il demande dans un Tableau un beau clair, de la netteté & de l'expression.

Lucida sit tabulæ facies, & lumine primo
Se prodat pictura loquens, &c.

Il veut que le Tableau ait une unité d'action, comme un Ouvrage dramatique; il en bannit le mélange monstrueux du faux & du vrai, du sérieux & du comique, du sacré & du profane, & à cette occasion il peint avec des traits fidéles & dignes de lui le fameux tableau de Michel-Ange sur le Jugement dernier, ou il y a plus de beautés & d'extràvagances que dans les Poëmes de Milton & du Camoens.

Hinc adeo Italici culpata audacia quondam

Artificis, pingens qui mundi extrema ruentis
Funera & ultrices venturi judicis iras,
Larvarum omnigenas species, & ludicra miris
Induxit portenta modis, stygiasque sorores,
Infernumque senem conto simulachra cientem,
Et vada cæruleis sulcantem livida remis.
Obcœnas etiam effigies, & ludicra passim
Objectare oculis monstra indignantibus ausus.
Horruit aspectu pietas, vestigia torsit
Religio, ingenuus deflexit lumina Candor,
Et Pudor aversos texit velamine vultus.

L'Auteur ne represente pas moins heureusement le démoniaque du Tableau de la Transfiguration, par Raphael.

Sic Raphael, juvenem, &c.

Il parle ensuite des proportions, des draperies, des convenances par rapport aux habillemens, du choix & du mélange des couleurs, de leur assortiment, de leurs nuances, du ménagement des lumiéres & des ombres, de la fuite des objets. Par rapport aux tons des couleurs, il s'exprime ainsi avec beaucoup d'esprit.

Pigmenta in tabulis quamquam variare jubemus
Concordes tamen usque tonos decet esse colorum;
Haud secus oppositas sociat quàm Musica voces,
Absimilesque sonos discordi fœdere jungit.
Fallor? an è variis modulisque tonisque colorum
Posse aliquem fieri, gens ingeniosa, Poëta
Concentum asserimus mutum simul atque sonorum

Organicum, licet absque tubis, sine voce canorum.
Unde oculis blandus veniat mirantibus error.
Et rapiat nostros ocularia musica sensus.

Ne semble-t-il pas que l'Auteur ait eû devant les yeux le *Clavessin oculaire* du P. C. annoncé & promis depuis si long-tems ? Il n'oublie pas les graces & l'air naturel que le Peintre doit donner à tout ce qu'il crée sous son pinceau.

Artis erit summum, nihil artis inesse videri.

Il recommande sur tout la force, la vivacité, le feu :

Sume facem, rape sidereis è sedibus ignes,
Atque affla rudibus celestia semina formis;
Singula vitali spirent animata calore.
Gestus ubique micet vivax, vultusque loquaces
Spiritus intus alat, vocemque animamque ministret
Cernis ut expertes vocalis munere, linguæ,
Testentur sensus varios, interprete gestu;
Vocis ut officium nunc dextra vicaria præstet,
Nunc oculus sine voce loquax; mens integra nutu
Pingitur arguto, digitisque sagacibus exit.

Le Poëte donne ensuite une description élégante de quelques chefs-d'œuvres des grands Peintres d'Italie, surtout du Tableau de la chute des Géans, de Jule Romain. Ce Tableau qui est un merveilleux effort d'imagination, fait extrêmement

briller celle de l'Auteur ; qui paroît presque lui-même dans sa peinture poëtique, un autre Jule Romain. L'Auteur n'a pas oublié nos célébres François, le Brun, le Sueur, Mignard; la Galerie de S. Cloud de ce dernier, & la coupe du val de Grace, qui est le plus grand morceau de peinture en fresque, qui soit dans l'Europe (quoique quelques prétendus connoisseurs disent que Mignard étoit un Peintre fade) la Gallerie de Versailles de le Brun, la Gallerie du Luxembourg de Rubens, la Gallerie de Fontainebleau de Primatice, le Cloître des Chartreux de le Sueur, l'enlevement des Sabines du Poussin, Tableau que possede M. Porlier Maître des Comptes, &c.

Il me semble que l'Auteur, sans courir le risque de déplaire & de faire des jaloux auroit pû orner & honorer son Poëme des noms célébres de feu M. Jouvenet de Rouen, & de M. Rétou son illustre Neveu, de Messieurs le Moine, de Troy, Rigaud, l'Argiliere, &c. Cette attention obligeante auroit servi à faire connoître que la Peinture est encore cultivée en France avec succès, fruit de la glorieuse protection qu'accordoit à tous les beaux Arts le feu Roi Louis XIV.

Le Poëme est terminé par le plan ingénieux d'un Tableau en l'honneur de Louis XV, à qui l'Auteur adresse les vers suivans :

Vinctus populari tempora quercu ,
Pacem oculis spirans, curru vehereris eburno
Per medios, ramumque tenens felicis olivæ ,
Pacificos ageres, mundo plaudente, triumphos.
Te circum placidis Germania luderet alis ;
Gallicaque assuescens tandem tolerare trophæa ,
Plaudentes Aquilas volucri subjungeret axi.
Ipse triumphales positâ feritate quadrigas
Lingeret, eque tuis pendens Leopardus habenis ,
Palparetque manus, & amico allamberet ore.

Ces Aigles attachées au char triomphant du Roi, ce Léopard aprivoisé, qui vient flatter ses coursiers, & caresser respectueusement le modeste Vainqueur , forment une image sublime & conforme au vrai.

Epître de M. Gresset. L'*Epitre de M. Gresset à sa Muse* est une piéce de vers élégans & bien frappés, où cet aimable Auteur, comptable de l'usage d'un rare talent, que la reconnoissance à l'égard de la Nature l'oblige d'exercer, expose ingénieusement tous les obstacles qu'il doit vaincre, & la conduite qu'il prétend tenir en cultivant l'Art de la Poësie, pour lequel il se sent né. D'abord, si on l'en croit, il est très-

éloigné de vouloir être Poëte de profession ; parce que l'état de Poëte lui paroît un état incompatible avec une vie heureuse.

Je lis les noms des Poëtes fameux :
Où sont les noms des Poëtes heureux ?
Enfans des Dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proye aux Tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fusaux.

Mais Virgile, Horace, Desportes, Regnier, Malherbe, Godeau, Moliere, Despréaux, la Fontaine, Racine, &c. ont-ils été en proye *aux tyrans infernaux ?* L'Auteur auroit dû se borner à notre siécle, comme il fait très-à-propos dans les vers suivans, où il déplore le triste sort du plus grand Poëte que la France ait jamais eu, victime de la haine, de la jalousie, de la fureur, de la bassesse de ses rivaux.

Non, n'ouvrons point d'étrangeres archives ;
Notre Helicon trop long-tems désolé
Ne voit il pas ses graces fugitives ?
Oui, chaque jour la Muse de nos rives
Pleurant encore son Horace exilé,
Demande aux Dieux que ce Phénix lyrique,
Dont la jeunesse illustra ces climats,
Revienne enfin de la Rive belgique
Se reproduire & renaître en nos bras.

Il eſt certain que fort ſouvent l'injuſtice & l'ignorance donnent des Martyrs à la République des Lettres :

Un ſimple *badinage*
Mal entendu d'une prude ou d'un SOT
Peut vous jetter ſur un autre rivage :
Pour perdre un Sage, il ne faut qu'un Bigot.

Ou plûtôt, *il ne faut qu'un fou*; l'anthitheſe eſt plus juſte, & la choſe plus à la mode. Car ce ne peut être que par un *fou*, qu'un *ſimple badinage mal entendu* eſt érigé en Libelle Calomnieux, & que l'Auteur réel ou prétendu d'un écrit eſt rendu reſponſable des interprétations fauſſes & arbitraires des perſonnes mal intentionnées

Cependant l'Auteur, heureuſement dégagé de ſes liens, ſe ſent tenté de mettre à profit ſa précieuſe liberté, & il dit à ſa Muſe :

Tu veux franchir la carriere des airs,
De mille objets la nouveauté t'invite,
Et leur image autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des vers.
Rendue enfin à la ſcene du monde
Tu crois ſortir d'une éclypſe profonde,
Et voir éclore un nouvel Univers.

A cela il répond que le métier de Poë-

te n'est pas de son goût pour bien des raisons :

Quand tu serois à l'abri des disgraces
Que le génie entraîne sur ses traces,
Craindrois-tu moins le bisarre fracas,
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage,
D'Auteur montré le fade personnage,
Que sçai-je enfin, tous les soins, tout l'ennui,
Qu'un vain talent nous apporte avec lui ?

Il ajoute à ces motifs l'inconstance du Public capricieux, qui aujourd'hui éléve jusqu'au Ciel un écrivain, dont peu de tems après il vient à faire peu de cas ; ce qui lui donne lieu de décrire poëtiquement le Temple de la Faveur, Temple qui n'a jamais été si fréquenté qu'au tems présent.

Au *sein* des Mers *, dans une *Isle* enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Prothée,
Il est un Temple, &c.

Mais M. Gresset, veut-il donc abso-

Le *sein* de la Mer, comme le *sein* de la Terre, ne peut s'entendre de sa surface ; cependant ce n'est que sur la surface de la Mer que sont les *Isles*. L'Auteur me permetrra de dire que dans ses Poësies, & surtout dans cette piéce, il lui arrive quelquefois de négliger la justesse de l'expréssion.

lument renoncer à la Poëfie ? Non : il y auroit trop à perdre pour le Public, & pour lui-même.

Ici pourtant de ma Philoſophie
Ne va point, Muſe, outrer le ſentiment,
Ne penſe pas que de la Poëſie
J'aille abjurer l'Empire trop charmant ;
J'en fuis les ſoins, j'en crains la frenéſie,
Mais j'en adore à jamais l'agrément.

. . . .

Dans les détours d'un amoureux bocage
J'irai chercher ce ſolitaire ombrage,
Ce beau Vallon, où la Fare & Chaulieu
Dans les tranſports d'une volupté pure ;
Sans préjugés, ſans faſtueux deſirs,
Près de Venus, ſur un lit de verdure
Venoient puiſer au ſein de la Nature
Ces vers aiſés, enfans de leurs plaiſirs ;
Et ſans effroi du ténébreux Monarque
Menant l'Amour juſqu'au ſombre Achéron,
Au ſon du Luth deſcendoient vers la Barque
Par les ſentiers du tendre Anacréon.

C'eſt au Lecteur intelligent à concilier ces vers avec ceux-ci de la *page* 3.

Sous d'autres loix mon ſort ſe voit rangé ;
Avec mon ſort mon cœur n'a point changé.

Je dis la même choſe de ce délicat Epicuriſme ſi bien exprimé à la *page* 18.

Non, n'allons point dans de lugubres veilles

De nos beaux jours éteindre les rayons :
Pour enfanter de douteuses merveilles,
Tandis, helas ! que l'on tient les crayons,
Le Printems fuit, d'une main toujours prompte
La Parque file, & dans la nuit du tems
Ensevelit une foule d'instants,
Dont le plaisir vient nous demander compte.
Qu'un Dieu si cher remplisse tous nos jours,
Et badinons seulement sur la Lyre,
Quand la beauté dans un tendre délire
Ordonnera des chansons aux Amours.

Si ces vers sentent un peu trop le Voluptueux consommé, d'un autre côté l'Auteur fait voir les sentimens d'honneur & de vertu, avec lesquels il est heureusement né, en détestant ces vers odieux d'une licence effrenée, & pleins de calomnies atroces, que des *Auteurs étouffés*, que de misérables *Comiques*, des *Anonymes* se plaisent à répandre, pour flétrir l'innocence & la vertu, & se venger indignement.

C'est là qu'encor cent obscurs satyriques,
Cent Artisans de fadaises lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits,
Dans le secret des plus sombres réduits,
Vont sans témoins forger ces folles rimes:
Ces vers grossiers, ces monstres anonimes,
Tout ce fatras de libelles pervers,
Dont le Batave infecte l'Univers.

En adoptant les principes vertueux

de M. G. je ne puis m'empêcher de remarquer en même tems qu'il les outre dans la suite, & qu'il semble vouloir justifier la fadeur de quelques moralistes de nos jours, qui confondent la Critique avec la Satyre, & qui refusent avec stupidité de souscrire à cette maxime si connue & si incontestable.

Ridiculum acri
Serius ac melius magnas plerumque secat res. Hor.

C'est la mode aujourd'hui parmi certains beaux esprits, de traiter notre grand Despréaux, non seulement d'esprit médiocre, mais d'homme sans probité. Seroit-ce d'après eux, que sans égard à l'Apologie admirable de M. A. inserée dans le réceuil de ses Oeuvres, l'Auteur ose blâmer M. Despréaux d'avoir rendu ridicules les mauvais Ecrivains de son siécle? Il ne fait pas attention qu'il faut donc faire le même reproche au sage Virgile, à Catulle, à Horace, à Martial, à Juvénal, & à plusieurs autres célébres Ecrivains de toutes les Nations, qui ont écrit en vers & en prose contre les mauvais Auteurs de leurs tems & sur-tout contre les corrupteurs du goût. Je ne puis donc approuver les vers suivans, ou une si mauvaise morale ne meritoit pas d'être si bien exprimée.

En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du siècle de LOUIS
Fit un talent du *crime de médire*;
Mes yeux jamais n'en furent éblouis,
Ce n'est point là que ma raison l'admire;
Et Despréaux, ce Chantre harmonieux,
Sur les Autels du poëtique Empire,
Ne seroit point au nombre de mes Dieux,
Si de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons,
Manes plaintifs, qui sur le noir rivage
Vont regrettant que ce Censeur sauvage,
Les enchaisnant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des Morts.

Eh! pourquoi ne se sont-ils pas autrefois tenu cachés dans la foule des vivans? Pourquoi, nés sans goût ou sans talent, ont-ils voulu se distinguer, & accquerir de la gloire? * Il est juste, que pour l'instruction de la postérité, leurs *Manes plaintifs* soient bernés à perpétuité: il est à propos que dans la République des Lettres on punisse le mauvais goût & l'abus du bel esprit par le ridicule, com-

* V. la Lettre VI, où l'on refute sur ce point l'Auteur des *Essais de Morale & de Litterature.* Voyez aussi la 17 Lettre du *Nouvelliste du Parnasse*, au sujet d'un discours du P. Porée.

me le vice est puni dans la Société civile par le deshonneur. Mais les Anciens, loin de vouloir qu'on épargnât les mauvais Auteurs, croyoient même qu'il étoit utile de censurer hautement & nommément toutes les personnes justement *décriées* par d'autres endroits.

Eupolis atque Cratinus, Aristophanesque Poetæ,
Atque alii, quorum Comœdia prisca virorum est
Si quis erat dignus describi, quod malus, aut fur,
Quod mœchus foret, aut sicarius, aut alioqui
Famosus, multâ cum libertate notabant.
Hinc omnis pendet Lucilius. Hor.

Cependant si M. G. se montre ennemi de la Satyre Littéraire, c'est-à-dire, de la Critique, en revanche il se déclare aussi ennemi de l'insipide adulation.

Le Dieu du goût, au vrai toujours fidelle,
N'exclut pas moins de sa Cour immortelle
Le Complaisant, le fade Adulateur,
Que l'Envieux, & le noir Imposteur.

Au reste l'Auteur, sûr du mérite reconnu de ses Ouvrages marqués au bon coin, ne craint point la critique qu'on en peut faire.

Dans ces vallons, si la troupe invisible
Des froids Censeurs, des Zoïles secrets
Lance sur toi ses inutiles traits,
D'un cours égal poursui ton vol paisible :

Par les fredons d'un Rimeur désolé
Que ton repos ne puiſſe être troublé.
Et ſans jamais t'avilir à répondre,
Laiſſe au mépris le ſoin de le confondre.

Il trouvera bon pourtant que je lui diſe avec une hònnête cordialité, que ſa Poëſie eſt ici un peu trop dure & trop diffuſe.

Cum flueret lutulentus erat quod tollere velles.
Horat.

D'ailleurs l'Auteur du *Spectacle de la Nature* lui apprendra qu'il y a une faute dans ces vers, *page* 21.

Ainſi jaloux des Abeilles fécondes
Et du nectar que leurs ſoins ont formé,
Le vil frêlon ſur des plantes immondes
Verſe ſans force un ſuc envenimé.

L'*Epitre aux Dieux Pénates* * de M... n'eſt pas moins élégante que l'Epitre de M. G. dont je viens de vous entretenir, & il y a encore plus de molleſſe. Jugez-en par ces vers. *page* 7. Epitre aux Dieux Pénates.

Amant de la ſimple Nature,
Je ſuis les traces de ſes pas,
Sa main auſſi libre que ſure
Néglige les loix du compas,

* A Paris, chez Didot. 1736.

Et la plus legere parure
Est un voile pour ses appas.
Quand la verrai-je sans emblême ;
Sans fard, sans éclat emprunté,
Conserver dans la pudeur même
Une piquante nudité ;
Et joindre à la langueur que j'aime
Le soûris de la volupté ?

Il faut avoüer que le goût de l'Epitre ne se laisse pas aisément appercevoir dans cette piéce, si elle étoit divisée en strophes, le désordre, qu'on y remarque, la feroit peut-être regarder comme une Ode. C'est avec plaisir qu'on voit aujourd'hui tous nos Poëtes naissans rendre hommage à l'envi au divin talent de notre Horace François, qui est à juste titre leur oracle & leur modéle. J'apprens qu'on va incessamment publier trois nouvelles piéces de lui sur le Goût & sur la Morale. L'Auteur de cette Epitre enchérit sur M. G. Il va même jusqu'à venger M. R. des mauvaises critiques d'un Rival subalterne & assez connu.

En vain de sa gloire ennemie
La haine répand en tout lieu
Que sa Muse enfin avilie
N'est plus cette Muse chérie
De d'Ussé, la Fare & Chaulieu :
Malgré les Arrêts de l'Envie,

S'il revenoit dans sa Patrie,
Il en seroit encor le Dieu.

En général cette petite piéce, plus estimable pour les agrémens de l'expression que pour la solidité du fond, donne une idée très-avantageuse du talent & de l'esprit de son Auteur.

On a depuis peu imprimé à Paris une brochure sur une question assez peu importante. Il s'agit de sçavoir si le *Télémaque* est un Roman, ou un Poëme épique. L'Auteur soutient avec raison que ce n'est point un Roman; mais il le prouve mal, lorsqu'il dit que le Roman n'est fait que pour plaire, & non pour instruire. Il devoit dire plûtôt, que le Télémaque n'est ni dans la forme, ni dans le goût de ces sortes d'ouvrages, que nous appellons Romans, remplis d'intrigues amoureuses, & de tendres sentimens, écrits dans un style historique & simple, & où il n'y a ni unité d'action, ni sublime, ni merveilleux. L'ouvrage dont il s'agit est au contraire dans le goût de l'Iliade & de l'Enéide, si ce n'est qu'il y a quelque différence dans les ornemens, & que le langage prosaique y autorise des récits étendus, de

Si le Télémaque est un Roman?

longs entretiens, & des réfléxions morales, qui seroient hors de leur place & insupportables dans un Poëme épique en vers, où les récits doivent être plus rapides & plus précis, & où le ton dogmatique est très-ennuyeux. En un mot c'est abuser du terme que d'appeller le Telémaque un Roman. C'est un vrai Poëme épique, mais d'une espéce particuliére, & inconnue avant M. de Fénelon, Auteur de ce genre d'écrire, caractérisé principalement par la liberté du langage, source de la liberté des récits, & de celle des détails, des entretiens, & des moralités. Cela n'a pas besoin de preuves pour quiconque a lû l'ouvrage, regardé de toutes les Nations comme un chef-d'œuvre, & traduit dans toutes les Langues. C'est le vrai & le seul Poëme épique de la France.

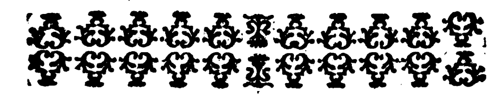
Si M. Despréaux étoit né Poëte.

L'Auteur de la même brochure n'a pas fait assez d'attention à ces paroles, qui lui sont échapées, en disant de M. Despréaux, que *la Nature ne l'avoit pas formé Poëte*. C'est en vain que pour modifier le paradoxe, il ajoute, que *ce que la Nature lui avoit refusé, l'art, le travail & l'étude le lui avoient bien rendu*. Faux jugement. Il faut être né Poëte pour le pouvoir être. *Nascimur Poëta*. Le travail ne donne jamais le talent, il ne peut que

le fortifier & le perfectionner. M. Despréaux à été un très-grand génie, & un très-grand Poëte. Quelle sublimité d'idées, quelle force de pinceau dans son Epitre sur le passage du Rhin. Le *Lutrin* est un Poëme accompli, qui témoigne l'ingénieuse fécondité de son Auteur. Quel chef-d'œuvre, quel miracle de Poësie didactique, que son Art Poëtique ? Quel modéle a-t-il eu pour sa neuviéme Satyre, comparable aux Satyres les plus parfaites d'Horace & de Perse ? S'il n'a pas autant réussi dans son Ode sur la prise de Namur, on ne peut nier cependant qu'il n'y ait des Strophes sublimes, préférables à toutes les Odes Philosophiques de nos jours. L'Auteur, qui accuse avec raison un certain Ecrivain, qui se pique peu de Logique d'être tombé en contradiction sur Racine, y est tombé lui-même au sujet de Despréaux, étant obligé dans la suite de convenir implicitement qu'il étoit né Poëte.

Je suis, &c.

Ce 30 *Juin* 1736.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXX.

PUisque mes observations, Monsieur, sur le *Supplément au Dictionnaire de Morreri* ne vous ont pas déplû, je vais vous en communiquer de nouvelles, qu'une lecture assez rapide de quelques articles a fait naître. Il me semble que le vrai mérite d'un Compilateur, est de ne rien copier de faux; ce qui exige une critique exacte des faits qu'il choisit. M. l'Abbé G..... à qui *on fait l'honneur* de ce Supplément, n'observe pas toujours cette regle. Le Pere Nicéron a imprimé dans ses Mémoires Litteraires, la vie de Jacques Eveillon, Chanoine d'Angers, telle qu'elle lui a été envoyée de cette Ville, & où l'on met au nombre des ouvrages de ce Sçavant, une prétendue

Suite du Supplément au Dictionnaire de Moreri.

Lettre du Chapitre d'Angers en faveur de Saint René, imprimée en 1658, après la mort de l'Auteur. Cependant le fait est absolument faux. Eveillon publia lui-même l'an 1650 une *Apologie* en Latin, pour Saint René, dont M. de Launoy nioit l'existence : cet écrit qu'on donne pour une *Lettre*, est un In-8°. de 252 pages, sans la Table & la Préface, où il annonce une Traduction Françoise du même Ouvrage, qui cependant n'a point paru. Le Pere Nicéron, averti de cette méprise, l'a corrigée dans un volume suivant : Mais l'Auteur du Supplément l'a copiée, & n'a point profité de la correction.

Sur l'autorité de Dom le Cerf*, il a avancé que le P. Hilarion le Fevre, sçavant Théologien de la Congrégation de Saint Maur, a eu part aux Observations dont le P. Mathoud son Confrere a orné les Livres des Sentences du Cardinal Pullus & de Pierre de Poitiers. Je ne sçai d'où le Bibliothécaire Bénédictin a tiré ce fait ; mais le P. Mathoud, dans sa Préface du Livre *De verâ Senonum origine*, déclare en termes ampoulés, que M. de Lau-

* Ce sçavant Religieux de la Congrégation de Saint Maur est de Rouen.

noy l'a extrêmement aidé dans ce travail, & il ne dit rien du Pere le Fevre.

Une note de M. Brossette lui a donné lieu de faire mourir l'Abbé de Montereul à Valence en 1692, chez M. de Cosnac, nommé dès 1687 Archevêque d'Aix. Il est pourtant certain que ce bel esprit est mort dans cette derniere Ville, où il exerca la Charge de Greffier de l'Université.

M. l'Abbé G..... conformément à l'opinion de certains Sçavans, donne à Tertullien la qualité de *Prêtre de Carthage.* Le fondement de cette opinion est un passage de saint Jerôme dans son Livres des Ecrivains Ecclésiastiques; *Presbyter Ecclesiæ usque ad mediam ætatem.* Mais le texte a été corrompu par de Copistes ignorans; & au lieu de *Presbyter Ecclesiæ*, il faut lire *homo Ecclesiæ*, qualité que S. Jerôme lui donne ailleurs. Que signifieroit cette expression, *Presbyter Ecclesiæ usque ad mediam ætatem*? Est-ce qu'il avoit été fait Prêtre dès l'enfance? Et pense-t'on qu'il cessa de l'être *in media ætate*? Comme si le caractere de la Prêtrise pouvoit se quitter. Ni Rufin, ni Eusebe, ni aucun des Anciens qui ont parlé de Tertullien, n'ont dit qu'il ait été Prêtre.

On voit manifestement, par le Traité de l'exhortation à la Chasteté, & par celui de la *Monogamie*, fruits de sa vieillesse, qu'il se met au rang des Laïques.

Ces méprises, comme vous voyez, ne sont pas entierement sur le compte de M. l'Abbé G.... mais il y en a d'autres qui lui sont particulieres & personnelles. Il attribuë, par exemple, à M. François Atterbury, Evêque de Rochester, mort à Paris en 1732, regretté de tous les Sçavans & de tous les beaux esprits de cette Ville, l'Epitaphe du fameux P. Hardoüin Jésuite, insérée dans le Tome I. du *Nouvelliste du Parnasse*. Cependant cette attribution est fausse, & je puis vous assurer qu'il n'a point composé cette petite piéce ingénieuse. Dispensez-moi de vous donner de plus grands éclaircissemen. Ceux qui l'ont connu particulierement sçavent qu'il ne se mêloit point de nos disputes, & qu'il parloit latin avec une élégance & une pureté dont j'ose dire que peu de gens ont approché. Personne n'a jamais si bien possédé les Belles-Lettres, ni mieux senti la finesse & la délicatesse des Auteurs du siécle d'Auguste, qu'il lisoit continuellement. C'a été sans contro-

dit un des plus beaux esprits d'Angleterre. Il avoit lû nos meilleurs Ecrivains, & surtout les Ouvrages du grand Bossuet, dont il étoit l'admirateur, ainsi que de Boileau & de Rousseau. Quoiqu'il ne parlât point notre Langue, il en connoissoit la génie & les beautés : nulle faute ne lui échappoit, & j'ai souvent été étonné de sa sagacité en ce point. Lorsque M de la Motte se déclara contre la rime de notre versification, il s'entretenoit avec plaisir sur cette matiere ; mais quoiqu'il ne goûtât pas plus la rime que cet Académicien, il disoit que M. de la Motte n'avoit pas assez de capacité pour trouver dans notre Langue une harmonie équivalente. Quoiqu'il se fût principalement appliqué à l'étude des Belles-Lettres, il n'avoit pas négligé l'érudition Ecclésiastique. Il avoit entrepris étant à Paris, un Ouvrage pour prouver la divinité & l'autenticité des Livres saints ; & il l'avoit même fort avancé. En 1731 il fit imprimer secretement en cette Ville un Ecrit *in*-4°, où il se justifie du reproche que M. *Oldmixon* lui a fait dans la Préface de son *Histoire d'Angleterre*, d'avoir corrompu les Mémoires manuscrits de Clarendon. L'Auteur de la

Bibliothèque raisonnée, en publiant l'extrait de cette Histoire, fit une espece de défi à l'Evêque de Rochester de répondre, & le menaça de prendre son silence pour l'aveu de la falsification. J'avertis le Prélat Anglois de ce qui se passoit : & il se détermina à publier cette réponse, qui est écrite avec autant de force que de politesse. Il n'en fit tirer que cent exemplaires, dont le plus grand nombre fut envoyé à Londres, où elle fut bientôt réimprimée. M. Atterbury étoit un Sçavant aimable, poli, & d'un commerce agréable ; il n'avoit rien de cette rudesse sauvage qui caractérise les Sçavans. Il a écrit étant en France des Lettres Latines & Angloises à plusieurs personnes qu'il honoroit de son amitié ; il seroit à souhaiter qu'on les imprimât. Je fournirois avec plaisir celles qu'il m'a écrites, & M. l'Abbé D. F. en pourroit fournir aussi un très-grand nombre. Passez-moi, je vous prie, cette digression en faveur du plus grand homme que j'aye jamais connu.

Dans l'article de Ciampini, M. G.... fait Ciampini Auteur d'*une Lettre Latine, pour réformer un Passage d'une Lettre de Pie II, qu'il prétend avoir été*

altéré par M. de Launoy. Mais cet Auteur Italien a composé, non pas une *Lettre*, mais un Ouvrage *in*-4°, dédié au Cardinal Casanata, pour prouver que M. de Launoy avoit eu tort d'adopter un texte de Pie II, corrompu par les Hérétiques. Tout cela, comme vous voyez, est bien différent. Il ne falloit que lire le titre du Livre, pour s'exprimer exactement. En parlant de Pie II, il indique deux Editions de ses Ouvrages; mais il n'a pas cité les plus curieuses, qui sont celles de Ruremberg en 1481, de Milan en 1496, de Nuremberg en 1498, de Lyon en 1518, & de Basle en 1571. Ces éditions sont indiquées par Ciampini, & par M. Muratori dans le Tome II. de ses Anecdotes.

M. G.... s'est trompé dans la correction du titre d'un Dialogue de Louise *Labbé*. Il n'est pas intitulé: *Dialogue de l'amour aveuglé par la folie*; mais simplement, *Débat de folie & d'amour*. Je conviens que c'est une minutie; mais puisque le Compilateur a voulu représenter le vrai titre de cet ingénieux Dialogue, j'ai cru devoir l'indiquer ici.

Je ne mettrai point au nombre de ses erreurs, ce qu'il dit de M. de Marca, Archevêque de Toulouse, *mort sans*

avoir été sacré *Archevêque de Paris*. On voit visiblement que c'est une inattention : il n'ignore pas qu'un Archevêque transféré à un autre Siége, n'a pas besoin d'une consécration nouvelle.

» Morisot a ajouté, dit M. G...., » à l'*Euphormion* de Barclay son ami, » le Livre intitulé *Veritatis lacryma*, » qui est une espece de Satyre contre » les Jesuites, qui le firent condam» ner par un Arrêt que l'on trouve » dans le *Menagiana*. » Morisot fit imprimer son Livre intitulé *Veritatis lacrymæ*, à Geneve en 1624, *in*-12; il le donne à la vérité comme une *continuation de l'Euphormion* : mais ce ne fut que dix ans après, qu'on l'imprima à Amsterdam à la suite de l'*Euphormion* de Barclay. Il ne paroît pas que Morisot ait eu aucune part à cette derniere édition. Feüilletez tant que vous voudrez le *Menagiana*, vous n'y *trouverez* jamais l'Arrêt du Parlement *de Dijon*; M. de la Monnoye, Auteur de l'article de Morisot, ne fait qu'en indiquer la date.

Rien n'est plus singulier que l'opinion qu'il prête au P. Nicolaï; mais ceci mérite d'être un peu éclairci. « La » Disette des vivres, dit M. G...., » causée par le Siége de Paris en

» 1649, ayant obligé l'Archevêque
» de cette Ville de permettre pendant
» le Carême l'usage de la viande le
» Lundi, le Mardi & le Jeudi de cha-
» que semaine, on agita si l'on étoit
» aussi dispensé du jeûne ces jours-là.
» M. de Launoy fut pour la négative;
» & le P. Nicolaï soutint le contraire;
» mais cependant sans décider claire-
» ment la question. » Rien n'est plus faux que cette prétenduë opinion du P. Nicolaï; & sans m'engager dans une longue critique, il suffit de dire que dans la Préface de l'Ouvrage dont il s'agit, il condamne positivement cette opinion, & qu'il se déclare pour le sentiment contraire. *Alii saniori mente, ut opinor, sic dispensationem illam intelligendam censuerunt, ut cibos tantùm in legitima Quadragesima refectione, seu in prandio communiter solito usurpari suppleret, nec ideo reliquam legis partem solveret qua seorsim proprio jure suo ad jejunium obligabat, cum nihil tale dispensatio expressisset.* Que reproche donc le P. Nicolaï à M. de Launoy? d'avoir voulu prouver, que suivant l'ancien usage des Chrétiens, il étoit toujours permis de manger de la viande les jours de jeûne; principe désavoüé par son adversaire, qui n'a fait que re-

cüeillir divers faits, pour démontrer que lorsque dans le Carême la nécessité permet l'usage de la viande, on n'est pas pour cela dispensé de jeûner.

M. G.... dit que l'Ouvrage de M. de Péréfixe, intitulé *Institutio Principis*, est *un recueil de maximes, qui renferment les devoirs d'un Roi enfant*. Il faut qu'il n'ait pas vû ce petit Ouvrage, divisé en deux parties, dont l'une contient la maniere dont il faut élever un Roi depuis le berceau jusqu'à l'âge de sept ans, tems auquel il est entre les mains des femmes; & la seconde partie, beaucoup plus étenduë, offre un plan d'éducation depuis le tems qu'il est confié aux hommes, jusqu'à l'âge de puberté. Vous sentez assez combien l'idée que M. G.... donne de cette *Education d'un Prince* est peu exacte.

Dans l'article de M. Pourchot, le Compilateur n'a pas bien exposé le démêlé Littéraire de ce Philosophe avec M. Gibert. Ce ne fut pas M. le Comte qui y donna lieu; Mais M. Pourchot lui-même, ou plûtôt M. Gibert, qui se fâcha de ce que le Philosophe avoit soutenu que la Physique occupée à considérer la nature & les causes des passions, est utile à la Rhétorique. Il dicta d'abord à ses Ecoliers

la censure de cette opinion, & composa ensuite son Traité de la *véritable Eloquence*; Ouvrage ridiculisé par M. le Comte dans son ingénieuse Satyre, dont les interlocuteurs sont *Blasius*, c'est-à-dire, M. Duhan Professeur de Philosophie, & *Priscus*, ou M. Viel Professeur de Rhétorique au College du Plessis.

Le P. Sanadon, qui *s'appliqua à la direction des ames, & à traduire en françois les œuvres d'Horace*, a donné selon M. G... le simple texte d'Horace, *séparé de sa Traduction*, mais avec des *Notes*, & conformément au systême *qu'il s'étoit formé sur les œuvres de ce Poëte*; & qu'il a suivi dans son édition *in-4°*. C'est une méprise; on ne trouve point de *Notes* dans cette petite édition *in-4°*. D'ailleurs, le P. Sanadon dont il s'agit, n'a été *Directeur des ames* que fort peu de tems, & plusieurs années après avoir publié son travail sur Horace; il est apparemment confondu ici avec le fameux P. Sanadon son oncle.

M. G. attribue à M. Themiseüil de saint Hyacinthe, les *Avantures de Pomponius*, mauvais Roman, qui est l'Ouvrage d'un Ex-Bénédictin, que certains égards ne me permettent pas de nom-

mer. Si le docte Compilateur avoit daigné lire ce misérable Livre, il eût senti qu'un Ecrivain qui a passé sa vie dans les Pays étrangers, ne pouvoit être si bien instruit de ce qui se passoit dans l'Abbaye de Saint Germain des Prez.

Je ne sçai de qui M. G.... a sçû cette curieuse anecdote, qu'*on ne garde point le Saint Sacrement dans la Cathédrale de Toulon.* Rien de plus faux. Il y a dans l'Eglise Cathédrale une Chapelle qui sert d'Eglise Paroissiale, desservie par deux Curés & par deux Vicaires, & où repose le Saint Sacrement.

Le Compilateur dit que le style de Saint-Réal, n'est pas assez chatié, surtout *dans ses œuvres posthumes.* Mais comment cela peut-il se faire, puisque de son aveu, *on n'y trouve presque rien* de l'Abbé de Saint-Réal ?

La Lettre contre la traduction de l'Histoire du Concile de Trente par Amelot de la Houssaye, n'est pas de *Richard Simon*, mais de son neveu.

Ce n'est point en 1726, mais en 1727, qu'a paru la premiere Edition des *Contes & Nouvelles* du Sieur Vergier ; elle a été imprimée à Amsterdam chez Frederic Bernard, & non pas à Roüen, comme l'assure le Compilateur,

Voilà quelques méprises que j'ai remarquées, en parcourant ce curieux Supplément ; je vais maintenant vous indiquer quelques faits omis, qu'on auroit pourtant trouvez avec plaisir. M. G.... a donné un article étendu à l'Abbé Massieu ; mais il me semble qu'il n'auroit pas dû omettre ses Remarques manuscrites sur la Traduction de Démosthéne par M. de Tourreil. Les morceaux qu'en a imprimés M. l'Abbé d'Olivet à la fin de son dernier volume de Traductions, font regretter l'ouvrage entier ; & donnent une très-haute idée du bon goût & du jugement exquis de ce vrai Académicien. Puisque l'occasion s'en présente, j'insérerai ici une observation qui m'a échappé, lorsque je vous ai entretenu de l'Ouvrage de M. l'Abbé d'Olivet.

M. l'Abbé Massieu, ennemi du style extraordinaire & singulier de M. de Tourreil, s'exprime en ces termes : » Si l'on en juge par les régles que les » plus excellens Critiques nous ont » données, rien n'est moins beau que » ce qui paroît si beau à M. de T. Horace nous assure qu'en fait d'ouvra» ges d'esprit, les vrayes beautés sont » celles qui semblent se présenter d'el» les-mêmes ; de sorte que le Lecteur

» s'imagine qu'il lui auroit été facile » d'en dire autant : *ut sibi quivis speret* » *idem.* M. Despreaux, celui peut-être » de tous nos Ecrivains qui a le plus » approché d'Horace, pense sur cela » comme le Poëte Latin : & dit qu'*une* » *belle pensée n'est point une pensée que* » *personne n'a jamais eüe, ni dû avoir :* » *qu'au contraire, c'est une pensée qui a* » *dû venir à tout le monde, & que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer.* » Quintilien, Longin, tous nos Maîtres parlent le même langage. » Cependant le raisonnement de Boileau a déplû à un Auteur moderne, & il a fait un long procès à ce grand homme, dont il a singuliérement disséqué les expressions. Quintilien, Longin, Horace, Despreaux, Massieu n'avoient peut-être que du goût & du sentiment, & s'étoient ridiculement amusez à étudier la saine antiquité. Avec un peu de métaphisique, on foudroye sans peine ces mauvais maîtres, & l'on se fait un honneur de les insulter.

En parlant de l'*Anti-Baillet*, enrichi de Notes par M. de la Monnoye, il convenoit d'indiquer l'Edition qui en fut faite à Amsterdam en 1725, *in-4°* & *in-12*, avec les Jugemens des Sçavans par Messieurs Baillet & Gibert.

L'Histoire des Critiques de la Tragédie d'*Inés* n'est pas assez circonstanciée ; on ne cite pas même les plus solides & les plus ingénieuses, celles qui ont eu le plus de cours. Le même défaut regne dans la relation de la querelle d'Homere.

Dans l'article de M. Moyle, on auroit pû indiquer la Traduction Françoise de ses Lettres sur l'Histoire des Juifs, écrites à M. Prideaux, & imprimées à Amsterdam avec les réponses à la fin de l'Histoire des Juifs de M. Prideaux, édition de 1728, en six volumes.

Il ne falloit pas non plus oublier un petit Ouvrage curieux de Neuré, adressé à Gassendi son ami, & qui est une Satyre contre les Provençaux, & contre les ridicules cérémonies qu'on observe à Aix le jour de la Fête-Dieu.

La Traduction Françoise du Livre de *l'Existence de Dieu*, par Niewentit, conduisoit naturellement à parler de la Critique que M. Noguez fit imprimer contre l'extrait du Journal des Sçavans, dont M. Andry est Auteur. Il y a dans cette piece des traits fort vifs & très-curieux.

L'article de Charles Patin est enrichi de quelques Ouvrages oubliez dans le

Dictionnaire ; où l'on dit qu'on ignore pour quelle raison ce Médecin sortit de France. Mais le sujet de sa sortie est exposé dans un Factum, réimprimé depuis peu. Patin chargé par un Prince du Sang, de recouvrer tous les exemplaires d'un Ouvrage satyrique, qu'il avoit interêt d'anéantir, fut accusé d'en avoir débité quelques Exemplaires, & craignant son ressentiment, il sortit du Royaume.

M. Dupin, dont M. G.... a donné un article bien détaillé, est encore Auteur des *Révolutions d'Espagne*, attribuées à l'Abbé de Vayrac. Feu Hochereau Libraire, m'a autrefois assuré que cet Abbé les avoit tirées d'un Manuscrit de M. Dupin, qu'il lui avoit remis. Ce Libraire & sa Compagnie donnerent cent écus à l'Abbé de Vayrac, pour l'empêcher de mettre son nom à la tête de cet Ouvrage. Il prétendoit être en droit de se l'attribuer tout entier, à cause du dernier volume, qui étoit entierement de lui.

Si M. G.... avoit sçû qu'à Pezenas on a érigé il y a quelques années une espece de monument à Sarasin, il ne faut pas douter qu'il n'en eût parlé, & qu'il n'eût copié l'inscription faite en son honneur.

Il auroit pû rendre l'article de M. Thiers plus curieux, s'il avoit connu quelques piéces insérées dans la *Bibliothéque volante*. Vous me sçaurez peut-être quelque gré de communiquer l'Epitaphe burlesque de ce Sçavant, qui fut envoyée du bas Maine peu de tems après sa mort, & qui n'a point été imprimée.

J'aurois, pour un bon mot, brusqué tout l'Univers,
Sans crainte j'employois ma critique boufonne,
J'ai fait pâlir d'effroi par mes écrits divers,
Abbés, Moines, Prélats, & Docteurs de Sorbonne.
Je commençai d'abord par des Sausse-Roberts,
Puis j'ôtai la Perruque au Clerc portant couronne,
J'ai déniché des Saints, j'ai fait voir le travers
De Rose de Rhodés, qui pour Sainte se donne.
Maintenant que je suis la pâture des vers,
A Vendôme tout rit, Prieur. Oblats, Convers,
Et j'entens Frere Oignon d'ici qui carillonne:
Il est donc mort, dit-il, notre bon ami Thiers,
Qui parloit librement & du quart & du tiers,
Qui la *Larme* * attaquant, n'est pleuré de personne:
Ah! Frere Oignon, répond Frere Guillaume,
Pour *Libera* chantons, Vendi, Vendôme.

Il me seroit facile d'indiquer plusieurs autres omissions de cette espece;

* Il a écrit contre *la Sainte Larme* de Vendôme.

mais ce détail me meneroit trop loin ; & il me faudroit consulter un grand nombre de Livres. D'ailleurs je ne me suis pas proposé de faire une critique étenduë de cet Ouvrage. Il faut espérer qu'on la fera un jour dans quelque Supplément.

Mais ni ces méprises, ni ces omissions ne diminuent point le prix du travail de M. l'Abbé G.... ; & *il* ne s'en suit pas que dans les articles sur lesquels je n'ai fait nulle remarque ; on puisse lui reprocher la même négligence. A Dieu ne plaise que j'aye cette pensée : je sçai qu'il a puisé dans de bonnes sources, & que sa compilation renferme une infinité de choses curieuses. Mais je ne lui pardonne pas d'avoir donné des articles a des *Motins*, à des *Martiners*, & à plusieurs autres Ecrivains aussi obscurs. Au lieu de copier de petits faits épars çà & là, ou des Notes sur des Auteurs célébres d'Angleterre, &c. Ne falloit-il pas se donner la peine de rassembler des mémoires plus circonstanciés ? Le Dictionnaire de Moreri est-il fait pour loüer de simples Curés, des Chanoines & des Religieuses, qui n'ont rien écrit, ni rien fait de bien remarquable ? Convient-il d'y placer des Saints dont la

vie ne fournit pas des événemens célèbres ? On diroit que l'Auteur appréhendoit de n'avoir pas assez de matériaux pour composer deux volumes *in-folio.* Je sçai bien que M. G.... mérite qu'on excuse ces irrégularités, en faveur de tant d'articles importans qu'il a ramassés ; mais il est à craindre que quelqu'un n'abuse de cet exemple, pour compiler sans peine un nouveau Supplément, dont le fond sera facilement tiré des Légendes & des Chroniques.

Il me semble encore que l'Auteur s'écarte quelquefois des regles de la bienséance envers certains Auteurs vivans, & qu'il a un microscope dans la tête, qui lui grossit les talens de quelques autres. Tel Auteur qui est selon lui, fort illustre dans la République des Lettres, n'y joüera jamais aucun rôle. Les jugemens qu'il porte de lui-même, sur les Ouvrages d'esprit, ne sont pas toujours exacts ; & l'on sent qu'il se connoît mieux en morale qu'en belle Littérature, pour laquelle il paroît fort indifférent, à en juger par la maniere dont il parle de la dispute sur Homere.

Je ne sçai si l'Auteur a veillé à l'impression de son Ouvrage ; mais on y

trouve de tems en tems des fautes qui font de la peine : par exemple, *Baul-Boyer dans sa Bibliotheque Françoise*, pour Paul Boyer dans sa Bibliothéque Universelle : *Bezian* pour Bedian : *de Boz* pour Dubos : *la Ciutad* pour la Ciotat. Il y a même quelquefois des expressions singulieres ; comme *Tragédie joüée à Guenegaud*, pour dire, joüée sur le Théâtre de Guenegaud ; *M. de Saint Evremond railla le jugement de M. Renaudot*, pour dire, que M. de Saint Evremond a tourné en ridicule le jugement que l'Abbé Renaudot avoit porté du Dictionnaire de Bayle. Je pourrois citer quelques autres endroits aussi négligés, qui, comme je l'ai déja observé, se ressentent de la précipitation de l'Auteur, dont j'estime sincérement le sçavoir & les laborieuses recherches.

Certificats en faveur du Topique du sieur Arnoult.

Depuis ce que je vous ai écrit dans ma 69[e] Lettre, au sujet du Topique ou Amulete du Sieur Arnoult, j'ai eu occasion de voir & de lire avec attention une grande quantité de Certificats de personnes de toutes sortes d'états, dont la plûpart sont gens très-dignes de foi, & dont quelques-uns mêmes sont constituez dans les plus hautes Dignités du

Royaume. Ces personnes attestent, avec les termes les plus expressifs & avec des détails circonstanciés, qui étonnent, les effets admirables du reméde du Sieur Arnoult pour l'Apopléxie. J'ai vû même une Lettre d'un très-sçavant Medecin de ma connoissance, laquelle est très-honorable & au Spécifique & à son Distributeur. J'ai appris aussi d'ailleurs que trois ou quatre Médecins célébres en font cas, & vont même jusqu'à en faire usage. Si j'avois été plûtôt instruit de ces circonstances, je les aurois jointes à l'article de la soixante-neuviéme Lettre, qui concerne ce Remede. Mais il sera aisé d'y rapporter ce que j'ajoute ici en simple Historien.

Eglogues de Virgile, traduites en vers par M. Richer.

M. Richer, Avocat au Parlement de Normandie, connu par le recueil de ses *Fables*, & par sa Tragédie de *Sabinus*, vient de publier une nouvelle édition de sa Traduction en Vers des *Eglogues* de Virgile, revûë, corrigée & augmentée de la vie de Virgile, tirée de divers Auteurs. A Paris, chez Ganeau fils. Je vous entretiendrai de cet Ouvrage dans quelque tems.

Nous avons aussi à vous parler de

Essai Historique & Philosophique sur le Goût.

l'*Essai Historique & Philosophique sur le Goût*, par M. l'Abbé Cartaud, imprimé chez Maudouit *in*-12. On ne peut nier que dans cet Ouvrage il n'y ait beaucoup d'imagination & de feu, & que les ingénieuses saillies n'y soient assez fréquentes. Par cet endroit là seul, il doit au moins se laisser parcourir avec quelque plaisir. Les Paradoxes surprenans & les témérités Littéraires, dont l'Ouvrage est rempli, fourniront de matiere à plusieurs Observations, qui pourront remplir une Lettre.

Le Breton a imprimé depuis peu *Les Ruses de l'Amour*, Comédie en trois Actes & en vers, de M. Poisson.

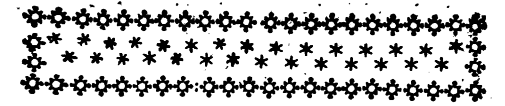
Je suis, &c.

Ce 8 Juillet 1736.

VERS
A MADEMOISELLE DE ***.
PAR M. ROI.

LES Perles, ce tribut des Mers,
De Thetis forment la parure ;
D'un croiſſant lumineux, qui jette des éclairs,
Diane orne ſa chevelure ;
Et d'Ariane dans les airs
On voit rayonner la coëffure.
Mais, malgré tous ces ornemens,
La Déeſſe des Bois a toujours l'air ſauvage.
La pâleur de Thétis glaceroit les Amans ;
Et celle, dont Bacchus a réparé l'outrage,
Se ſént d'avoir pleuré long-tems.
A la ſeule Venus les Deſtins complaiſans
Réſerverent une ceinture,
Qui ſurpaſſe tous ces préſens.
Nul mortel n'en a pû décrire la figure ;
Mais toute la nature
En a ſenti les charmes ſéduiſans.
La Déeſſe trop volage,
A force d'en faire uſage,
A profané ce Don. Le charme eſt affoibli ;
Et le Deſtin, jaloux de ſon ouvrage,
Par de plus dignes mains veut qu'il ſoit rétabli ;

Qu'il devienne le partage
D'une fidelle beauté,
Qui de l'Amant, qu'elle engage;
Fasse la félicité;
Qui, par l'heureux assemblage
De sentimens de gayeté,
D'amour, & de badinage,
Epure la volupté.
L'Arrêt, par les Destins dicté,
Par l'Amour est exécuté:
On donne à la Ceinture une forme nouvelle;
Un nouvel œuvre; enfin, c'est un autre ornement,
Digne de couronner ce gozier si charmant,
D'où sortent des accens qu'enviroit Philoméle.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXXI.

EN attendant, Monſieur, que je démontre publiquement la fauſſeté des allégations injurieuſes qui me concernent dans le Journal de Trévoux, Mars 1736, je vais répondre aujourd'hui à d'autres articles des *Mémoires de Trévoux*, où heureuſement il ne s'agit que de queſtions littéraires, & non d'invectives perſonnelles. Je vais commencer par l'article du Journal de Mai de cette année, pag. 996. Si je ne ſçavois pas qu'il eſt du R. P. Brumoy, dont la politeſſe m'y a donné des louanges que je ne mérite point, je ſerois vraiement humilié de ces louanges, ou au moins j'y ſerois tout-à-fait inſenſible. Mais je me ſentirai toujours agréablement flatté de rece- Réponſe à trois articles des Mémoires de Trévoux.

voir des témoignages d'estime de la par d'une personne si considérée dans la République des Lettres.

Premier Article. Cependant, quoique je sois caressé dans cet endroit, le P. B. me permettra de lui dire, que je persiste dans le jugement que j'ai porté sur le mot *Sodes*, * & que je soutiendrai toujours que ce terme latin n'est point du stile noble, mais seulement du stile familier, & qu'il ne peut être employé que dans le genre Comique ou Epistolaire. J'ai assez lû d'Auteurs latins toute ma vie pour le décider. Le Pere Brumoy voulant défendre l'usage de ce terme employé dans un Discours oratoire cite ces mots d'Horace : *Corrige, sodes :* c'est Quintilius qu'Horace fait parler ainsi, mais dans une stile *familier.* Il cite aussi une Lettre de Ciceron, où l'on trouve *jube, sodes.* Eh tout cela ne prouve-t'il pas pour moi ? Le P. Brumoy devoit étayer son opinion par d'autres citations ; mais il ne l'a pû malheureusement.

Du reste je n'ai jamais prétendu, ni pû penser que *sodes* signifiât *ou Diable* ?

* Voyez la Lettre 48, tom. 4, pag. 61. à l'article de la Langue Latine.

Le P. B. n'a pas fait attention à ce que j'ai dit fort clairement, qui est, que le mot *sodes*, dans un discours oratoire, est très-mal placé, parce qu'il n'est que du stile familier, que du stile de conversation. J'ai ajouté, que c'est comme si un Prédicateur disoit en chaire: *Où Diable est aujourd'hui la conscience & l'honneur?* Ou bien; *ça, mon cher Auditeur, dites-moi un peu, où est aujourd'hui la probité?* Est-ce là prétendre que *sodes* signifie *où Diable*? c'est dire assez précisément, ce me semble, que la *familiarité* de l'une & de l'autre façon de parler, soit en françois soit en latin, est également impropre dans un discours sérieux, tel qu'une Harangue prononcée devant une respectable assemblée par un homme grave. Comme il faut de la justesse dans la Critique, il faut aussi de l'attention, lorsqu'on entreprend d'y répondre.

Le P. B. voudra bien que j'ajoute ici, puisque l'occasion s'en présente, que le mot *Volupe* (terme qui se trouve dans la derniere Harangue du P. Porée) convient aussi peu que le mot *sodes*. Au reste, ce n'a point été dans la vûë de censurer un Orateur, honoré de tous les gens de bien & de

tous les beaux esprits, que j'ai relevé il y a trois mois le mot *sodes*. J'avois besoin d'un exemple, pour faire sentir que les Modernes qui écrivent en Latin, tombent quelquefois dans des méprises, pour ne pas discerner les genres de stile des différens Auteurs Latins, dont ils empruntent les termes avec trop peu de discernement.

Second article. Dans le Journal de Juin de cette même année, il y a une apologie fort singuliere de l'*Histoire de Cyrus le jeune*, Ouvrage de M. l'Abbé Pagi. Dans la 48 Lettre des *Observations sur les écrits Modernes*, page 69, j'ai fait sentir, que M. l'Abbé Pagi n'auroit pas dû dire, qu'il avoit *cherché en vain l'esprit d'Athenes & de la Grece* dans les vastes Collections de Grævius & de Gronovius. *L'un de ces deux Auteurs*, ai-je dit, *a fait la Collection des Antiquités Romaines, & l'autre celle des Grecques. Comment l'Auteur a t'il cherché l'esprit d'Athenes & de la Grece dans celui des deux qui n'a recueilli que les Antiquités Romaines?* » L'objection est spécieuse, » (répond le défenseur de l'Ouvrage » de M. Pagi) & elle paroît de bonne- » foi, parce que le Censeur ne con-

» nioît apparemment les Collections de » Grævius que par le titre ; mais s'il » veut se donner la peine de les parcou- » rir, il verra qu'il n'y en a aucun vo- » lume qui ne contienne plusieurs traits » singuliers & des observations impor- » tantes sur les mœurs des Grecs, & sur » leur Histoire, &c. »

Deux mots suffiront pour confondre l'Auteur de ce plaisant sophisme. Il y a quelques endroits, il est vrai, dans la collection de Grævius, qui ont rapport à l'Histoire Grecque; comme dans la grande histoire de France de Mezeray, il se trouve des endroits qui ont rapport à l'Histoire de l'Empire Ottoman. Or que penseriez-vous d'un Auteur moderne qui diroit : *J'ai cherché en vain l'esprit du Gouvernement des Turcs dans la vaste Histoire de Mezerai* ? Pourriez-vous ne pas rire ! Riez donc, non de M. l'Abbé Pagi, à qui cela est échappé, mais de son judicieux & sçavant Apologiste.

M. l'Abbé Pagi a dit de Diodore de Sicile, qu'il se plaît plus à rapporter le merveilleux que le simple, qu'*il court après les ornemens*, & qu'il écrit *plûtôt en Rhéteur qu'en Historien*. Sur cela j'ai dit dans la même Lettre 48 : *M. l'Abbé*

Pagi a fait une bien surprenante découverte, j'en appelle à tous les Sçavans : y eut-il jamais un Auteur plus simple, plus négligé même, & qui courre moins après les ornemens que Diodore de Sicile? » Voilà » (s'écrie le défenseur) *une bien surprenante critique.* Il plaît au Censeur de » supposer qu'il n'y a d'autres ornemens » de l'Histoire que ceux du stile ; mais » ce qui fait la beauté d'une Histoire, » c'est premierement *le merveilleux* & la » singularité des événemens ; secondement, la justesse & la finesse des réflé» xions ; & enfin l'élégance & la beauté » du stile. Il y a par conséquent trois » manieres *de courir après les ornemens.* » Les uns courent après les ornemens » du stile, & ce sont les moins estima» bles. Les autres *courent* après les orne» mens des réflexions. D'autres enfin, » courent après les ornemens *des évène» mens merveilleux*, ou des incidens, » comme on l'a reproché à M. l'Abbé » de Vertot, dans son Histoire de Mal» te, où il a, pour ainsi dire, noyé son » sujet dans mille faits étrangers. C'est » aussi le défaut que M. l'Abbé Pagi re» proche à Diodore de Sicile. » Voyons donc si le Journaliste a raison ; voyons si cette distinction est clairement confor-

me au sens commun, & si ma *critique* est si *suprenante*.

1°. A-t'on jamais dit que les évenemens *merveilleux* & *singuliers* fussent *de vrais ornemens* dans une histoire ? N'est-ce pas plûtôt ce qui la défigure, ce qui la dégrade ? Si un Historien, qui employe fréquemment le *merveilleux*, doit passer pour un Historien plein d'ornemens, il faudra dire conséquemment que Metaphraste, Surius, l'Auteur du Pedagogue Chrétien, le P. Caussin, Auteur de la *Cour Sainte*, Varillas, Maimbourg, & les autres Historiens de cette espece, si décriés pour leurs *merveilleux mensonges*, sont des Auteurs fort ornés. Il faudra regarder comme un ornement admirable, le Discours que le P. Talon, dans son *Histoire Sainte*, fait tenir au *Néant*, qui supplie le Créateur de vouloir bien le rendre *Etre*. Il faudra, par la même raison, estimer à titre d'*ornement* le joli tête à tête de Tarquin & de Lucrece, dans le premier volume de la vaste Histoire Romaine, & le détail si bien circonstancié de tout ce qui se passa entr'eux, avec les fréquentes amplifications de Rhétorique, & tous les nobles colifichets qui relevent & immortalisent ce magnifique ouvrage, si

orné, que ce n'est qu'*ornemens*. Il ne faudra pas manquer non plus de donner le nom d'*ornement* ou d'agrément à ce chef-d'œuvre de Peinture, à ce charmant Portrait de la galante fille d'Auguste; qui brille avec tant d'éclat dans le dix-neuviéme tome de la même Histoire: Aussi n'a-t'on pas manqué d'en orner les *Observations*.

2°. Mais, est-ce même dans ce sens, que l'Abbé Pagi a dit que Diodore de Sicile couroit après les ornemens? Diodore de Sicile *court*, dit cet Auteur, *après les ornemens; il écrit plûtôt en Rhéteur qu'en Historien*. Ecrire *en Rhéteur*, est-ce seulement chercher à remplir une histoire de *faits singuliers* & *merveilleux*? Non, c'est fuir la simplicité dans le stile; c'est semer avec affectation beaucoup de figures dans la narration; c'est faire parler directement les personnes, & leur prêter des phrases. Voilà écrire une Histoire en *Rhéteur*, & c'est de cette maniere que l'Abbé Pagi a cru & a dit que Diodore de Sicile *avoit couru après les ornemens*. Or en cela il s'est manifestement trompé; parce que Diodore de Sicile, de l'aveu même de son Défenseur, *n'écrit point du tout en Rhéteur*. Il est plaisant qu'il dise positivement le

contraire de ce que celui qu'il défend, dit en termes exprès. Enfin, Diodore est un Auteur qui raconte le vrai & le faux avec une égale simplicité, qui ne cherche ni à éblouir ni à surprendre; en un mot, qui ne *court* aucunement après *les ornemens*, de quelque façon qu'on veuille entendre raisonnablement cette maniere de parler.

3°. Ce que le Journaliste avance touchant l'*Histoire de Malte*, est un trait assez peu judicieux. Quel homme éclairé a pû jusqu'ici reprocher à feu M. l'Abbé de Vertot les incidens de son Histoire; incidens si bien liés entr'eux, & avec son principal sujet? Il n'y a guere de goût dans une pareille Critique, digne de l'admirateur de l'*Histoire de Cyrus le Jeune*, & qui pourroit l'être aussi du Contempteur de l'*Histoire des Révolutions de Pologne*. Du reste, il est faux que l'Abbé de Vertot ait couru après les ornemens, comme on le dit ici; il y a de la différence entre avoir de l'esprit, & courir après l'esprit; il y a aussi bien de la différence entre être orné & courir après les ornemens. Courir après les ornemens, c'est faire de longs portraits de pure imagination; c'est entasser des réflexions, tantôt bisarres, tantôt trivia-

les ; c'est faire des harangues précieuses en stile Académique, longues & directes ; c'est affecter un langage neuf & guindé ; c'est débiter des sentences de Ruelles, & des phrases de Romans. Un Auteur qui court après l'esprit est un ridicule Auteur; & un Historien qui court après les ornemens, est un ridicule Historien, parce que ce ne sont d'ordinaire que des ornemens postiches, de faux ornemens ; & que les vrais & les seuls ornemens de l'Histoire, sont les portraits fidéles & hardis, les réflexions courtes & sensées, une narration élégante & précise. Tels sont les ornemens de tous les Ouvrages du Salluste de la France.

Le défenseur de M. l'Abbé Pagi est surpris qu'on trouve l'*Histoire de Cyrus le jeune*, écrite avec négligence : & moi je ne suis point du tout surpris que le stile de cet Ouvrage soit de son goût. Un certain Sçavant, vrai sçavant, mais un peu impoli, a imprimé que la politesse est une sottise ; notre Auteur semble prétendre aussi que toutes les fautes de langage, les barbarismes, les solécismes, les façons de parler provinciales, les phrases bisarres, sont des bagatelles, qui ne méritent pas qu'on y fasse attention. *La correction dans le style*, dit-il, *quand*

elle est portée à un certain point ; est la marque infaillible d'un génie étroit, qui ne connoît d'autre mérite que celui des mots & des phrases. Mais voudra-t'il convenir que le P. Bouhours ait été un *génie étroit* ? Je le prie de me permettre de donner cette leçon, à lui & à tous ses semblables, qui est, qu'on ne peut jamais être trop *correct* dans son stile, & qu'un Auteur qui le néglige est toujours un mauvais Auteur.

Ce que le Défenseur de l'Ouvrage de M. l'Abbé Pagi ajoûte, est un trait qui ne fait pas encore honneur à son discernement. *Cet Ouvrage*, dit-il, *soutiendra fort bien le parallele qu'on en voudra faire avec celui des Amusemens & des Récréations historiques.* Mais quel rapport y a-t'il entre ces deux Ouvrages ? On entrevoit à peu près ce qu'il n'ose exprimer nettement, & il se fonde, dans son judicieux parallele, sur l'imposture adroite d'un certain Libraire, au sujet du livre des *Amusemens historiques* ; imposture qui n'a pû séduire que des personnes sans lumiere & sans goût, puisqu'il y a autant de différence entre le stile de cet Ouvrage & le stile des miens, qu'il peut y en avoir entre les écrits de M. Rollin & ceux de M. G. de P. Non que l'Auteur

des *Amusemens historiques* ne soit un jeune homme qui a beaucoup d'esprit, & qui a écrit plusieurs autres choses avec autant de finesse, que de génie : mais cet Ouvrage fort négligé, & dont il ne m'avoit fait voir que le commencement, n'étoit pas digne de lui. Cependant il a plu à quelques personnes, ou mal intentionnées, ou très-peu éclairées, de me l'attribuer. Voyez ce que j'en ai dit dans la premiere Lettre des *Observations*; pag. 15.

Troisiéme article. Je m'étois flatté que la maniere dont M. l'Abbé G. mon Collegue, de concert avec moi, a parlé dans la 64 Lettre des *Observations*, au sujet de la derniere Harangue du P. Porée sur les *Romans*, n'auroit pû déplaire qu'à ceux qui font peu de cas de l'éloquence, du goût & du stile de cet ingénieux Orateur, & je ne m'attendois pas qu'un de ses Confreres nous en feroit des reproches; d'autant plus que nous en avions reçû des remercimens de la part du P. Porée même, dont je me glorifierai toujours d'être le serviteur & l'ami. Cependant dans le Journal de Trévoux (Juillet 1736,) on prétend que plusieurs endroits cités dans la Lettre 64, y sont traduits ou avec né-

gligence ou infidélement. Les gens de Lettres n'ont pû s'empêcher de rire, en comparant la Traduction du Journaliste avec la nôtre. Ce seroit abuser de la patience du Lecteur, de rapporter ici tout ce qu'il y désapprouve : je me contenterai de quelques endroits.

Nous avons fait attention à ce trait du P. Porée, si peu favorable au grand Racine : *Heroas contemplare cæteros, qui teneris istis, & ingeniosissimi elegantissimique Poëtæ artificio emollitis heroibus in Scenam Gallicam successerunt, de singulis fermè quæres, &c.* Et nous avons dit en général, (en faisant mention de cet endroit, sans prétendre le traduire mot à mot) que selon le P. Porée, *en considérant les autres Héros que M. Racine a pliez à ce caractère de tendresse, il n'y en a pas un, qui ne soit amoureux en dépit du bon sens.* Le Pere Porée, dit le Journaliste, dit tout le contraire dans son texte, & il en traduit ainsi le commencement : *Si les autres Heros ont été amollis par l'effet de l'art de ce Poëte, &c.* En vérité il me semble que nous avons exprimé la même chose un peu moins mal, en disant, que *M. Racine a plié les autres Héros à ce caractère de tendresse:* Quant au reste du passage, nous sommes d'accord.

Nous avons dit que le P. Porée comparoit la Tragédie *à une Dame chaste, qui aime mieux mourir que d'être violée*: c'est le sens de ces paroles, *Castam matronam prius mori decet, quam vitiari*: le Journaliste traduit ainsi, *une matrone chaste doit perdre plûtôt la vie que l'honneur.* Il est certain que le mot de *vitiare* signifie en cet endroit ce que nous lui avons fait signifier, mais les Romains ne s'en servoient que par rapport aux filles : ils n'ont jamais dit *vitiare matronam*, mais *vitiare virginem.* A l'égard du terme françois *Matrone*, le Journaliste devoit avant que de l'employer s'informer de sa signification.

Dum fervet omnis officina Romanensis; dum scriptores famelici narratiunculas deproperant amatorias, unde lucri aliquid colligant, parum solliciti, an diu vivant illæ, modo ut sibi per eas detur aliquamdiu vivere; dum tirones eruditul, &c. Le Journaliste traduit ainsi : *Tandis que toute la fabrique d'Historiettes est dans le feu de la composition.* (Une *fabrique* dans le feu de la *composition !*) *tandis que des Ecrivains affamez brusquent leurs petites Nouvelles galantes pour un vil interêt, sans s'embarrasser de leur durée, pourvû qu'elles leur procurent de quoi vivre, tan-*

dis que des commençans legers d'érudition ; forgent des contes , &c. Pour nous , qui n'avons pas le rare talent du Journaliste,& qui d'ailleurs *brusquons* nos petits Ouvrages , nous avons traduit :ainsi cet endroit de notre mieux : il est bien triste que notre traduction lui ait paru mauvaise. » Tandis que la manufacture » des Romans est en mouvement, tan» dis que des écrivains faméliques se hâ» tent de composer de petites Historiet» tes amoureuses , pour gagner quelque » chose , sans se mettre en peine , si el» les vivent long-tems , pourvû que » pendant quelque-tems elles les fas» sent vivre ; tandis que des apprentifs » demi-sçavans forgent des avantures » fabuleuses , &c.

Bellè togatus a été traduit par nous , *enveloppé dans une belle robe de chambre* ; cela ne vaut rien , selon le Journaliste ; il falloit traduire , *dans un deshabillé riche.* Je n'avois jamais entendu dire,qu'un *riche deshabillé* convînt aux hommes, je croyois qu'on se seroit moqué d'un homme qui eût affecté d'avoir un *riche deshabillé* , qui n'est jamais que pour les femmes. Il n'a jamais vû, je crois , dans les Livres qu'il a pû lire , un homme en *riche deshabillé* , si ce n'est le *Bourgeois Gentilhomme* de Moliere.

Mater familias in medio juniorum matronarum senatu recitat ex ampliore cathedrâ, tanquam ex tribunali, Librum aureum. Cet endroit a été traduit ainsi par nous : *La Dame du logis, au milieu d'un sénat de jeunes femmes, lit à haute voix, assise dans un grand fauteuil, comme dans un tribunal, un livre proprement relié.* Le Journaliste improuve cette traduction, à laquelle il substituë sçavamment celle-ci. *UNE MERE entourée de jeunes Dames, & RE'PANDUE SUR UN SOFA, d'où comme d'un tribunal, elle lit à haute voix UN LIVRE D'OR.* Il s'agit d'un mauvais Livre, selon le P. Porée ; il ne s'agit donc pas d'un *Livre d'or*, mais d'un Livre *doré*, ce que nous avons rendu suffisamment. Le P. Porée a-t'il pû penser qu'un Livre rempli d'impiétés abominables fût un *Livre d'or* ? Il a, je crois, trop de jugement, pour avoir voulu placer là une mauvaise ironie. De plus, il ne nous seroit jamais venu à l'esprit, qu'*amplior cathedra* signifiât un *Sofa*, ni qu'un *Sofa* pût ressembler à un *Tribunal.* Nous n'avons pas non plus apperçû dans le texte, qui est ci-dessus, l'idée d'une *femme répanduë.*

Puellula è Nutricis elapsa gremio, z

été traduit dans les Observations par ces mots ; *une petite fille échappé du sein de sa Nourrice.* Mauvaise traduction ; au gré du Journaliste, qui traduit ainsi ; *un enfant qui s'échappe des bras de sa GOUVERNANTE* ; mais de quel sexe est cet *enfant* du Traducteur ? Le Pere Porée dit *puellula.* D'ailleurs il ne parle point de *Gouvernante*, mais de *Nourrice.* Enfin à notre traduction en général, qui n'a ; ce semble, d'autres défauts, que d'être très-littérale, (si c'en est un) le brillant Journaliste préfere toujours une paraphrase, tantôt précieuse, tantôt entortillée, tantôt barbare, dont nous pourrions citer plusieurs exemples, si nous ne craignions de rebuter le Lecteur.

Pour Dieu tâchez, *Rouss.*

En vérité le rôle de Critique ne va pas à tout le monde ; & bien que quelques gens disent que la *Critique est aisée*, je ne vois pourtant presque personne réussir en ce genre d'écrire. Quoiqu'il en soit, il ne me semble pas que le Journaliste de Trévoux ait tiré un grand avantage de cette *Lenteur scrupuleuse* dont il se glorifie, & que notre prétenduë *précipitation* ait mis l'extrait, qu'il

méprise, infiniment au-dessous de celui de ce sçavant homme, qui paroît également versé dans la connoissance de la Langue Latine & de la Langue Françoise. L'estime profonde que j'ai pour lui, me force de taire son nom.

Mémoires de Mademoiselle de Mainville.

M. le Marquis d'Argens, content du succès de ses *Mémoires*, s'est mis dans le goût d'écrire divers Ouvrages de même caractere. Dans la Préface des *Mémoires de Mademoiselle de Mainville* *, dont je vais vous tracer une legere idée, il s'annonce pour l'Auteur du *Mentor Cavalier*, & des *Mémoires du Marquis de Mirmont* : & il y justifie par des raisons assez foibles la liberté qu'il prend de nommer quelquefois des personnes vivantes.

Ce Roman est à proprement parler un amas d'Historiettes. On trouve d'abord les avantures de Mademoiselle Maurin, échappée d'un Convent, qui épouse le Comte de Mainville. Elle avoit été aimée du Chevalier d'Assemard, dont elle regardoit modestement les Discours galans comme un hommage qu'il ren-

* *Mémoires de Mademoiselle de Mainville, ou le Feint Chevalier*. Par M. le Marquis d'Argens. A la Haye, chez Paupie, 1736. in-12.

doit à sa beauté. Ce Chevalier gêné par son Oncle & par sa Grande-Mere, ne pouvoit trouver le moyen de peindre sa passion à sa Maîtresse. Heureusement la Grand-Mere ordonna à la jeune Demoiselle d'aller dans une de ses Terres pour toucher ses revenus : le Chevalier fut l'attendre dans un bois, où il lui débita ses saillies galantes. La Demoiselle traversée dans ses amours, épouse secrettement le Comte de Mainville, & elle est représentée d'un *caractere rempli d'honneur & de probité.*

Cependant cette Dame, par ses mauvais traitemens, force Mademoiselle de Mainville sa fille, à prendre la fuite. C'est auprès de Lyon que cela se passe. A une lieuë de cette ville, la Demoiselle rencontre un jeune homme aimable, nommé Maurel, qui l'avoit inutilement demandée en mariage. Quoiqu'il *vint d'une campagne*, il se trouvoit avoir beaucoup d'argent ; il s'offrit de voyager avec sa belle Maîtresse, qui l'agréa, après avoir exigé de lui la promesse de vivre avec toute la bienséance convenable.

Arrivez au Pont-Saint-Esprit, ils prirent des précautions pour éviter certains inconvéniens où ils étoient déja tom-

bés ; Mademoiselle de Mainville s'habilla en homme, & prit le nom de Chevalier de Vergy ; Maurel se para du nom de Mirancourt. Ils se rendirent à Montpellier, où le feint Chevalier plût bientôt aux Dames ; & pour n'être pas en reste, il étala toute la coquetterie d'un Petit-Maître. Insulté par le Comte de Vilairet, il en tira raison l'épée à la main, & blessa son ennemi, qui l'estima dans la suite, & vécut dans une grande liaison avec lui. Mais de ce commerce d'amitié, naquit la passion de Mademoiselle de Vilairet pour le faux Chevalier, qui poussa la feinte jusqu'à consentir de l'enlever. Ce nœud est heureusement coupé par un Conseiller en la Cour des Aydes, rival du Chevalier. Informé par la femme de chambre de tout ce qui se passoit, il fut lui-même le ravisseur. Le Chevalier fut d'abord soupçonné d'avoir fait le coup ; mais ayant *découvert sa gorge* au Comte de Vilairet, frere de la Demoiselle, tous les soupçons furent dissipés. On découvrit enfin qu'elle avoit été enlevée par le Conseiller, & menée dans un Château, où M. de Vilairet & le Comte son fils se rendirent. Mademoiselle de Vilairet, toujours éprise de son

Amant, devint plus traitable, lorsque son frere lui eût dit que le Chevalier n'étoit pas en état d'être son époux. Elle promit d'épouser le Conseiller, si ce qu'il lui disoit étoit vrai. Revenuë à Montpellier, le Chevalier vint la voir, & *lui fit toucher sa gorge*, pour ne lui laisser aucun doute. Le Chevalier ayant pris le parti de venir à Paris, fut voir la femme du Conseiller, qui l'embrassa tendrement : mais le mari qui vit ces caresses *au travers de la porte*, vint avec deux pistolets, & en tira l'un sur son rival, qui le fit fuir, *en faisant briller le fer dont il étoit armé.* On appris au mari le sexe du Chevalier, & il devint tranquille.

Nos deux Amans vinrent enfin à Paris, & logerent dans un Hôtel, qui étoit le rendez-vous de personnes célébres par leurs avantures. C'est d'abord un Gentilhomme Provençal, qui est volé par deux filles de joye ; ensuite vient un Comte, qui déguisé en fille, s'étoit introduit dans un Convent, où étoit Mademoiselle de *** sa Maîtresse. Cette Demoiselle est d'une facilité inconcevable à se livrer à son Amant. Cette foiblesse n'inspire que du mépris. L'Auteur n'ignore pas que les Romans

n'admettent que celles qui peuvent inspirer de la pitié ou de la haine. Faloit-il salir ces *Mémoires* de l'avanture de *Catin Salo*, fille du Maître de l'Hôtel, qui est une vraie *Courtisanne*, & qui accouche le même jour qu'elle devoit épouser un garçon Sellier ? Enfin le Comte de Mainville, frere de l'Héroïne du Roman arrive dans cet Hôtel où il conte au Chévalier ses équipées amoureuses. La sœur se découvre au frere ; c'est là seule situation intéressante. Puis le Pere arrive, & consent au mariage de sa fille avec Maurel.

Ce Roman est dédié à *l'Ombre de l'illustre Bayle.* Dans l'Epître Dédicatoire, l'Auteur badine le mieux qu'il peut : » Dans un certain écrit Hébraïque, j'ai » prié, dit-il, un nommé Aaron Menceca, de qui je suis fort ami, de vous » assurer combien votre mémoire m'est » chere, & jusqu'à quel point je suis » votre serviteur. » Cet écrit Hébraïque, selon l'Auteur, n'est autre chose que les *Lettres Juives*, apprétiées depuis peu par les Journalistes de Trévoux.

Depuis 1734, il a paru un Recueil de *Lettres édifiantes & curieuses* des Jésuites Missionnaires ; sçavoir, le 21e Re-

cueil en 1734, & le 22e qui vient de paroître. Ces deux volumes contiennent des choses très-interessantes, même pour les Gens de Lettres, ainsi que la plûpart des autres volumes précédens. La Lettre du P. Parennin à M. de Mairan dans le 21e volume, mérite beaucoup d'attention, & me donnera lieu de faire plusieurs *Observations*, qui ne seront pas indifférentes. Tout ce qui regarde la Province de Paraguai dans ce même volume est du même mérite, mais d'un autre genre. Dans le 22e volume la Lettre du P. Contancin & celle du P. d'Entrecolles sont les plus curieuses; sur tout la Lettre de ce dernier, sur la maniere de faire des perles artificielles, semblables aux perles naturelles; sur le secret de rendre aux perles leur premiere beauté; sur le moyen de rétablir des vases de porcelaine brisés, ensorte qu'ils soient d'usage, comme auparavant; sur le moyen de peindre une porcelaine déja cuite; de laver & de rajeunir de vieilles estampes; sur la maniere de faire des parfums, & de donner à la vapeur qui s'éleve une figure agréable. On y trouve aussi des secrets pour conserver du feu sur l'eau sans s'éteindre, pour avoir une lampe qui éclaire

un mois, ou une bougie qui dure toute la nuit, sans presque se consumer; pour se procurer du Mercure, en le tirant du pourpier sauvage; pour changer le plomb en étain, & donner à l'étain l'éclat de l'argent : enfin le moyen de vivifier l'éguille d'une boussole, sans avoir recours à l'aiman, &c. Je vous entretiendrai de ces deux volumes successivement, mais je ne le puis faire que dans quelques mois.

Je suis, &c.

Ce 14 Juillet 1736.

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXXII.

Discours de l'Academie.

LEs Discours prononcés à la réception des deux derniers Académiciens, méritent, Monsieur, que je vous en rende compte. M. l'Evêque de Mirepoix, Précepteur de Monseigneur le Dauphin, ayant été élu à la place de feu M. Mallet, commença ainsi noblement son Discours. » Messieurs je ne le dissimule point » à moi-même, & je me hâte de le » publier, par l'interêt que la recon» noissance m'inspire déja pour votre » gloire; c'est à l'honneur que le Roi » m'a fait, que je dois celui que vous » me faites aujourd'hui. » Quoique ce » soit proprement à la protection liberale de Louis XIV. & aux vûës sublimes du grand Colbert, que le siecle

passé est redevable de tous les célébres Ecrivains François qui l'ont illustré, & qui n'auroient, ce semble, pas moins existé, quand l'Académie Françoise n'auroit été fondée que dans ce siécle-ci ; cependant, suivant le stile ordinaire, M. de Mirepoix en fait tout l'honneur au Cardinal de Richelieu; Fondateur de l'Académie, & cet endroit n'est pas un des moins beaux de son Discours. » Ce n'est que depuis » l'établissement de l'Académie, dit-il, » que les bonnes Lettres ont été com» me naturalisées en France. Ce goût » formé sur les anciens & bons mo» deles, l'ouvrage d'un Roi, l'amour » & le pere des sçavans, ce goût n'é» toit pas entierement perdu ; mais il » ne se soutenoit gueres que dans une » Langue étrangere. Les meilleurs » esprits n'osoient, ce semble, écrire, » ou ils retomboient dans leur barba» rie, dès qu'ils écrivoient dans leur » Langue naturelle » L'Orateur excepte sans doute Amyot & Montagne Plût à Dieu que la Langue n'eût point été changée, & qu'il fût permis aujourd'hui d'adopter leur style.

» Sans remonter plus haut, conti» nue-t-il, quelle sorte d'éloquence » dans la plûpart des Discours fra-

» çois qui ſont venus juſqu'à nous ?
» Nulle expreſſion, nul génie même ;
» nulle connoiſſance ſur tout de la na-
» ture & des ſentimens. Cet art de
» prendre l'homme par lui même, &
» de le ramener à ce qu'il ſent, pour
» lui inſpirer ce qu'il doit, ce grand
» art de la perſuaſion étoit pleinement
» ignoré. Tout alloit à l'eſprit : & la
» ſéchereſſe toûjours inſéparable de ce
» qui n'eſt qu'eſprit, ne faiſoit de tous
» les diſcours qu'un enchaînement de
» belles paroles ſans ame & ſans vie ;
», &c.

L'Orateur décrit enſuite le change-
ment produit dans tous les eſprits par
l'érection de l'Académie, » A une vai-
» ne & puérile affectation ſuccéda un
» langage uni, naturel, raiſonnable.
» On ne parla plus, ainſi que s'en
» plaignoit un Ancien, poëtiquement,
» ou en Orateur, on parla humaine-
» ment, ſenſément ; avec cette ſim-
» plicité noble & tendre, qui caracté-
» riſe les cœurs bien nez, autant que
» les bons eſprits. Tout ſe reſſentit de
» cette heureuſe révolution. Dans la
» Chaire, dans le Barreau, juſques
» aux Lettres & aux converſations,
» qui ont auſſi leur éloquence, tout
» fut rappellé à la Nature, l'art ne fut

» plus employé que pour la découvrir ;
» ou pour l'orner. »

Comme l'empire du Goût est sujet aux révolutions, M. de Mirepoix suppose, que malgré l'établissement de l'Académie, il a couru risque de se perdre. C'est l'Académie, selon lui, qui l'a retenu sur le bord du précipice, c'est elle *qui a conservé le feu sacré.*
» Dans le plus grand danger des Lettres & de l'éloquence Françoise ; » dit-il, il y eut toujours parmi vous » des hommes fidéles au dépôt de la » vraie & de la saine éloquence ; des » hommes qui sçurent se défendre, & » défendre les autres de la contagion, » si on ose le dire, & du frivole goût » de l'esprit ; des hommes assez forts » pour ne chercher que le vrai beau, » & assez éclairés pour ne le trouver » que dans le simple & le naturel... » Puisse le caractere de tels hommes » se perpetuer : Puisse cette éloquence » du cœur & des sentimens, se conser- » ver & se répandre ! Le sublime, ou » ce que l'on appelle le sublime de » l'esprit, est assez connu : celui du » cœur ne l'est pas. Peut-être n'est-ce » qu'une miserable vanité, bien plus » que le défaut de talent, qui fait la » disette d'Orateurs. On a la fureur de

» briller ; on ne se met en peine que
» de former son esprit ; on ne pense
» nullement à se former soi-même ;
» &c. » On a pensé de tout tems qu'il
falloit qu'un Orateur fût un homme de
bien. La vertu est en effet le fondement
de la vraye éloquence, & on sçait assez
que c'est elle qui a fait le principal succès
des prédications touchantes d'un
Orateur Chrétien, que la Sagesse même
à chargé de l'éducation précieuse
du jeune Prince, dont on trouve ici
un portrait fidéle, qui doit charmer
tous les François, & que je ne puis me
dispenser d'exposer ici tout entier ;
comme le plus aimable de tous les tableaux.

» Déja se développe dans l'auguste
» Eleve tout ce qui brille & charme
» le plus dans l'enfance. Un feu, une
» vivacité, temperés & rendus encore
» plus aimables, par un fond de douceur
» & de docilité, de gayeté même
» & de joye. Une conception aisée ;
» une mémoire, qui saisit les choses,
» sans presque les apprendre, & qui
» fait que l'on trouve une vraie instruction,
» où l'on n'avoit apperçu
» que du badinage & du divertissement.
» Une curiosité, qui s'étend à tout, &
» ne cesse de faire des questions, des

» réfléxions, des applications du peu
» qu'il a vû ou appris, justes & promp-
» tes, où l'on ne méconnoîtroit pas
» une raison déja formée. Les Prin-
» ces ne sont point au-dessus des Loix
» naturelles; & en effet dans Mon-
» seigneur LE DAUPHIN, ainsi
» que dans les autres enfans, l'aptitu-
» de aux sciences se fait remarquer
» bien plûtôt que l'amour & le goût;
» mais lors même que la sécheresse
» des premiers élémens le rebute d'a-
» vantage, & qu'il le déclare, c'est
» avec un enjouement & des graces,
» qui décelent les dispositions, & font
» sentir que les sciences, pour lesquel-
» les il est né, sçauront bien s'en em-
» parer un jour, & que, pour ainsi
» dire il sera sçavant malgré lui....
» A l'âge de Monseigneur LE DAU-
» PHIN, on ne peut gueres que ha-
» sarder des prédictions, sur le carac-
» tere & les sentimens : Que ne point
» esperer pourtant d'un Prince, qui
» n'a pas encore atteint la septiéme
» année, & qui aime la vérité, jus-
» qu'à avouer ses fautes avec une can-
» deur & une ingénuité qui les fe-
» roit d'abord pardonner à un simple
» particulier ? capable d'être touché
» du malheur d'une famille affligée,

» & qui ajoute de lui même aux se-
» cours qu'on lui inspire de donner !
» Que ne point esperer d'un jeune
» Prince, qui n'est environné que de
» probité, d'honneur, de religion ;
» dont toute la maison, dans un con-
» cert & une union qui se rencontre-
» roit difficilement dans une famille ;
» n'a qu'un même but & un même
» objet, l'avancement du Prince, &
» le succès de son éducation ? Quels
» sentimens surtout n'inspirera pas
» l'illustre, le sage Gouverneur, qui
» a lui-même tous les sentimens de sa
» naissance, *& qui n'en a que les senti-*
» *mens* ? qui, ennemi de tout faste &
» de toute ostentation, ne connoît de
» vraie noblesse, que la valeur qui se
» sacrifie pour le service de son Roi ;
» & la bonté, qui ne se plaît que
» dans les biens qu'elle fait aux hom-
» mes ; d'autant plus capable de con-
» duire un jeune Prince, & de mode-
» rer ses humeurs naissantes, que dans
» une continuelle égalité d'ame & de
» raison, il semble être né tout ce
» qu'il doit être, & n'avoir de passion
» que le devoir, qu'il aime même en-
» core sans passion. » Quelle obliga-
tion toute la France n'a t-elle pas à M.
de Mirepoix, de lui montrer si agréa-

blement le précieux trésor qui lui est confié, & d'apprendre à tous ceux qui ne seroient pas instruits des hautes & rares qualités de M. le Duc de Chatillon, (s'il se peut que quelqu'un les ignore) qu'Achille dans son enfance ne fut pas remis en de plus dignes mains. *

M. de la Chaussée, élu à la place de feu M. Portail, Premier Président du Parlement de Paris, après avoir prononcé deux pages de prose, parla en vers Alexandrins, & rima à peu près ce que M. de Mirepoix avoit déja dit sur la naissance du goût, fruit de la naissance de l'Académie. Cet éloge de la Langue Françoise auroit été, ce me semble, moins supportable en prose proprement dite :

Eh quoi n'a-t-elle pas remis entre nos mains
Les richesses des Grecs & celles des Romains ?
De leurs divins écrits interprétes fidéles,
Si nous avons peut-être égalé nos modéles,
Dans le monde sçavant s'il ne s'est rien produit,
Sans être en notre Langue heureusement traduit,
Elle peut donc suffire, & la plainte est injuste.

La beauté de ces vers n'eblouit pas

* Le Centaure Chiron, fils de Saturne, fut le Gouverneur d'Achille.

assez, pour empêcher de faire réflexion que les traductions françoises ne peuvent rendre fidélement que les Historiens Grecs & Latins; à l'égard des Orateurs & des Poëtes ils seront toujours inaccessibles aux Traducteurs. Démostene, Homere, Anacreon, Ciceron, Virgile, Horace, ne sçauroient être rendus dans une autre Langue. J'ai vû, par exemple, les Sermons du célébre Bourdalouë traduits en Latin par un fort habile homme; ce n'est point le corps de Bourdalouë, c'est sa carcasse. Il en est de même des anciens Orateurs que nous entreprenons de traduire, & c'est encore pis à l'égards des Poëtes.

S'il y a quelque défaut dans les vers de M. de la Chaussée, c'est trop de raison. Quoi de plus sensé, par exemple, que l'endroit suivant?

La Langue se corrompt,
Lorsqu'à l'indépendance elle est abandonnée;
Elle a toujours besoin d'être subordonnée.
Quand elle est parvenuë à sa maturité,
Il faut des *surveillans*, dont la sévérité
Etouffe les abus toujours prompts à renaître;
Il faut des *défenseurs* qui soient dignes de l'être,
Et que leur propre gloire interesse toujours
A fixer à jamais sa richesse & son cours.

Il est tems que je passe à la Réponse éloquente que M. l'Archevêque de

Sens, Directeur de l'Académie, a fait aux discours des deux nouveaux Académiciens. Il dit à M. de Mirepoix : » Pour vous, Monsieur, c'est par sa-» gesse, & non par stérilité, que vous » avez évité ce défaut. * On reconnoît » par le Discours que vous venez de » prononcer, que les graces du stile » & les tours ingénieux vous sont fa-» miliers ** ; mais l'austere vertu dont » vous avez fait profession toute votre » vie, a reglé votre goût ; & attentif » uniquement à la gloire de Dieu, vous » avez méprisé en homme de bien cet-» te gloire vaine, que l'on recherche » quelquefois par un stile indigne de » la gravité du saint Ministere. »

Voici une partie du Compliment que M. de Sens adressa à M. de la Chaussée. » Si en un an, *& dans un âge* » *peu avancé*, vous avez fait tant de » progrès, *** que sera-ce, si vous aug-

* Le stile épigrammatique.

** Tout le monde convient que le Discours de M. de Mirepoix est un des plus ingénieux, des plus fins, & en même tems des plus judicieux, qui depuis très-long-tems ait été prononcé à la l'Académie Françoise.

*** *La fausse Antipathie*, *l'Epître de Clio*, & *Le Préjugé à la mode* sont les trois seuls Ouvrages de cet Auteur. *L'Epître de Clio* passe pour un chef-d'œuvre.

» mentez toûjours de même ? Ne verra
» t-on pas un jour revivre en vous
» cet ancien fleau des vices & du ridi-
» cule, le célébre Moliere ? Ici je de-
» vrois peut-être en qualité de Direc-
» teur d'une Académie, a qui la Poësie
» est chere, m'étendre davantage sur
» le mérite de vos Comédies. Mais
» l'austere Dignité dont je suis revêtu,
» m'oblige à être réservé. N'aurois-je
» pas même à craindre qu'on ne me
» fit un reproche si je loüois égale-
» ment & l'Orateur Chrétien & le
» Poëte profane, & si je distribuois à
» la fois des éloges, & à celui qui
» a préparé des Scénes au Théa-
» tre & à celui qui a compté le
» Théatre au nombre des scandales
» qui excitoient son zéle ? Non, Mon-
» sieur, le reproche seroit injuste ;
» je puis, sans blesser mon caractere,
« donner, non aux Spectacles que je
» ne puis approuver, mais à des pié-
» ces aussi sages que les vôtres, * &
» dont la lecture peut être utile, une
» certaine mesure de loüanges, tandis

* Les Piéces comiques de M. de la Chaussée tendent en effet directement à la correction des mœurs. *Le Préjugé à la mode* surtout peut être lû par les personnes les plus scrupuleuses.

» que l'Académie, en vous adoptant,
» donne à la beauté de votre génie &
» aux graces de vos poësies la couron-
» ne qu'elles méritent à ses yeux....;
» Ainsi en rendant justice à la sagesse
» de vos vûës, on poutra convenir
» sans peine, qu'il y a quelque rap-
» port entre celui qui condamne nos
» Théatres, & celui qui essaye de les
» corriger. »

Cela s'appelle marcher d'un pas ferme & majestueux dans un chemin glissant La supériorité de génie & de raison ont fourni à M. de Sens une ressource, qui auroit peut-être manqué à tout autre dans une circonstance pareille. Plus un sujet, quel qu'il soit, est, pour ainsi dire, rébelle au pinceau, plus celui qui le traite bien, mérite d'éloges. L'endroit suivant est encore un effort d'esprit, mais d'un autre genre, où l'Orateur n'a pas moins réüssi. Il entreprend & acheve, sans tomber dans la fadeur de l'adulation, un parellele de Son Eminence M. le Cardinal de Fleuri avec le grand Cardinal de Richelieu. Je pourrois, sans être moi-même adulateur, comparer ce morceau d'Eloquence à ces coups hardis d'architecture, qu'on vient voir & admirer de toutes parts. Voici c

parallele, comparable à tout ce que vous avez jamais pû voir de plus parfait en ce genre, soit pour la justesse de l'opposition, soit pour la verité des caracteres & des faits.

Après avoir exposé avec la plus vive éloquence les vertus rares de Loüis XV; après avoir tracé une sublime image de la sagesse de son gouvernement, de ses vûës pacifiques, du succès de ses armes, de la candeur de sa politique, & de la noble simplicité de ses heureuses négotiations, * l'Orateur s'exprime ainsi.

» Manes du grand Armand, qui » aviez épuisé, ce semble, toutes les » merveilles d'un ministere glorieux; » venez & voyez. Tout grand que » vous êtes, ces évenemens, disons » même ces prodiges nouveaux ne » méritent-ils pas vos regards? Vo- » tre gloire est incomparable; mais » il reste encore des routes, qui me- » nent à une autre sorte de gloire,

* » Toutes les Nations de l'Europe reçoivent » la loi, non de Loüis XV & de son Ministre; » ils n'ont garde de paroître la donner; mais » les Nations armées la recevront des mains » de l'équité & de la justice. LOUIS s'y sou- » met lui-même par probité & par modéra- » tion. Toutes les Nations contentes l'admi- » rent, & s'empressent de l'imiter. *Disc. pag.* 36.

» qui aura aussi ses admirateurs.

» Le Cardinal de Richelieu remue » toute l'Europe par l'activité de sa » politique : il fait marcher des Ar- « mées de toutes parts ; elles parois- ». sent où on ne les attendoit pas ; elles » semblent sortir de dessous terre. » Je vois dans ces opérations éton- » nantes des ressorts multipliés, des » forces mouvantes, de puissantes » machines. Le Cardinal de Fleuri, » paisible dans son Cabinet, commu- » nique sa tranquilité à toute l'Euro- » pe ; sans inquiétude, sans s'émou- » voir, sans rien perdre de cette dou- » ceur aimable qui orne toutes ses ac- » tions, il fixe les inquiétudes des tê- » tes couronnées ; il veut que tous les » Etats soient comme une même fa- » mille, ou des freres bien nez vivent » entr'eux sans ambition & sans défian- » ce : & il réüssit.

» Le Cardinal de Richelieu pose » pour fondement de sa politique, » de contredire, d'abaisser, d'abattre » même, s'il est possible, la Maison » d'Autriche, comme une Maison » rivale, qui ne pouvoit subsister » qu'aux dépens de la Maison de Fran- » ce. Le Cardinal de Fleuri entreprend » de réunir ces deux illustres Maisons ;

» il n'envie pas à la Maison d'Autri-
» che la splendeur qui lui est propre ;
» elle n'a rien qui offusque la Maison
» de Bourbon ; & établissant entre
» elles, pour maxime fondamentale,
» la droiture, la bonne foi & l'équité,
» il satisfait aux intérêts de l'une &
» de l'autre, & des Maisons rivales,
» il en fait comme une seule & même
» Maison.

» Le Cardinal de Richelieu prend
» son vol de si haut, qu'il fond même
» sur l'Aigle dans sa plus grande éle-
» vation : il l'étonne, il l'atterre, il
» lui arrache sa proye. Le Cardinal
» de Fleuri la charme par sa douceur,
» il l'apprivoise par sa franchise, il
» lui donne sa proye, & il la con-
» tente ; & cependant il vient à bout
» de partager avec elle l'empire des
» airs, & de lui faire aimer ce par-
» tage.

» Le Cardinal de Richelieu s'assu-
» jettit toutes les Nations, l'une après
» l'autre ; il nourrit entre elles des ja-
» lousies réciproques ; il profite de
» leurs divisions ; quelquefois même
» il les excite, ou il les fomente habi-
» lement, pour affoiblir les ennemis
» de son Roi. Le Cardinal de Fleuri
» ne veut pas que son Roi ait des en-

» nemis : il a en horreur toute intri-
» gue, qui puisse paroître injuste ; il
» regarde le droit des gens & l'égalité
» dans la Justice, comme le ressort
» des Traités, le plus efficace & le
» plus durable ; il veut que chacun
» soit content, & qu'il vive sans dé-
» fiance & sans allarme. Il cimente ses
» projets, par l'intérêt que chacun
» trouve à les adopter. Toutes les Na-
» tions admirent & paroissent satisfai-
» tes ; & si quelque jaloux conçoit du
« dépit, il n'ose éclater, de peur de
» paroître injuste.

» En un mot, le Cardinal de Riche-
» lieu désespere ses successeurs par la
» profondeur de ses desseins, par la
» hardiesse de ses entreprises, par la
» rapidité de ses succès: Qui pourra
» l'imiter ? Le Cardinal de Fleuri veut
» avoir des imitateurs ; il trace à ceux
» qui viendront le plan d'un ministere
» plus simple, plus facile, & peut-être
» plus sûr : il accredite la bonne foi &
» la probité ; il prépare les moyens de
» l'imiter, en donnant le modéle d'u-
» ne politique, dont tous les cœurs
» droits portent les ressorts dans leur
» propre vertu.

» Je ne demanderai pas ici, Mes-
» sieurs, lequel des deux a le plus

» d'avantage : je laisse volontiers au
» Cardinal de Richelieu tout l'éclat &
» la splendeur de son ministere. A
» Dieu ne plaise que je veüille dimi-
» nuer la gloire de notre Fondateur.
» Fleuri , le modeste Fleuri , s'offen-
» seroit , si je lui donnois ou la préfé-
» rence , ou même l'égalité. Mais , sans
» porter de jugement , je dirai seule-
» ment ce que mon goût m'inspire.
» J'aime mieux la paix que la victoire,
» la bonne foi que l'intrigue, la justice
» que les conquêtes : J'aime mieux voir
» en un mot, que la puissance de mon
» Roi s'accroisse & s'étende, sans se
» faire de jaloux ; & je le crois plus
» grand ; s'il n'a point d'ennemis , que
» s'il les avoit terrassé tous. » Sentimens
dignes d'un Sage , dignes surtout d'un
Evêque, héritier de l'éloquence hardie
, mâle & rapide du grand Bossuet ,
& de la saine & vertueuse politique
de l'illustre Prélat , auteur du Telemaquer

Compliment à M. le Premier President du Parlement de Roüen.

Voici un échantillon d'éloquence de Province , un peu différent de ceux que vous venez de voir ; je l'ai tiré d'un Imprimé, qui ne m'a été envoyé que depuis peu ; c'est le compliment fait à M. de Pontcarré , Premier Pre-

ſident du Parlement de Normandie, lorſqu'il paſſa par Alençon au mois de Mars dernier, allant à Rennes pour le mariage de Mr de Viarme ſon frere, Intendant de Bretagne. Ce Magiſtrat étant venu à l'Hôtel de Ville; M. de la Cour, Procureur du Roi, Syndic de la Ville d'Alençon lui fit un compliment, dont je vais vous citer les plus beaux endroits. Il commence ainſi. » Monſeigneur, Alençon & les » Officiers de ſon Hôtel de Ville, que » nous avons l'honneur de repreſenter, agréablement ſurpris par la ſubite nouvelle de votre heureuſe arrivée, ont tout quitté pour accourir, pour ainſi dire, hors d'haleine, » vous rendre leurs reſpectueux devoirs, & vous exprimer par une » voix tremblante, la joye extrême » dont tous les cœurs ſont enchantés, » d'avoir l'honneur de voir en paſſant » l'illuſtre objet de leurs vœux & de » leurs delices, le patron du repos » public & de la tranquillité des familles, le foudre & l'exterminateur » du vice, l'inviolable protecteur des » vertus, & le digne Prince de la » ſouveraine juſtice... Dans la confuſion de ce raviſſant trouble, ſi » vous êtes obligé d'écouter quelques

» loüanges ; qu'on cherche à vous
» donner à l'occasion ; ce n'est que
» pour ne pas rebuter par dédain la
» vertu de gratitude, si rare dans le
» monde, & qui parle par la langue
» universelle pour vos héroïques ver-
» tus & votre rare mérite.... Mais, ô
» fatalité de la joye momentanée que
» nous avons, de l'honneur de vous
» posseder si peu, laquelle va bientôt
» être transformée dans le triste regret
» de vous perdre de vûë! Une célébre
» Nôce vous attend à Rennes avec im-
» patience. Par un noble & mutuel
» plaisir pour tous, vous serez, dans
» la réciprocité, les délices du célé-
» bre Parlement & de l'illustre No-
» blesse de Bretagne, à laquelle sans
» doute un aussi rare mérite que le vô-
» tre est d'avance dans la plus recom-
» mandable vénération.... Que les
» froides eaux se rétirent devant vous!
» Que les neiges, les giboulées & les
» pluyes fréquentes cessent du moins
» pour favoriser votre marche! Que
» le souffle moderé d'un vent agréa-
» ble puisse dessécher les chemins
» de votre route! Que l'air épais &
» les nuages obscurs fassent place à la
» sérénité d'un ciel temperé, qui fait
» la joye, & console dans leurs peines

» les voyageurs ! Que le Pere de la » Nature, & tous les Astres qui l'en» vironnent ne lancent que d'heureu» ses influences sur vous ! Et qu'enfin » tous les élemens concourent à votre » prospérité dans l'éxécution d'un si « grand ouvrage : afin que la riche na» ture renouvellant ses merveilles dans » un agréable Printems, les étale en » faveur de votre heureux retour ; & » que la charmante Flore, restée dans » le sein de sa féconde Mere aux froi» dures d'un tardif hyver, renaissant » au favorable aspect de l'Astre jour» nal, pour ainsi dire, pour être de » la partie) fasse des parterres de mille » fleurs odoriferantes ; des préries & » des plaines qui borderont votre pas» sage, pour vous reconduire par » Alençon. » A la suite de ce Discours on lit une piéce de vers lyriques, sous ce titre : *Cantate fortuite, qui s'est trouvée au bout de la plume de l'Auteur, sur le Mariage de M. l'Intendant de Bretagne.*

Lettre sur l'affaire de Munau.

Vous sçavez, Monsieur, les bruits fâcheux, que l'affaire de *Munau* a excitez dans le Public contre la réputation des Jesuites. Les personnes judicieuses, qui se sont rappellé la Fable

insensée d'*Ambroise Guis*; & l'éclat qu'elle a fait dans le monde il y a quelques années, ont dû jusqu'ici suspendre leur jugement sur l'affaire de *Munau.* C'est le parti le plus prudent, quand il s'agit d'accusations atroces. Enfin il vient de paroître un Ecrit très-solide & très-curieux sur ce sujet, sous ce titre : *Lettre d'un Avocat de Luxembourg à un Avocat de Paris, au sujet d'un Libelle intitulé : Cruauté inouie commise en la Ville de Munau par les RR. PP. Jesuites de Liege.* Les Jesuites de Liege possedent depuis plus de cent cinquante ans le Prieuré de Munau, comme les plus anciens Prieurs, à titre de Terre indépendante, sous la sauvegarde des Princes voisins. Cette sorte d'indépendance est commune à plusieurs autres Terres, situées le long de la frontiere de Luxembourg. Les Officiers du Duché de Boüillon, qui avoient souvent essayé de donner atteinte à l'espece de souveraineté de ce territoire, ont rendu un Arrêt le 6 Septembre 1734, par lequel, à l'occasion d'une Sentence portée par les Juges de Munau en 1730, & suivie de l'éxécution, ils ont décreté *de prise de corps*, non-seulement ces Officiers, mais le Recteur même du College de

Liege ; comme si ces Juges avoient prévariqué dans leur Jugement. Cet Arrêt autentique n'a pû manquer de faire un fâcheux éclat dans toute l'Europe. Les Jesuites ont été rendus responsables de la prétenduë irrégularité de la procédure de leurs Officiers ; & peu s'en faut qu'ils n'ayent été representés par leurs ennemis comme des bourreaux cruels, alterés du sang des innocens. La *Lettre* dont il s'agit explique le fait clairement, & ne laisse aucun lieu à la replique. On voit que toute cette Tragedie a eu pour nœud le zele trop ardent des Officiers du Duché de Boüillon, qui ont voulu exercer sur ceux de Munau une Jurisdiction qu'ils croyoient leur appartenir, & qui à cet effet ont saisi l'occasion de la Sentence criminelle rendue à Munau contre des malfaiteurs atteints & convaincus, & de l'éxécution qui s'en est ensuivie. Qu'ont-ils gagné à cela ? Sa Majesté Impériale a pris connoissance de l'affaire : Elle a prétendu que le Duché de Boüillon n'avoit aucun droit sur la ville de *Munau*, & que c'étoit à elle de connoître de cette affaire, étant le vrai Souverain du Territoire de Munau, comme Duc de Luxembourg, & les Jesuites

de Liege ayant jugé à propos de le reconnoître récemment en cette qualité. En conséquence le Conseil de Luxembourg a cassé & annullé l'Arrêt des Juges de Boüillon. C'est en vain que ces Juges ont opposé à cet Arrêt, un autre Arrêt de leur Tribunal. Ce n'a été durant quelque tems qu'un flux & reflux d'Arrêts & d'Ordonnances contraires de la part des deux Cours. Mais le Conseil de Luxembourg, autorisé par la Cour de Bruxelles, a eu recours à des voyes plus efficaces. Il a rendu un dernier Arrêt le 13 Mai 1735, qui ordonne au Duc de Boüillon & à ses Officiers de restituer en trois jours tout ce qui avoit été enlevé, tant au Prieur Seigneur de Munau, qu'à ses Fermiers ou autres Vassaux, & de remettre en liberté, dans l'espace de vingt-quatre heures, ceux des habitans & Officiers de la Justice de Munau, qui pourroient être détenus dans les Prisons de Boüillon, le tout sous peine de dix mille florins d'amende. Cet Arrêt a été suivi de la saisie des biens de M. le Duc de Boüillon, & de ceux de plusieurs de ses Sujets. Bientôt un parti considérable, détaché de l'Armée du Rhin, traversa le Luxembourg, & vint mettre à contribution le Duché

de Boüillon ; d'où l'on envoya bientôt des Députés à Mayence, pour y traiter du payement des contributions, & retirer les ôtages. Ainsi a fini la Tragédie. On voit clairement que toute cette affaire n'a jamais eu d'autre fondement que la prétention des Officiers de Boüillon. D'ailleurs quand même les Juges de Munau auroient prévariqué, (ce qui ne paroît pas, étoit-ce une raison pour imputer cette prévarication aux Jesuites de Liege dont Munau est éloigné de 30 lieuës, & pour en faire la matiére d'un Libelle, qui, quoique sensiblement contraire à la verité & au bon sens, n'a pas laissé de faire un agréable impression sur certains esprits ? Il résulte pourtant que les Jesuites, par l'Acte qu'ils ont été obligés de donner à l'Empereur à l'occasion de cette affaire, ont perdu leur droit de souveraineté, ou d'indépendance, dont il est marqué dans la *Lettre* qu'ils étoient peu jaloux.

Je suis, &c.

Ce 21 *Juillet* 1736.

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXXIII.

LORSQU'IL nous est arrivé de faire la guerre au mauvais goût appuyé du faux bel esprit, toutes les personnes sensées ont applaudi à notre zéle, tandis que les partisans de ce mauvais goût nous ont taxés de partialité, ou de défaut de lumiéres. Il est vrai que ces Censeurs ne sont pas d'une grande autorité dans la République des Lettres, & qu'il nous importe peu de mériter leur suffrage. Souvent un petit Littérateur suffisant, enflé d'une mince érudition puisée dans son *Polianthea*, ou dans son *Fax artium*; incapable de rien produire de lui-même, insipide ou barbare dans les stériles Préfaces de ses obscures éditions, prend la liberté de vouloir régler les

Les trois nouv. Epitres de M. Rousseau.

rangs sur le Parnasse, & de décider du mérite de tous les Ecrivains modernes. A peine accordera-t'il du sçavoir & du goût à l'Auteur de l'*Histoire ancienne*, & de l'esprit à l'Auteur de la *Henriade*. Taisez-vous enfin, Censeurs importuns, l'Oracle de la belle Littérature va vous apprendre à juger des Ouvrages d'esprit : Suivez ses régles & ses conseils salutaires. Et vous, Ecrivains du tems, dont les heureux talens méritent d'ailleurs des éloges, écoutés le chant instructif du Cigne immortel des Marais de Bruxelles, du Longin, du Quintilien, de l'Horace de ce siécle.

Un stile periodique sans superfluité, nourri sans bouffissure, hardi sans rudesse, vif sans emportement, piquant sans aigreur, satyrique sans injure, élégant sans affectation, éloigné du langage vulgaire, sans obscurité, & sans barbarie ; des peintures naturelles & animées ; un Sel vraiment attique, toujours semé par une raison lumineuse & profonde ; voilà le vrai caractere des trois nouvelles Epitres * de M. Rousseau, qui viennent de paroître. Elles ne tirent point leur mérite d'un pompeux assortiment de brillantes Epithetes, ni d'une sim-

* A Paris, chez Rollin 1736. in 12.

ple harmonie vocale, mais d'un sens judicieux & didactique, toujours heureusement exprimé, & d'un tableau de choses peintes, avec une grace & une force égales. En un mot, c'est ici, comme en tout, le Prince des Poëtes modernes. A qui ces nouvelles Piéces pourroient-elles sembler foibles, sinon à des personnes ou d'un goût émoussé, ou d'une ignorance profonde, ou d'une prévention aveugle?

Dans la premiere Epître, adressée au R. P. Brumoy, Auteur du *Théâtre des Grecs*, à qui l'Auteur rend justice sur cet Ouvrage utile, qu'on ne peut assez louer, il plaint la Melpomene Françoise, d'être aujourd'hui, tantôt amollie & liquéfiée par de doucereux Quinaults, & tantôt guindée & enflée par des Versificateurs pompeux, qui n'ont d'autre mérite que de dialoguer des Scenes décousues, en belle cadence, en Epithetes & en Anthitheses. Telle est selon lui l'état de notre Tragique, depuis la mort de Corneille & de Racine,

Mais après eux helas! abandonné
Au goût pervers d'un siécle effeminé,
Qui ne prenant pour conseil & pour guide
Que les leçons de Tibulle & d'Ovide,
Et n'estimant dignes d'être applaudis
Que des Héros par l'amour affadis,

Nous a produit cette foule incommode
D'Auteurs glacés, qui séduits par la Mode
N'exposent plus à nos yeux fatigués
Que des *Romans en vers* dialogués ;
Et d'un fatras de Rimes accolées
Assaisonnant leurs fadeurs ampoulées,
Semblent vouloir par d'immuables loix
Borner tout l'art du Théatre François
A commenter dans leurs Scenes dolentes
Du doux Quinault les Pandectes galantes.
Mais de ce stile éflanqué, sans vigueur,
J'aime encore mieux l'insipide langueur,
Que l'emphatique & burlesque étalage
D'un faux sublime, enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'Oraison,
Enflés de vent & vuides de raison,
Dont le concours discordant & barbare
N'est qu'un vain bruit, une sotte fanfare,
Et qui par force & sans choix enrollés,
Hurlent d'effroi de se voir accouplés.
Ce n'est pourtant que sur ces balivernes
Qu'un fol essain d'Euripides modernes,
Creux au-dedans, boursouflés au-dehors,
S'est mis en droit, prodiguant ses accords,
D'importuner de sa voix imbécille
Et le Théatre, & la Cour, & la Ville.

En vérité, si nous étions plus séveres pour les Auteurs, les Auteurs le seroient plus pour eux-mêmes. C'est nous qui par l'argent & les louanges précipitées, dont nous payons les travaux négligés de ces Ecrivains féconds & avides, les enhardissons à nous étourdir de leurs ébauches. Mais la source de tout le

mal, est que notre passion aveugle pour tout ce qui semble esprit, nous fait prendre pour de l'esprit les choses les plus déraisonnables, & applaudir souvent ce que nous devrions siffler. A peine le petit nombre des vrais Connoisseurs peut-il alors faire entendre sa voix, étouffée par les bisarres acclamations de la foule ignorante.

Il est encore des Juges éclairés,
Des esprits sains, & des yeux épurés,
Pour discerner par un choix équitable
L'or de Billon d'avec l'or véritable.
N'en doutons point; mais à parler sans fard,
Leur petit nombre extrait & mis à part,
Que reste-t-il? qu'un tas de vains Critiques,
D'esprits légers, de cerveaux fantastiques
Du faux mérite Orateurs dominans,
Fades Loueurs, Censeurs impertinens,
Comptant pour rien justesse, ordre, harmonie,
Et confondant sous le nom de Génie
Tout mot nouveau, tout trait alambiqué,
Tout sentiment abstrait, sophistiqué,
Toute Morale insipide & glacée,
Toute subtile & frivole pensée;
Du sens commun déclarés ennemis,
Et de l'esprit adorateurs soumis;
Car c'est l'esprit qui surtout ensorcelle
Nos raisonneurs à petite cervelle.

C'est en effet ce qu'on admire, c'est ce qu'on vante aujourdhui dans *les Romans mis en action & en vers*, dans ces Ouvrages de Poësie *, *qui n'ont qu'un tems*;

* V. l'Epître Dédicatoire d'Alzire.

(& ce tems est court) *qui doivent leur mérite à la faveur passagere du Public & à l'illusion du Théatre, pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité.* M. R. fait parler ainsi un Auteur de cette espece.

J'ai pris un vol, qui m'éleve au-dessus
De la nature & des communs abus;
Et le bons sens, la justesse & la rime
Dégraderoient mon tragique sublime.
Si ce n'est là sa réponse, du moins
C'est sa pensée, & j'en ai pour témoins
Ces vers bouffis, où sa Muse hydropique
Nous dévelope en stile magnifique
Tout le Phébus qu'on reproche à Brébeuf,
Enguenillé des rimes du Pont neuf.
Déja tout fier de son propre suffrage,
En plein Théatre étalant son plumage,
Il se panade, & voit le ciel ouvert,
Dans son azur au grand jour découvert;
Et par hazard si quelqu'astre propice
Vient s'en mêler & faire entrer en lice,
Pour l'appuyer, quelqu'étourneau titré,
Quelque veau d'or par Plutus illustré,
Ou quelque Fée, autrefois Sœur professe,
Dans Amathonte, aujourd'hui Mere Abbesse;
Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent, que peut faire souffler
Dans les fourneaux d'une tête échauffée
Fatuité sur sotise greffée.

Il fait tout de suite parler encore de cette maniére ce même écrivain, il faut croire que ce n'est qu'un personnage idéal.

Ouvrez les yeux, ignorans ſectateurs
De mes groſſiers & vils compétiteurs.
Ils tirent toutes leurs lumiéres débiles
Des vains ſecours d'une étude ſtérile :
Pour moi l'éclat dont je brille aujourd'hui
Vient de moi ſeul, je ne tiens rien d'autrui.
Mon Apollon ne regle point ſa note
Sur le clavier d'Horace & d'Ariſtote.
Sophocle, Eſchile, Homere ni Platon
Ne m'ont jamais rien appris. Vraiment non.
On le voit bien, mais ce qu'on voit encore,
C'eſt que vos fleurs n'ont vêcu qu'une aurore,
Que votre éclat n'eſt qu'un feu de la nuit,
Qui diſparoît dès que le Soleil luit,
Et qu'un ſeul jour détruiſant vos chiméres
Détruit auſſi vos lauriers éphéméres.
Car ſi jamais de ſes erreurs abſous
L'œil du Public vient à s'ouvrir ſur vous,
Tel, dont jadis les faveurs obtenues
Par vanité vous portoient juſqu'aux nues,
Par vanité mettra tous ſes ébats
A vous coëffer du bonnet de Midas ;
Et devant lui votre gloire ternie
Ne ſera plus qu'un objet d'ironie :
Voila le ſort & le fatal écueil
Où tôt ou tard vient échouer l'orgueil
De tous ces nains, petits géans précoces,
Que leurs flatteurs érigent en coloſſes,
Mais qu'à la fin le bon ſens fait rentrer
Dans le néant, dont on les ſçut tirer.

Il fait voir enſuite combien le ſuffrage des Grands eſt funeſte à certains Poëtes, qui ne conſultent qu'eux, qui s'en tiennent à leurs ſuffrages, & qui s'i-

maginent qu'il y a plus de lumiéres, plus de goût chez un homme titré, chez un Courtisan, pourvû qu'il sçache lire, que chez les plus beaux Esprits d'un état inférieur, que chez ceux qui ont le plus étudié toute leur vie les préceptes sûrs, & les grands modéles des siécles d'Auguste & de Louis XIV.

Car c'est vous seuls, excusez ma franchise,
Messieurs les Grands, par qui s'immortalise
Dans son esprit l'incurable travers
Qui l'abrutit dans l'amour de ses vers.
A votre rang mesurant vos louanges,
Il croit parler la langue des Archanges;
Ce don céleste est un sacré dépôt,
Dont il doit compte au Public, & bien-tôt
Nous l'allons voir au sommet du Parnasse,
A chaque Auteur distribuant sa place,
Dicter de-là ses dogmes étourdis,
Et faire en loi passer tous ses Ecrits,
Homologués, selon sa fantaisie,
Au tribunal de votre courtoisie.
Car pour le peu que quelque trait saillant,
Quelqu'antithese ou quelque mot brillant
D'un vain éclair de lumiere imprevue,
Vienne éblouir votre débile vûe,
C'en est assez, tout le reste va bien;
Le mot fait tout, la chose ne fait rien.

La seconde Epitre traite de la décadence de la Comédie; je vais en rapporter les principaux traits. Moliere apprit de Terence & de Plaute l'art de les surpasser.

Sous ce grand homme enfin la Comédie
Sçut arriver justement applaudie,
A ce point fixe où l'art doit aboutir,
Et dont sans risque il ne peut plus sortir.
Ce fut alors que la Scene féconde
Devint l'école & le miroir du monde,
Et que chacun, loin d'en être choqué,
Fit son plaisir de s'y voir démasqué.
Là le Marquis figuré sans embléme
Fut le premier à rire de lui-même :
Et le Bourgeois apprit sans nul regret
A se mocquer de son propre portrait.
Le sot sçavant, la docte extravagante,
La Précieuse, & la Prude arrogante,
Le faux Dévot, l'Avare, le Jaloux,
Le Médecin, le Malade, enfin tous
Chez une Muse en passe-tems fertile
Vinrent chercher un passe-tems utile.

Voici le contraste du faux goût comique, qu'on s'efforce aujourd'hui de mettre à la mode. Thalie moralise, Thalie prêche, Thalie pleure. Sous Moliere elle rioit seulement, & son badinage étoit plus moral que toutes nos belles moralités.

Les beaux discours, les grands raisonnemens,
Les lieux communs & les beaux sentimens
Furent bannis de son joyeux domaine,
Et renvoyés à sa sœur Melpoméne ;
Bref sur un Thrône au seul rire affecté,
Le rire seul eut droit d'être exalté.
C'est par cet art qu'elle charma la Ville,
Et que toujours renfermée en son stile,

A la Cour même, où sur tout elle plût,
Elle atteignit son véritable but.

Il vient ensuite aux attentats de la Comédie Italienne. Vous sçavez que Bergame est la ville d'Italie qui produit le plus de Comédiens.

Quand tout à coup la licence fantasque
Levant sur elle un poignard Bergamasque,
Vint à nos yeux de ses membres hachés
Eparpiller les lambeaux détachés,
Et sur la Scene, ô honte du Parnasse !
Ressusciter le vieux monstre d'Horace. *
Mais non : la Muse étoit en sureté,
Et son nom seul pouvoit être insulté.
Que peut contre elle un Phantôme sterile,
De l'Italie engeance puérile ?
Ce n'est pas lui, de qui l'effort jaloux,
Nimphe immortelle, est à craindre pour vous.
Ce que je crains, c'est ce funeste guide,
Cet enchanteur de nouveautés arides,
Qui ne pensant qu'à vous assassiner,
Du grand chemin cherche à vous détourner,
Et vous conduit à votre sépulture
Par des sentiers de fleur & de verdure ?

L'Auteur peint ici le Métaphisicien de Théatre, le Comique raisonneur, le Plaisant abstrait, le Dialogueur sophiste, le subtil Furet des replis imaginaires du cœur humain, qui ne dit souvent que ce que tout le monde sçait, mais qui le dit toujours d'une façon qui ne se présente à

* *humano capiti*, &c.

l'esprit de personne, & que personne ne voudroit exprimer de même. L'Auteur continue donc de parler ainsi à Thalie. Loin d'ici encore toute application. l'imagination seule de l'Auteur a produit cette peinture parlante.

C'est lui qui masque & déguise en Phébus
Vos traits naifs & vos vrais attributs ;
C'est lui chez qui votre joye ingénue
Languit captive & presque méconnue
Dans ces atours recherchés & fleuris,
Qui semblent faits pour les seuls beaux esprits,
Et dont tout l'art, qu'en baillant on admire,
Arrache à peine un froid & vain sourire.
Enfin c'est lui qui de vent vous nourrit,
Et qui toujours courant après l'esprit
De Malbranche, Eléve fanatique
Met en crédit ce jargon dogmatique,
Ces argumens, ces doctes rituels,
Ces entretiens fins & spirituels,
Ces sentimens, que la Muse tragique,
Non sans raison, réclame & revendique ;
Et dans lesquels un Acteur charlatan
Du cœur humain nous décrit le Roman.
Hé, ventrebleu ! Pédagogue infidéle,
Décris-nous-en l'Histoire naturelle,
Diroit celui, par qui l'homme au Sonnet
Est renvoyé tout plat au Cabinet :
Expose-nous ses délires frivoles
En actions, & non pas en paroles ;
Et ne viens plus m'embrouiller le cerveau
De ton sublime, aussi triste que beau.
L'art n'est point fait pour tracer des modéles ;
Mais pour fournir des exemples fidéles

Du ridicule & des abus divers,
Où tombe l'homme en proye à ses travers.
Quand tel qu'il est on me l'a fait paroître,
Je me figure assez quel je dois être,
Sans qu'il me faille affliger en Public
D'un froid sermon passé par l'alambic.
Loin tout rimeur enflé de beaux passages,
Qui sur lui seul moulant ses personnages,
Veut qu'ils ayent tous autant d'esprit que lui,
Et ne nous peint que soi-même en autrui.

Tout le monde se plaint en effet, que dans ces sortes de piéces l'Auteur parle, & non l'Acteur, ce qui est contre le bon sens. Ce sont pourtant ces ingénieuses Piéces, qu'un homme sensé d'ailleurs canonise dans son Ouvrage qui a paru l'année derniere, & dont on a souvent parlé dans ces *Observations*. M. Rousseau met avec raison ces sortes de Piéces, dont le goût est misérable, au-dessous même des viles Farces du Théatre Italien.

Je puis du moins admettre une folie,
Qui sert de cure à la mélancolie,
Et m'égayer dans le jeu naturel
D'un Trivelin qui se donne pour tel;
Mais un bouffon, qui, lorsque je veux rire,
Fait le Sophiste, & prétend que j'admire
Son beau langage & sa subtilité:
A dire vrai, le bon sens révolté
Perd patience à ce babil mistique,
Et s'accommode encor moins d'un Comique,
Dont la froideur tient la joye en echec,
Que d'un Tragique où l'œil demeure à sec,

Ce n'eſt pas que l'Auteur veuille donner la Palme à ces Ecrivains inſipides, dont la plume n'enfante rien que de trivial & de populaire. Il a lui-même un eſprit trop diſtingué, trop ſupérieur à tous les autres eſprits, pour ne pas révérer le don du Ciel dans les Ecrits où il brille.

Je ſçai trop bien qu'un ſi riche ornement
Eſt de notre Art le premier inſtrument,
Et que l'eſprit, l'eſprit ſeul, peut ſans doute
Aux gands ſuccès ſe frayer une route.
Ce que j'attaque eſt l'emploi vicieux
Que nous faiſons de ce préſent des Cieux.
Son plus beau feu ſe convertit en glace,
Dès qu'une fois il luit hors de ſa place;
Et rien enfin n'eſt plus froid qu'un écrit,
Où l'eſprit brille aux dépens de l'eſprit.
Au haut des airs le vol de ma penſée
Peut m'élever, mais ſans le caducée
De la raiſon, cet eſſor ne me ſert
Qu'à prolonger une erreur qui me perd:
Comme un Courſier, que le Voyageur yvre
A détourné du chemin qu'il doit ſuivre,
Plus il eſt prompt, diligent & ſoudain,
Plus il s'éloigne & ſe fatigue en vain.

On peut plaire & montrer de l'eſprit, en ſuivant le droit chemin tracé par nos Ancêtres. Depuis la mort de Moliere, les Auteurs du *Flatteur*, du *Joueur*, du *Grondeur*, de l'*Avare amoureux*, ont ſçu attraper le vrai comique, ſans ſe jetter dans le *Comique larmoyant*, ni dans le *Comique abſtrait*.

Au suc exquis d'un aliment solide
Pourquoi mêler notre sel insipide ?
Si le génie en nous se fait sentir,
Et de prison se prépare à sortir,
Laissons agir son naturel aimable,
Sans absorber ce qu'il a d'estimable
Dans une mer de frivoles langueurs,
Dans ce fatras de morale sans mœurs,
De vérités froides & déplacées,
De mots nouveaux, & de fades pensées,
Qui font briller tant d'auteurs importuns,
Toujours loués des connoisseurs communs,
Et, qui pis est, loués par l'endroit même
Qui du bon sens mérite l'anathême. *
Car tout novice, en disant ce qu'il faut,
Ne croit jamais s'élever assez haut,
C'est en disant ce qu'il ne doit pas dire,
Qu'il s'éblouit, se délecte & s'admire,
Dans ses écarts non moins présomptueux,
Qu'un indigent superbe & fastueux,
Qui se laissant manquer du nécessaire,
Du superflu fait son unique affaire.

Je quitte à regret cette seconde Epitre remplie de Leçons si nécessaires pour les Auteurs Dramatiques de notre tems, & je passe à la troisiéme, qui est adressée au célébre M. Rollin, & qui roule sur la *morale* & la religion. Tout est sublime dans cette Epitre, tout y est digne de l'*illustre* Auteur, & de celui qui en est le respectable objet. Ce n'est point un vain & fade

* V. la 6 Lettre des Observations, T. 1. p. 129.

éloge que ces vers si bien frappés, qui peignent au naturel le caractére du fameux Ouvrage Historique de M. Rollin.

La vérité simple, naive & pure,
Par tout marquée au coin de la nature,
Dans ton Histoire offre un sublime essai,
Où tout est beau, parce que tout est vrai,
Non d'un vrai sec, & crûment historique,
Mais de ce vrai moral & théorique,
Qui nous montrant les hommes tels qu'ils sont
De notre cœur nous découvre le fond,
Nous peint en eux leurs propres injustices,
Et nous fait voir la vertu dans leurs vices.
C'est un Théatre, un spectacle nouveau,
Où tous les Morts sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une Scene illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
Et du Public dépouillé d'intérêt,
Humbles Acteurs, attendre leur Arrêt.
Là retraçant leurs foiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter,
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître,
Et leur exemple en diverses façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, Magistrats, Legislateurs suprêmes,
Princes, Guerriers, simples Citoyens mêmes,
Dans ce sincére & solide miroir
Peuvent apprendre & lire leur devoir.

Que cet éloge fidéle, qui s'étend à tout bon Ouvrage historique, est dignement orné, & en même tems noblement

tempéré par ce qui suffit !

J'admire en toi, plus justement épris,
L'Auteur divin qui parle en tes Ecrits,
Qui par ta main retraçant ses miracles,
Qui par ta voix expliquant ses Oracles,
T'a librement, & pour prix de ta foi,
Daigné choisir pour ce sublime emploi,
Mais qui pouvoit sur tout autre, en ta place,
Faire à son choix tomber la même grace,
Et jusqu'à moi la laisser parvenir,
S'il m'eût jugé digne de l'obtenir.

M. Rollin n'a point composé son Ouvrage par un desir de vaine gloire, motif qui anime la plûpart des hommes, & surtout la plûpart des gens de Lettres :

—— Ne soyons pas surpris
Qu'au lieu d'encens, le dégoût populaire
De notre orgueil devienne le salaire,
Ou que du moins nos succès éclatans
Soient traversés par tous les contretems,
Dont l'ignorance ou l'envie hypocrite
Troublent toujours tout aveugle mérite,
Qui n'écoutant, n'envisageant que soi,
Borne à lui seul son objet & sa loi.

Ce qui suit immédiatement est un morceau bien honorable à l'Auteur, comme homme & comme chrétien. Ce trait seul peut effacer tout ce que la malignité a jusqu'ici publié à son désavantage, & si le sentiment humble & religieux, qui y est exprimé, est sincere, comme ceux qui

aujourd'hui connoissent particulierement M. Rousseau me l'ont assuré, quelle gloire pour la Religion, & quelle consolation pour tous ceux qui l'aiment & la suivent, de voir un si grand génie penser si chrétiennement : c'est un Augustin qui détrompé de ses erreurs & revenu de ses égaremens, confesse humblement l'abus qu'il a fait de ses talens, en ne les rapportant pas à Dieu, & qui adore humblement sa main vengeresse dans les disgraces qu'il a essuyées.

C'est là peut-être, ami, je le confesse,
(Car c'est ainsi que l'orgueil nous abaisse)
Ce qui du Ciel irritant le courroux,
M'a suscité tant d'ennemis jaloux,
Qu'une brutale & lache calomnie
Acharne encor sur ma vertu ternie,
Et qui toujours dans leurs propres couleurs
Cherchent la mienne, & mes traits dans les leurs :
Triste loyer, châtiment lamentable
D'un amour propre, il est vrai plus traitable,
Et de vapeurs plus qu'un autre enyvré,
Mais dans soi-même encor trop concentré,
Et ne cherchant dans ses vains exercices
Qu'à contenter ses volages caprices.

Heureux cet Auteur qui a sçut mettre à profit ses funestes adversités, & qui nous donne un exemple si héroique de conf-

Le Ciel m'a fait tirer par ses secours
Un double fruit de leurs affreux discours :
L'un, d'entrevoir, que dis-je de connoître
Dans ce fleau la justice d'un Maître,
Qui ne tolere en eux des traits si faux,
Que pour punir en nous de vrais défauts.
L'autre, d'apprendre à ne leur plus répondre
Que par des mœurs dignes de les confondre,
A les laisser croupir dans le mépris
Dont le Public les a déja flétris,
A fuir enfin toute escrime inégale
Qui d'eux à nous rempliroit l'intervale.

Le Sage, le Stoicien sensé, l'honnête homme parle dans les vers suivans :

Ce n'est pas là le danger capital :
Le vrai péril est le piége fatal,
Que leur noirceur tend à notre innocence;
Pour l'engager dans la même licence,
Pour la changer en colere, en aigreur,
En médisance, en chicane, en fureur :
Nous réduisant enfin pour tout sommaire,
A n'avoir plus nul reproche à leur faire,
Dès qu'envers eux nos crimes personnels
Nous ont rendus envers eux criminels.
Qu'arrive-t-il de ces laches batailles,
De ces défis, embuches, represailles ?
C'est qu'en croyant par l'effort de nos coups
Nous venger d'eux, nous les vengeons de nous.

Vous connoissez ce sentiment religieux & moral, que Dieu exauce quelquefois nos vœux pour nous punir. L'Auteur, qui n'a jamais couru après les pensées

neuves; mais qui ſçait rendre neuf tout ce qu'il touche, par la maniere neuve dont il le touche, exprime ainſi cette moralité:

Ce n'eſt jamais qu'au moment de ſa chute,
Que notre orgueil voit du rang qu'il diſpute
La redoutable & profonde hauteur.
Ce Courtiſan, qu'enyvre un vent flatteur,
Vient d'obtenir par ſa brigue funeſte
La place due au mérite modeſte.
Pour l'exalter, tout ſemble réuni:
Il eſt content. Dites qu'il eſt puni.
Il lui falloit cette place éclairée
Pour mettre au jour ſa miſére ignorée.

Je ſuis obligé de paſſer une infinité d'autres traits admirables, & de finir par ces vers touchans.

O ſi du Ciel la bonté légitime
Daignoit enfin du malheur qui m'opprime,
Faire ceſſer le cours injurieux!
Si ſon flambeau déſſillant tous les yeux,
A ma vertu ſi long-tems pourſuivie
Rendoit l'éclat, dont l'implacable envie
Sous l'épaiſſeur de ſes brouillards obſcurs
Offuſque encor les rayons les plus purs,
Cette priere innocente & ſoumiſe,
Je l'avouerai, peut vous être permiſe.....

On peut dire qu'une partie de cette priere eſt déja exaucée. Mille perſonnes inſtruites de la vérité ſouhaitent avec ardeur qu'elle éclate, & que la France puiſſe en-

fin recouvrer son ornement, après vingt-cinq années d'absence. *

Je trouve dans la *Vie de Virgile*, écrite par M. Richer, & qui est à la tête de la nouvelle édition de sa traduction des Eglogues, un trait qui est exprimé admirablement par M. Rousseau dans son Epitre à M. Rollin, & que j'adopterai moi-même toujours à l'égard de certaines personnes, qui se plaisent à calomnier ceux-mêmes qui les défendent contre leurs calomniateurs. » Virgile, » dit-il, fut exposé à la mauvaise humeur » de *Cornificius*, homme caustique & d'un » méchant naturel, ayant pour maxime, » que la patience est la plus utile de tou» tes les vertus, il apprenoit sans s'émou» voir le mal qu'on disoit de lui. Quel» qu'un de ses amis lui ayant rapporté » que Cornificius déchiroit sa réputa» tion, il répondit, quel prétexte croyez» vous qu'il ait de médire de moi ? je » n'ai jamais offensé Cornificius. Ne » vous souvient-il pas d'avoir lû dans » Hésiode : que l'*Architecte porte envie à* » *l'Architecte, & le Poëte au Poëte* ? Mais » je puis me venger de mon ennemi, » d'une maniere qui me sera glorieuse &

* V. l'Epitre de M. Gresset à sa Muse, où ce vœu de la France est si bien exprimé.

» utile. Je tâcherai de me rendre plus » parfait, & par ce moyen j'augmenterai » le supplice de cet envieux. »

On s'étonne de voir aujourd'hui quelques beaux esprits rabaisser Despreaux, Racine, La Fontaine, & même M. Rousseau : mais n'a-t-on pas vû des Critiques soutenir que Virgile n'entendoit point l'art Poëtique, que ses Vers étoient durs, & que l'on remarquoit dans ses écrits le jargon Mantouan ? Plusieurs lui ont reproché d'avoir fait des larcins dans Homere, à quoi il se contentoit de répondre, pourquoi ceux qui me font ce reproche, n'ont-ils pas tenté de faire un pareil larcin ? Il est plus facile d'arracher la massue à Hercule, que de dérober un vers à Homere.

Des Poëtes qui ne sont pas sans mérite & qui ont trouvé l'art heureux d'éblouir leur siécle, se flattent de passer à la postérité comme Virgile. Ils y passeront, je le veux bien ; mais comme Claudien, comme Stace, ou au plus comme Lucain. Le Poëte célébre, dont les nouvelles Poësies ont fait le sujet de cette Lettre, est sûr d'y passer comme Horace & ses Ouvrages, ainsi que quelques autres Ecrits, serviront de réponses aux Critiques futurs, qui voudront rabaisser notre siécle, & qui prétendront peut-être que le

goût y étoit totalement corrompu.

M. Richer n'a pas oublié de parler dans sa *Vie de Virgile*, d'un certain *Philisthus*, d'après Donat, à qui l'on attribue faussement la vie de Virgile qui est ordinairement à la tête de ses Oeuvres. Il dit qu'il y avoit autrefois à Rome un bel esprit nommé Philistus, homme médiocrement versé dans l'Eloquence & dans la Poësie, mais qui d'ailleurs ne manquoit pas d'esprit : cet homme, ajoute-t-il, examinoit scrupuleusement les discours & les pensées des Auteurs, non pour parvenir à mieux connoître la vérité, en les critiquant, comme faisoit Socrate, (& comme font aujourd'hui les Journalistes judicieux & sans partialité) mais pour les rabaisser & paroître avoir plus de sçavoir qu'eux : il médisoit sans cesse de Virgile, &c. . . Apparemment qu'il n'épargnoit pas davantage tous ceux qui se distinguoient alors dans la République des Lettres. Donat dit que *Philistus* étoit Auteur lui-même, mais fort médiocre, il est vraisemblable qu'il faisoit des libelles, & peut-être de ridicules Romans, où il censuroit ceux des autres.

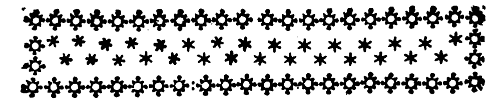
M. de Santeuil, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, vient de publier une These Latine & Françoise,

divisé en cinq articles, dont le sujet est : *Le Chirurgien est-il plus certain que le Médecin!* Les deux premiers articles sont assez indifférens. Le troisiéme commence ainsi : » Un Chirurgien, qui » sçait vivre, *respecte* sans cesse les » Médecins. Un Médecin, qui sçait » penser, *considere* toujours les Chi» rurgiens..... Les premiers sont obli» gés de ne s'appliquer qu'à connoître » & à suivre toutes les maladies en » général ; les seconds, de ne s'oc» cuper qu'à remédier directement aux » maladies extérieures Les uns & » les autres doivent s'entendre, se » répondre, & s'unir, pour guérir » *réguliérement* l'homme considéré dans » son entier..... » Il est des cas où » le Chirurgien peut se passer de l'avis » du Médecin : telles sont les fractures » simples & les luxations. (& apparem» ment les simples coupures & égrati» gnures)..... La Religion doit empê» cher le Chirurgien d'entreprendre, & » le Malade de se laisser faire aucune o» pération, à moins que le Médecin ne » soit présent. Un Chirurgien ne con» noît que les causes externes, & leurs » premiers effets. » Mais s'il est habile Physicien, Praticien expérimenté, com-

me j'en connois plusieurs, son titre de Chirurgien lui ôte-t-il ses lumiéres ? Cette raison seule, au gré des personnes qui font usage de leur bon sens, fait écrouler toute la These. Tout le reste mérite peu que je vous en entretienne ; c'est toujours le même principe répété, & noyé dans un déluge de mots, l'Auteur dit dans le troisiéme Article, que le Médecin n'a d'autre Juge de ses desseins que Dieu seul *qui est l'Auteur de la Médecine*, apparemment, comme il est l'Auteur de la Jurisprudence, de l'Éloquence, de la Poësie, &c. & de tout. L'Auteur avoue que le Chirurgien peut quelquefois agir sans le Médecin, comme lorsqu'il s'agit de blessures reçues à la guerre, ou dans un combat particulier, ou par quelqu'autre malheur, il prétend que ces blessures, quelques *graves* qu'elles soient, *ne sont point absolument de vrayes maladies* parce que les humeurs restent alors dans leur entier & que les pansemens que font alors les Chirurgiens, *sont hors du ressort de la Médecine.* C'est au Lecteur à juger si M. de Santeuil est ici fort conséquent. Il ajoute plus bas, que la supériorité des Médecins sur les Chirurgiens, n'est qu'une pure *protection* & que les *droits* des Médecins *sont de droit divin*, & par conséquent *immuables.*

Je suis, *&c.*

Ce 28. Juillet 1736.



OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXXIV.

RIEN ne paroît plus délicat & plus dangereux, Monsieur, que d'écrire sur les Généalogies qui intéressent des personnes encore vivantes. Employez-vous le langage de la vérité, vous passez pour médisant ou pour satirique ; adoptez-vous des fables & des chiméres, consacrées par une longue antiquité ? Vous acquerez la réputation de flateur insipide & mercenaire. Que doit faire un Historien, obligé d'entamer certains détails ? Ne rien dire de faux, & garder tous les ménagemens que la prudence peut inspirer ; mais sans blesser la vérité. Ce qu'il y a de singulier en cette matiere, c'est que les Généalo-

Généalogies Historiques des Rois, &c.

gies des Particuliers offrent plus d'inconvéniens, que celles des Maiſons Souveraines. Les uns, dont la nobleſſe ancienne & illuſtrée, n'annonce rien que de grand, ſont jaloux d'une auguſte chimére, & ils ne vous pardonnent pas de les en dépoüiller, malgré le ſoin qu'on prend de découvrir la ſource de leur vraie grandeur. Les autres voulant que leur nobleſſe ſe perde dans l'immenſité des tems, ſont outrés de ce qu'on leur indique une origine peu illuſtre, ou un annobliſſement acheté. C'eſt un crime puniſſable qu'une pareille hardieſſe. Au contraire l'origine des Maiſons Souveraines, eſt en général fixée, & ſi celle de quelques-unes eſt environnée de quelques ombres, l'éclat de la ſuprême puiſſance les diſſipe bientôt, & il n'y a nul inconvénient à tout dévoiler au Lecteur. Mais en compoſant les Généalogies, ſoit des Princes, ſoit des Particuliers, il ne faut point être la dupe de la malignité des Ecrivains vindicatifs ou paſſionnés, qui ſous prétexte de donner des anecdotes curieuſes, débitent les calomnies & les impoſtures les plus groſſieres. En général l'étude des Généalogies des Particu-

liers n'eſt propre qu'à ſatisfaire une curioſité inutile ; mais la connoiſſance des Généalogies des Princes & des perſonnes illuſtres ſert à l'Hiſtorien pour développer les motifs des actions, & les cauſes des événemens, & le Politique y apprend à démêler les intérêts & les prétentions des perſonnes, avec leſquelles il eſt obligé de négocier.

Le caractere de verité, qui m'a ſaiſi en liſant un Ouvrage curieux, imprimé depuis peu, ſur les Généalogies * de tous les Rois & de toutes les Maiſons Souveraines, a donné lieu à ces réfléxions. Je vais maintenant vous rendre compte, mais en peu de mots, de celles que le ſçavant Auteur a miſes à la tête de ſon Livres, dont je vous expliquerai le plan, que j'accompagnerai de quelques Obſervations.

Dans un Diſcours Préliminaire, dicté par le bon ſens, l'Auteur montre la Souveraineté, non comme l'eſ-

* Les Généalogies Hiſtoriques des Rois, Empereurs, &c. & de toutes les Maiſons Souveraines, qui ont ſubſiſté juſqu'à preſent. A Paris, chez Giffart 1736. *in*-4. 2. vol.

ser de l'oppression & de l'ambition; mais comme une suite de l'harmonie établie par la Providence pour resserrer les liens de la societé humaine en la subordonnant à une autorité qui veille à sa tranquillité & à son bonheur. Les raisonnemens de l'Auteur sont simples, mais persuasifs. Après avoir décrit les differentes especes de Gouvernemens, il se déclare pour le *Monarchique*, comme étant l'image de l'empire qu'un pere exerce sur ses enfans. Il considere ensuite les Généalogies par rapport à l'Histoire, à la Politique, & à la Jurisprudence, pour faire voir leur utilité. Moïse, le premier des Historiens, est aussi le premier des Genéalogistes.

Pour devenir habile dans cette Science, il faut s'appliquer à l'étude de l'Histoire; c'est l'unique source où l'on puisse puiser des connoissances sures & exactes.* » Dans cette lon» gue éclipse que souffrit la lumiere » des Lettres, l'ignorance enfanta » mille folles rêveries sur l'origine » des Peuples & des familles. On a » vû jusqu'au commencement du der-

* Discours Préliminaire, *pag.* 1.

» nier siécle, les Généalogistes livrés
» à ce mauvais goût du merveilleux,
» le préferer à la simplicité du vrai,
» & renchérir sur la licence que le
» Prince des Poëtes Lyriques accorde
» aux Peintres & aux Poëtes. C'étoit
» à qui dateroit de plus haut, & à
» qui seroit le plus ingénieux en fic-
» tions Romanesques ». C'est de ce faux goût pour le *merveilleux*, digne, selon certains Critiques modernes, *d'orner l'Histoire*, que nous sont venus un Dis, ou Samothés, Roi des Gaules avant le siége de Troye ; un Francus, fils d'Hector, qui a donné son nom aux François, un Peleon Prince Troyen, tige de la Maison d'Autriche. C'est encore ce goût pour le *merveilleux* qui a enfanté la ridicule Généalogie de l'Empereur Charlequint, descendant directement de Japhet, l'un des enfans de Noé ; Généalogie agréablement parodiée par un bel esprit, qui en tirant sa premiere origine du Pere de tous les hommes, se trouvoit parent de Charlequint au 2080e degré.

Mais pour étudier utilement l'Histoire Généalogique, il faut être en garde contre la flaterie & la malignité

des Ecrivains, & sur-tout, ajoûte l'Auteur, contre les ouvrages de l'im-
» posture, tel que le * *Mémoire sur les Ducs*, qui parut il y a une vingtaine
» d'années, & dont l'Auteur aussi
» ignorant que téméraire osa débiter
» les calomnies les plus grossieres,
» contre un des plus respectables
» Corps de l'Etat, avec d'autant plus
» de hardiesse & d'impudence, qu'il
» étoit ignoré. Mais depuis que les Sça-
» vans du dernier siécle ont porté le
» flambeau d'une sévére critique dans
» les Annales des Peuples & des Fa-
» milles, on peut distinguer le cer-
» tain du probable, le probable de
» l'incertain, & l'incertain du faux. «
Cette saine Critique a quelquesfois produit des systêmes différens sur la même Maison, soutenus par des Sçavans d'un mérite reconnu. Ainsi, selon les uns, la Maison d'Autriche descend de Leutharius, Duc des Allemans dès l'an 642. & qui fleurissoit à la Cour de Sigebert II. & selon d'autres, elle tire son origine des anciens Comtes de Hapsbourg, dont la tige est un nommé Otpert, Seigneur considerable du Brisgaw. C'est au Genea-

* *Ibid.* page xj.

logiste éclairé d'opter le système appuyé sur les preuves ou sur les conjectures les plus solides, de profiter des lumieres de la Critique, & de former ensuite les Généalogies les plus completes & les plus exactes.

C'est le but que s'est proposé le sçavant Auteur de l'Ouvrage dont je vais vous entretenir, & pour cela il s'est approprié les Cartes ou Tables Généalogiques de M. Hubner, estimées pour leur clarté & leur netteté, traduites en différentes Langues, & souvent réimprimées. Mais il a perfectionné l'Ouvrage du docte Allemand, en corrigeant ses fautes sur l'ancienne Histoire profane, & sur les Maisons Souveraines, étrangeres à l'Allemagne, & en suppléant divers faits qu'il a omis. » Il n'a fait, pour ainsi dire, » qu'esquisser ces Maisons, & afin d'y » suppléer, dit l'Auteur, j'ai été obli- » gé de puiser dans d'autres sources; » j'ai consulté entr'autres, Reinerus- » Reineccius, Reusnerus, Im-Hoff, » Rtitershursius, Guichenon, But- » Kens, Sansovino, du Cange, Sainte- » Marthe, & autres Auteurs de ré- » putation, sur lesquels j'ai formé » mes Tables, & en ai fait un Re-

» cueil d'environ mille ; qui aura au
» moins cet avantage d'être le plus
» étendu de ceux qui ont paru en ce
» genre. » Jugez combien le travail
d'Hubner a été perfectionné & augmenté par l'Auteur François. Mais peu content d'une correction si estimable, il a formé le plan d'un Ouvrage plus vaste & plus instructif.
» De simples Tables, dit-il, m'ont
» paru des squeletes, ou tout au plus
» des corps, où l'on ne voit, pour
» ainsi dire, qu'une peau séche avec
» des nerfs. J'ai cru qu'il falloit les
» nourrir par l'Histoire; en sorte que
» se prétant un secours mutuel, l'His-
» toire fût le Commentaire des Tables,
» & les Tables un ornement auxiliaire
» à l'Histoire, qui sans elle n'est qu'un
» beau visage, auquel il manque un
» œil. Ainsi j'ai joint sur chacune des
» Explications & des Remarques his-
» toriques & Chronologiques, dans
» lesquelles j'ai tâché de donner une
» connoissance exacte, quoique suc-
» cinte, de l'établissement & de la
» durée des Empires & différens Etats
» du monde; de l'origine & du pro-
» grès des Maisons Souveraines, de
» leurs alliances, prérogatives, droits

» & prétentions ; de forte que l'on
» trouvera dans ce Recueïl, & un
» Abregé de l'Histoire universelle, &
» un Corps de Généalogies des Maisons
» Souveraines & autres familles illus-
» tres ; Abregé qui peut tenir lieu
» d'une infinité d'autres volumes
» composés sur cette matiere, en tou-
» tes sortes de langues. » Quand mê-
me on ne feroit que parcourir les deux
premiers Volumes de ce curieux Ou-
vrage, on reconnoîtroit qu'il n'y a
nulle charlatanerie dans l'idée qu'en
donne l'Auteur, qui a trouvé l'art
d'instruire en même-tems les igno-
rans, & de rapeller aux Sçavans les
faits dignes de leurs curiosité.

Après avoir déclaré qu'il adopte la
Chronologie ancienne d'Usserius, il
entre dans quelques détails Chronolo-
giques, & explique la mécanique &
l'usage de ses Cartes ou Tables Généa-
logiques ; mais c'est dans le Livre
même qu'il faut apprendre tout cela.

Le premier Volume roule entiere-
ment sur l'Histoire ancienne, sacrée
& profane. On trouve d'abord les Gé-
néalogies des anciens Patriarches de-
puis Adam, de la Posterité des Enfans
de Noé, des Juges, des Rois, & des

Pontifes du Peuple de Dieu, & de la Famille d'Herode, avec les deux Généalogies de Jesus-Christ par S. Mathieu & S. Luc. Ensuite viennent celles de plusieurs anciennes Monarchies, jusqu'à l'Empereur Constantin. Comme l'Auteur s'est proposé de donner un Abregé d'Histoire complet, il a cru, que pour éviter une bigarure desagréable, il devoit composer les Généalogies de plusieurs Grands Hommes, des Républiques d'Athenes & de Rome, qui n'avoient alors ni Rois ni Souverains. Les Sçavans connoissent l'utilité de ces sortes de Tables, où les personnes d'un même nom sont exactement distinguées. Mais un Critique, contempteur de l'antiquité, dira peut-être : à quoi bon toutes ces Généalogies anciennes, inutiles à la Politique ; ne falloit-il pas les supprimer, & venir tout d'un coup à ces tems dont la connoissance l'interesse ? Mais dans le dessein où étoit l'Auteur de donner un Ouvrage complet sur cette matiere, n'a-t'il pas dû remonter jusqu'aux siécles les plus reculés ? M. Hubner ne lui a-t'il pas donné l'exemple en ce point ? D'ailleurs la politique ne tire-t'elle aucun

avantage de l'origine, de l'établissement, des révolutions, des mœurs & des usages des anciennes Monarchies ? J'en appelle aux Connoisseurs. Les Politiques qui n'ont pas le loisir de lire une infinité de Volumes, dont la lecture est souvent desagréable, ne doivent-ils pas être obligés à un Auteur qui leur en fait un excellent abregé, où les faits intéressans sont exposés d'une maniere distincte & nette ; précision qu'on ne trouve pas dans les Histoires anciennes, où les faits de différens Etats sont ordinairement confondus ?

Pour rendre cet abregé plus exact, il a profité des Remarques particulieres des Sçavans, & l'a enrichi de Notes Critiques, Géographiques, & Historiques, extrémement curieuses. On y trouve encore des traits d'une érudition peu commune, qui insérés dans le corps de l'Ouvrage, auroient trop coupé la narration, & lorsque le sujet l'exige, il fait connoître dans ces Notes les Grands Hommes de l'antiquité. La partie de ce Volume qu'il a travaillée avec plus de soin, est l'Histoire de l'ancienne Gréce. Il s'est attaché à donner une connoissan-

ce exacte & précise des premiers Heros si célébrés par les Poëtes; en quoi il a été aidé par les Ouvrages de M.rs Meziriac & Banier. Il me semble entendre dire à un Critique dédaigneux : quelle utilité peut-on tirer de ces faits anciens & presque envelopés des nuages de la fable ? Le Politiq ue, l'Historien, le Jurisconsulte ont-ls besoin de ces détails, dignes suplémens d'un érudit friand de ces antiques bagatelles. L'objection est specieuse; mais considerez que l'Auteur s'étant proposé de donner un abregé complet de l'Histoire de l'ancienne Gréce, il a dû ne pas omettre ces tems anciens & obscurs, dont la connoissance n'est pas indigne d'un esprit cultivé.

Parmi ces Notes, il y en a quelques-unes extrémement singulieres. Jugez-en par celle ci faite à l'occasion de la maniere dont Pelops obtint Hippodamie, fille d'Oenomaüs avec le royaume de Pise, page 483.

» Les Romanistes disent que les » Héros d'autre fois avoient coutume » de s'acquérir des Maîtresses par des » tournois, des duels, des combats » avec des Géans ou des Dragons, & » cent autres fantaisies de cette natu-

» re; mais aucun n'a imaginé la ma-
» niere dont s'est servi André Eber-
» hard, Baron de Talberg. L'Empe-
» reur Maximilien II. avoit une fille
» naturelle nommée *Helene Scharse-*
» *ginn*, qu'il avoit euë de la fille d'un
» Comte d'Oestfrise, & qui étoit par-
» faitement belle: Le Baron la de-
» manda en mariage & trouva pour
» rival un Cavalier Espagnol de gran-
» de qualité, qui ambitionnoit pa-
» reillement de devenir le gendre de
» l'Empereur. La réputation de la va-
» leur de l'Espagnol, aussi-bien que la
» longue taille de son corps, qui surpas-
» soit celle de l'Allemand, le rendoient
» fort recommandable. L'Empereur
» ne voulant les mécontenter ni l'un
» ni l'autre par le choix qu'il auroit pû
» faire, leur donna leurs propres for-
» ces pour arbitres. Il fit donner à
» chacun un sac, selon la longeur de
» son adverse partie, & promit que
» celui qui metteroit l'autre dans le
» sac, épouseroit sa fille. Cés deux
» Amans s'engagerent donc, en pré-
» sence de l'Empereur dans un com-
» bat, où ils employerent leurs plus
» grandes forces, qui étoient redou-
» blées par l'amour & par l'ambition;

» chacun d'eux poussé d'un ardent
» désir d'épouser la fille de l'Empe-
» reur, s'éforçoit de fourer son ad-
» versaire dans le sac. Enfin le Baron
» l'emporta, de sorte que la force
» & la valeur de l'Allemand mirent
» la bravoûre du fier Espagnol dans
» le sac. Par ce moyen Talberg pos-
» seda sa belle Helene. » La Note
suivante, au sujet de Mahomet *Ba-
cha* fait prisonnier à la bataille de
Lépante, n'est pas moins curieuse.
» Quelqu'un lui parlant de la victoire
» de Lépante comme d'une perte pour
» le Grand Seigneur, dont il n'étoit
» pas dédommagé par la conquête de
» l'Isle de Chypre, il répondit en sou-
» riant : *Vous nous avez coupé la barbe,
» mais le poil nous reviendra, & les Vé-
» niciens ne pourront pas rejoindre au corps
» de leur Etat la partie que nous leur
» avons enlevée.* » Il n'y a pas moins
d'esprit dans la reponse qu'il fit au
Général Colonne, qui après avoir
commandé à ses Officiers de traiter
les prisonniers avec douceur, ajoûta
en se retournant vers Mahomet : *Ap-
prenez de nous à pratiquer l'humanité,
vous autres qui exercez tant de barbarie
contre les Chrétiens.* Mahomet lui ré-

pondit d'un air fort ſpirituel : *Votre Seigneurie aura la bonté de pardonner notre ignorance ; nous avions juſqu'ici fait des priſonniers, & nous n'avions pas encore été comme eſclaves, à l'école des Chrétiens.*

L'Auteur, attentif à plaire aux eſprits exceſſivement délicats, a interrompu les Généalogies des Empereurs Romains, & dans le ſecond Volume il décrit celles des Maiſons Souveraines & illuſtres d'Italie. Il fait voir en peu de mots les diverſes révolutions de ce Pais, dans le cinquiéme ſiécle ; comme ce nouveau Royaume paſſa ſucceſſivement de la domination des Oſtrogoths, ſous celle des Lombards, de Charlemagne, & de ſes ſucceſſeurs ; & comme il fut enfin uni a l'Empire Germanique, qui le perdit preſque entierement. » L'éloigne-
» ment des Empereurs de Germanie,
» dit l'Auteur, & les diviſions qui
» s'éleverent entre le Sacerdoce &
» l'Empire, ne leur laiſſerent dans
» la ſuite qu'une ombre de Souverai-
» neté ſur l'Italie. Les Papes ſçurent
» en profiter pour s'aſſurer de la Sou-
» veraineté, de Rome & de tout l'Etat
» Eccleſiaſtique. La plûpart des Villes

»suivirent cet exemple. Les unes s'é-»rigerent en République, comme »Florence, Pise, Lucques, Genes; & » les autres se soumirent à l'autorité » de ceux qui dans ces tems de trou-» bles se trouverent le plus en état de » les deffendre & de les proteger. Les » Empereurs d'un autre côté, pour » s'attacher les Comtes ou Gouver-» neurs, laisserent à la plûpart *leurs* » Comtés en Souveraineté, contens » d'en conserver l'hommage à l'Empi-» re. Voilà l'origine de plusieurs Prin-» cipautés & Maisons Souveraines en » Italie. » Aux Maisons Souveraines & illustres, l'Auteur a joint les Familles Papales depuis cent cinquante ans; c'est à-dire, depuis le Pontificat de Sixte V. qui decora du titre de *Prince de Soglio*, ou du Trône Pontifical le Nepotisme, jusqu'alors orné de la qualité de Baron ou de Sénateur Romain. Cette dignité de Prince, que la plûpart des Papes ont ensuite accordée à leurs Neveux, a fait naître à l'Auteur l'idée de ces Familles Papales.

L'Auteur a fait à ce sujet une réflexion singuliere, & que vous ne serez pas fâché de trouver ici, » Le Pape,

» dit-il, n'eſt pas ſeulement Souverain
» Pontife & Chef viſible de l'Egliſe,
» mais il eſt encore devenu par ſucceſ-
» ſion des tems, Prince temporel,
» exerçant un pouvoir Souverain ſur
» pluſieurs Provinces appartenantes à
» l'Egliſe Romaine, ſoit par la libéra-
» lité de nos Rois, ſoit par la preſ-
» cription, & en ces deux qualités
» il a en ſa diſpoſition deux tréſors;
» l'un de Graces Spirituelles, l'autre
» de Graces temporelles. Le premier
» eſt toujours ouvert par ſa pieuſe
» liberalité à tous les Fidéles. Le ſe-
» cond, comme moins abondant, eſt
» diſpenſé avec plus d'œconomie, &
» doit naturellement être reſervé pour
» les beſoins preſſans de l'Egliſe, &
» pour ceux de la famille du S. Pere.
» Il ne ſeroit pas juſte que dans la diſ-
» tribution des graces, les parens fuſ-
» ſent oubliés. Auſſi trouve t'on peu
» de Papes dans les derniers ſiécles qui
» ſe ſoient rendus coupables de cette
» injuſtice, & qui ayent voulu imiter
» la dureté de ceux de leurs Prédéceſ-
» ſeurs, qui ne laiſſerent à leurs pa-
» rens pour tout héritage, que de
» grandes vertus à imiter : y joindre
» des biens & des honneurs, c'eſt en

» relever le lustre & l'éclat. »

Cê Volume est beaucoup plus interessant que le premier, parce qu'il nous fait connoître des Maisons Souveraines ou illustres, dont la plûpart subsistent encore aujourd'hui. Vous comprenez qu'il m'est impossible de m'étendre beaucoup sur un Ouvrage de cette espece, qui renferme des détails infinis. Ce que j'ai remarqué avec plaisir, est une grande exactitude; une suite de faits interessans puisés dans les bonnes sources; enfin des Cartes où Tables Généalogiques, qui ne laissent rien à désirer. Lorsqu'il y a diverses opinions sur l'origine d'une Maison, il expose avec soin les raisons qui ont déterminé son choix. Donnez-vous la peine de lire ce qu'il dit sur la Maison de Savoye; vous verrez avec quelle justesse il rapporte les anciennes opinions & discute les plus célébres. Il expose dans des Tables Généalogiques onze differens Systêmes sur cette illustre Maison, dont le plus généralement suivi, est celui qu'a adopté M. Guichenon, & qui la fait descendre de *Witikind*, Duc des Saxons par *Berold* de Saxe qu'on donne pour premier Comte de Maurienne, & pour

pere d'Humbert aux blanches mains. Il discute ces Systêmes en peu de mots, & fait voir par les propres paroles de Guichenon, que cet Historien ne regarde pas comme certaine la filiation qu'il expose depuis *Witikind* jusqu'à *Berold* de Saxe, vrai heros de Roman. L'Auteur a préferé le sentiment du P. Chifflet, qui avec Louis de *la Chieza*, rapporte l'origine de la Maison de Savoye aux Comtes de Geneve, & prétend que Berold pere, selon la plûpart des Historiens, d'Humbert aux blanches mains, souche incontestable de cette grande Maison, n'est autre que *Gerold* ou *Geraud*, Comte de Gèneve & de Vienne, qui descend de *Ratbert*, Comte de Geneve en 876 & 880. Cependant pour concilier avec ce sentiment une tradition chere à la Maison de Savoye, il insinue qu'on pourroit croire que *Ratbert* descendoit de celle de Saxe. » Ce que » je laisse dit-il, aux recherches des Sçavans. » Ainsi l'Auteur ne fait ici que respecter des Souverains jaloux de descendre de la Maison de Saxe; en quoi il n'a pas été imité par M. Eccard, qui dans ses origines de Saxe, soutient, que ni la Maison de Savoye

ni celle de Saxe d'aujourd'hui ne descendent point de *Witikind*.

Le sçavant Auteur n'a pas discuté avec moins de sagacité l'origine de la Maison d'*Est*, qu'il fait descendre avec beaucoup de probabilité d'Azon I. ou II. Marquis d'Est en 1014, qui épousa Judith, fille de l'Empereur Conrard II, origine infiniment glorieuse à cette illustre Maison. Il prouve d'une maniere plausible que M. de Leibnits a confondu ce Marquis avec Azon son fils, qui épousa en 1055. Ermengarde du Maine, & ensuite la Comtesse Mathilde d'Est, dont il fut séparé.

En parlant de l'origine de la Maison de Gonzague, il observe, contre le sentiment de tous les Historiens; que *Passerin*, auquel Alois Gonzague ôta la vie, ne doit pas être regardé comme un tyran » Les uns, dit-il, lui » donnent ce nom sans examen, sur la » foi de ceux après lesquels ils ont » écrit, & les autres pour justifier les » auteurs d'une mort tragique, qu'il » ne meritoit pas. » Et dans une Note il s'explique ainsi : » Ces assassinats » étoient alors fort ordinaires. La » politique du tems & du païs, favo-

» rable aux ambitieux, ne les con-
» damnoit point. L'Empire les tenoit
» comme des services importans, si
» l'on prenoit ses interêts pour prétex-
» te ; la Cour de Rome les traitoit
» d'actions Chrétiennes & vertueu-
» ses, quand ils étoient avantageux
» à la faction des Guelphes. » Je suis entré dans ces détails, pour vous montrer que l'Auteur raisonne sur ce que ses devanciers ont écrit. Je vais maintenant ajoûter quelques petites observations.

Il a avancé sur l'autorité de Guichenon, qu'Humbert III. Comte de Savoye, prit l'habit de Religieux de Citeaux dans l'Abbaye d'Aulps ; mais la fausseté de ce fait est démontrée par M. de *Hauze*, Auteur Provençal dans ses *Moines enpruntés*, Ouvrage faussement attribué à l'Abbé Faydit.

Le Prélat qui célébra le mariage de Ferdinand I. Duc de Mantouë avec *Arduille*, Demoiselle de Casal n'étoit point Evêque de *Diocésarée* ; c'étoit un Religieux Minime qui étoit Evêque de Césarée *in partibus*. Après la dissolution de son mariage, elle se fit Religieuse dans le Monastere de Farnese, appellé le *Corpus Domini*. Elle prit le

nom de Marquise d'*Arduille*, d'autres disent *Erdioine*.

L'Auteur ne donne qu'une sœur à Camille Gonzague, Comte de Novellara; cependant outre *Isabelle*; mariée au Comte de Bozolo, il eut *Constance*; qui épousa le Marquis Asdrubal Matheo; & une autre sœur nommée *Barbe*, qui épousa le Marquis Calcagnino de Ferrare.

Il y a une omission dans l'article de Charles Cibo, Prince de Massa, fils d'Alderan. Il est certain qu'il épousa peu de tems après sa mort de son pere, une fille de la famille de *Mari* de Génes, fort riche, & sœur de la femme de Charles Doria. Je tiens ces faits d'un Sçavant Italien.

J'observerai encore que l'Auteur des *Recherches curieuses*, imprimées en 1731 à Genêve, assure *page* 101 du Tome I, que le grand Marêchal Trivulce ne laissa que des enfans naturels, que l'Auteur des Généalogies Historiques donne pour légitimes; mais je suis persuadé qu'il a mieux examiné le fait que l'Auteur *des Recherches*, qui a ignoré le second mariage de ce Trivulce. Dans l'article de la famille *Perreti*, il a oublié un

Prince de ce nom, qui épousa d'abord une Milanoise de la Maison de *Somaglia*, dont il eut un Abbé, & la Duchesse de Riccia, & ensuite une fille du Duc de Ceri. La famille du Pape Innocent III. *Conti*, n'est qu'ébauchée; l'Aûteur auroit dû traiter cet article d'une maniere plus exacte. Au reste je ne sçais pourquoi l'Auteur n'a point donné les Généalogies des Maisons de Valdetare, de Pio, de Corregio, de Savelli, de Colonne, de Gaétan, de Césarini, de Cesis, d'Altemps, de Fiesque, de Spinola, & de Doria. Elles méritent certainement de trouver place dans son Ouvrage: il faut esperer qu'il les imprimera dans la suite. Les personnes judicieuses verront facilement que l'Auteur a eu de solides raisons pour supprimer certaines anecdotes.

On trouve à la fin du second Volumes trois Tables extrêmement utiles; l'une des Matieres, l'autre des Maisons, dont on trouve en entier les Généalogies, & la troisiéme enfin renferme les Alliances marquées par les dégrés des Tables Généalogiques, où elles ont du raport, ce qui est infiniment commode pour ceux qui

veulent les trouver tout d'un coup.

Dans l'Avertissement de ce même Volume, l'Auteur assure qu'il recevra avec plaisir les avis qu'on voudra lui donner pour perfectionner son Ouvrage. On pourra adresser les Mémoires, port franc, au sieur Giffart Libraire, ruë S. Jacques.

Ceux qui en prenant les deux premiers Volumes, voudront retenir les Exemplaires des suivans, s'adresseront au même Libraire, qui leur fera une composition, dont ils seront contens.

Je suis, &c.

Ce 4 Août 1736.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXXV.

Essais sur le goût.

LEs Ouvrages, Monsieur, enfantés par une imagination audacieuse & indomptée, portent souvent un caractére de bisarrerie & d'extravagance. Au lieu du simple & du naturel, qu'elle regarde comme fade & insipide, elle n'employe dans ses peintures que des figures outrées; tous ses mouvemens sont convulsifs; ennemie de la précision, de l'ordre & de la justesse, elle ne marche point, elle saute, elle bondit, & joint ensemble les idées les plus discordantes. Quelquefois aussi une imagination vive se déborde naturellement d'une maniere agréable; ses saillies sont plaisantes & singuliéres: elle pique par des paradoxes & des hardiesses, qui surprennent & réjoüissent. Ce n'est, ce me semble, que par ces derniers traits qu'il

eſt permis de caractériſer une partie du Livre intitulé, *Eſſais hiſtoriques & Philoſophiques ſur le Goût* par M. l'Abbé Cartaud de la Vilate. L'Auteur déclare d'abord que ſon ouvrage a été deſtiné à amuſer ces Lecteurs *diſtraits & peu ſérieux*, qui aiment à *voltiger* ſur divers ſujets, ſans trop les approfondir, & qu'il a prétendu faire effleurer la Litterature à des gens qui n'ont guere que de l'imagination, & qui l'ont vive.

Ces gens en effet pourront-ils n'être pas frapés du début de l'Auteur ? » Ne » remontons pas, dit-il, à ces tems de » *chiméres*, où la Fable nous peint la » terre habitée par des Géans ; ce ſpec» tacle feroit frémir notre orgueil. Des » Coloſſes qui entaſſoient Oſſa ſur Pe» lion, nous regarderoient comme de » petits colifichets, plaiſans juſques dans » leurs attitudes les plus ſublimes. Nous » aurions beau nous monter ſur le haut » ton, dire des choſes grandes, *nous re» cevrions le deſeſpoir* de ne retracer que » du groteſque au milieu de toutes nos » pompes... nos combats, nos aſſauts, » nos Aréopages les plus ſérieux, en» fin nos objets de terreur & d'étonne» ment, ou de reſpect, ne leur offri» roient qu'une parodie du ſublime. Le » *Moi* de Medée ne feroit qu'exciter

» d'injurieuſes ſaillies de la part de cette
» race Giganteſque, que nous toucherions non pas en grand, mais toujours
» en burleſque.

De-là l'Auteur remonte juſqu'à la premiere époque *des dévelopemens de l'eſprit humain*, & prophétiſe que dans deux mille ans le dixiéme ſiécle paſſera pour l'enfance du monde, & l'Europe comme le premier berceau des Sciences. Il n'en dit pas la raiſon ; c'eſt un ſecret qu'il ſe réſerve. Peut-être, pourſuit-il, ne parlera-t'on de la Gréce & de l'Egypte, que comme nous parlons aujourd'hui des terres Auſtrales. Les Sciences *ont des alternatives de Printems & d'Hyver.* Nées en Egypte, elles brillent enſuite dans la Gréce ſous le régne d'Alexandre le Grand, & après une longue éclipſe, elles fleuriſſent ſous Auguſte, pour rentrer ſucceſſivement dans l'obſcurité. Enfin elles reparoiſſent ſous François I ; il ajoûte que les eſprits chagrins & mal intentionnés diſent aujourd'hui qu'elles commencent à s'éclipſer.

Après ce grand prélude qui ſemble annoncer des détails purement ſçavans & littéraires, l'Auteur s'éleve à la premiere hiſtoire de l'eſprit humain, & retrace la variété & la bizarrerie de ſes goûts divers ; dans les tems les plus re-

tulés ; il montre rapidement l'homme docile aux seules loix de la nature, uniquement occupé des besoins de la vie animale, & affranchi du joug des bienséances & de l'opinion. Ensuite il le considére comme membre d'une société. » Ce fut alors, dit-il, que les semences » des passions commencerent à éclore. » Sur une complexion faite pour les » plaisirs, l'amour fit des impressions » vives ; les mouvemens de l'ame se ma- » nifesterent par des procédés naïfs. Si » deux amans étoient assortis, le dé- » nouëment de l'amour accompagnoit » les premiers désirs ; la nature en dic- » tant des penchans, se faisoit des sacri- » fices. Point de pudeur à surmonter, » ni de respect humain à craindre. On se » voyoit, on s'aimoit, on se rendoit » heureux.

Il représente ensuite les premiers hommes pleins de défiance, & toujours prêts à se détruire ; il plaint vivement les suites funestes de l'ambition, de l'avarice ; l'origine de la Royauté, acquise par une infinité de périls, & les ressorts politiques des premiers Souverains, pour se concilier du respect. » Ils » se renfermerent, dit-il, dans le sein » de leur Palais, imitant la foudre qui » doit s'enveloper dans la nuë pour lan-

» cer des éclairs, & tonner avec plus de
» grandeur & de majesté. Tout devint
» mystére, la Religion répandit ses voi-
» les, mille emblêmes s'offroient à la
» vûë ; l'Egypte entiere parut une énig-
» me ; on n'y voyoit plus que par l'entre-
» mise de ces vers magiques, qui sédui-
» sent les yeux sur les objets les plus sim-
» ples. L'imagination forcée aux hom-
» mages marqua un respectueux étonne-
» ment ; l'imposture aida à ce premier
» charme ; les Oracles parlerent : par tout
» il se présentoit des Trepieds tremblans,
» des Pythies en fureur, des antres qui
» vomissoient d'horribles hurlemens,
» des victimes sacrées, & sur tout des
» vengeances terribles. « La protection mutuelle, que se préterent les Rois & les Prêtres, affermit le trône ; & dès-lors on ne fit plus mystere aux Courtisans des differentes ruses qu'on avoit employées : «
Le Prince s'étoit comporté comme un
» habile Magicien, qui voudroit elever
» sans obstacle *une forteresse de commande-*
» *ment.* D'abord il auroit caché ses vûës
» sous ses enchantemens. La forteresse
» une fois en état d'inspirer de la terreur,
» le charme auroit disparu, & dévoilé les
» funestes machines qui dressoient en
» secret ce redoutable édifice. «

Le Prêtres dissimuloient cette trahison ;

mais les plus habiles continuoient leurs premieres impostures avec un air de sincérité. » La Métaphysique, poursuit » l'Auteur, répandit ses nuages ; on » s'échauffa, on discuta, on embroüilla » la matiere, & avec de la superiorité & » de l'entousiasme, on fit éclore du sein » de ce cahos ténébreux les pompeux » mysteres d'Isis, d'Oziris & d'Orus. » De cet entousiasme naquirent des transports contagieux, & l'admiration de la sagesse & de la pieté des Pontifes. » Leur feint *métalent* pour les ressorts secrets de » l'ambition, les approcha du trône ; le » dépôt sacré des jeunes Princes leur fut » confié. Terrible époque de leur tyran- » nie ! il ne se trouva plus d'obstacles à » leur pouvoir. Les Souverains libres ; » pendant qu'ils les regardoient comme » des fourbes, ou des entousiastes, de- » vinrent tout-à-la-fois & leurs esclaves » & leurs victimes, dès-lors qu'ils se lais- » serent ceindre du bandeau de l'opinion. » Tant d'aspects enchantés tenoient » l'Egyptien comme suspendu dans les » plus hautes régions.

Il décrit de même les impressions, que le Trône, environné d'une sombre majesté, produisit sur des imaginations aussi promptes à s'enflamer ; Labyrinthes, Tombeaux, Obélisques, Généalogies, Apotheoses, tout contribua à soutenir

l'enchantement ; & même » ces lacs qui » sembloient rassurer orgueilleusement » l'Egypte *contre les inattentions de la » Nature.* «

L'Auteur prétend, que sous un climat plus temperé l'effet de ce merveilleux eût été moins puissant. Mais comment n'auroit-il pas échauffé les imaginations Egyptiennes, que l'Auteur compare à une espece de Phosphore, » en qui la moindre » émotion excite des flâmes, & à un feu » d'artifice, qu'une étincelle rend brû- » lant, & porte dans les nuës au milieu » des éclairs. ? « Un Egyptien, dit M. Cartaud, étoit un *cerveau pêtri de salpêtre, perpetuellement battu par les grandes machines du merveilleux.* C'est ainsi que l'Auteur *effleure la Littérature*, en ne disant pas un seul mot du goût des Egyptiens pour les Sciences, & les beaux Arts. Continuons de le voir *voltiger.*

De l'Egypte il passe à la Gréce. Lacédémone est le premier objet de ses spéculations, & il donne un jour nouveau à des choses assez connuës. Voici comment l'Auteur sçait les considerer. Quel fut selon lui l'effet, que produisirent sur les plus sages la patience & le dévouëment à la Patrie, érigés en Heroïsme par Licurgue ? de dédaigner ces vertus, & de les aimer dans les autres, comme un habile

négociateur aime la sincerité dans ceux avec qui il a des affaires à traiter. Les » plaisirs, dit-il, ne marquoient pas assez » de dignité. On en joüissoit avec tant de » circonspection & de mystere, que la » nature commençoit à ne s'y porter plus » que d'un pas timide. Depuis cette épo- » que de la pudeur, les affaires de l'amour » se conduisirent par des voyes détour- » nées. Trop d'empressement blessoit les » bienséances. Le dénouëment étoit l'is- » suë d'un grand labyrinthe, où les plus » heureux trouvoient des obstacles à » forcer. L'amour se monta sur le haut ton » de la politique. Il cachoit ses vûës les » plus douces sous des apparences austéres. » On craignoit de commettre sa gloire; » mais on en consultoit peu les interêts, » lorsqu'elle pouvoit devenir une secrete » victime des plaisirs. Elle étoit sacrifiée, » comme ces fausses héroïnes qu'on traite » avec de grands respects, mais que l'on » brusque quand on les trouve sans té- » moins. Sparte n'étoit pas encore dressée » à la fine galanterie. Les affaires de cœur » s'y terminoient avec assez d'adresse, » parce que les loix proscrivoient les plai- » sirs qui n'étoient pas dérobés; mais on » les goûtoit d'une maniere peu délicate. » Il me semble voir dans un Spartiate » amoureux un marodeur d'armée, qui

» observe avec inquiétude le danger d'ê» tre surpris ; s'il voit un moment favora» ble, il se jette sur un arbre, le dépoüille » de ses fruits, & se retire.

Considerez la peinture de la voluptueuse Athenes. » La sagesse de ses habi» tans subordonnoit les interêts brillans » de l'Etat au goût d'une vie délicieuse. » Ils étoient Philosophes ; ainsi la gloire » ne les éblouïssoit pas. Peu de Reli» gion, rien d'imposant de la part du » Trône, toujours libres & *réfléchis* au » milieu des richesses & de l'oisiveté ; ils » étudioient dans leurs discours la co» quéterie des graces. La pensée où ils » étoient d'être les seuls sages de la Grece, » les rendoit également présomptueux » & caustiques. « Ils étoient choqués de la moindre rudesse dans la Diction. Un tel caractere, joint à la facilité de saisir le ridicule, produisit, selon l'Auteur, la Comédie, *où le vice fut cité dans la personne même du vicieux*. Il allegue quelques exemples illustres de cette hardiesse, & observe que l'usage de faire battre un Poëte, n'avoit point encore été établi. Mais bientôt, dit-il, les Grands arrêterent leur dangereuse liberté ; & les Poëtes employerent les Apologues, qui furent aussi proscrits. » Il fallut même, » dit l'Auteur, taire les vices que l'on

pouvoit reconnoître. » Le danger de » médire, & la passion de le faire, aiguisa l'esprit des Grecs, & le rendit » délicat.

M. Cartaud cite à ce sujet Socrate & Pindare; ce qui sert peu pour prouver ce qu'il dit du Théâtre Grec. Aristophane, *maussade plaisant, & nourri d'un venin épais, lui donna le ton* : les mœurs qu'il a peintes, sont grossieres, selon lui, & sans finesse. La Comédie des Nuées, si vantée, & que *la bonne Dame Dacier* avoit luë quarante fois (il falloit dire deux cens fois) porte, dit-il, un caractere d'impudence, de noirceur, & de mauvaise raillerie. *Le peu d'ordre*, qui y régne, fait voir le défaut commun à ce siécle, de n'entendre pas la conduite d'un Ouvrage. L'Auteur du *Théâtre des Grecs* a ignoré cela : M. C. le lui apprendra, lui qui sçait ce que c'est que l'ordre dans un Ouvrage.

C'est ici qu'il commence *à toucher les défauts des Anciens, afin d'en parler d'une maniere moins usée & plus intéressante.* Ce qu'il en dit n'est point *usé* en effet; personne ne l'a dit encore jusqu'ici, si ce n'est quelque Perrault. Herodote, l'Ecrivain le plus poli de la Grece, *raconte comme un homme yvre*; nulle liaison dans les faits, des transitions dénuées

d'art ; c'est une confusion inconcevable ; & des discussions frivoles. Thucidide pèche aussi du côté de l'ordonnance ; son sixiéme Livre sur les guerres de Sicile, qui commence par une description détaillée du pays, & la fondation de Syracuse lui paroissent un hors d'œuvre. Il trouve son plan mal exposé, ses transitions uniformes, & ses harangues trop fréquentes & peu vraisemblables. Xenophon lui est inférieur, & Polybe n'est qu'un discoureur ; Platon, quoiqu'un peu Géométre, n'a point de but fixe dans ses Dialogues ; Aristote n'a mis aucun ordre dans ses Livres de Physique ; qui, pour le dire en passant, ne sont pas de ce Philosophe. Les Orateurs d'Athenes ne connoissent point l'enchaînement des idées ; ce que M. l'Abbé C. prouve par un trait déplacé de Demosthéne, & par les écarts reprochés à Periclès.

Le jeune & docte Auteur conclud delà, que les plus beaux discours de ces grands Hommes n'étoient guére plus fleuris que le fameux jardin d'Alcinoüs. Les Odes de Pindare lui semblent avoir été faites pendant les transports d'un homme qui est dans l'habitude de penser de grandes choses. Il cite pour cela le commencement de sa premiere Ode ;

mais de la traduction de Perrault. L'Auteur tient ici la parole qu'il a donnée *d'effleurer la Littérature* ; & l'on voit bien qu'il ne s'est pas proposé de persuader.

Après avoir ainsi rabaissé l'Antiquité Grecque, il parle du peu de progrès de l'Astronomie, de la Géométrie & de la Peinture. *La science des plaisirs* fut poussée, dit-il, plus loin par les Grecs. Ils eurent un Théâtre dès le régne de Jupiter, second Roi de Créte : les neuf Muses furent *les Chanteuses de l'Opera de ce Prince.* » Vinrent ensuite les Jeux » Olympiques, & certains mysteres de » Venus à célébrer, qui faisoient une cé» rémonie fort voluptueuse. Les bruian» tes Bachanales avoient aussi leurs dons » de plaire. L'Amour se traitoit parmi » eux avec peu de bienséance, beaucoup » de temperament, & une grande gaïeté. » Ils aimoient les brunes, & les petits » traits qui marquoient du penchant au » badinage. « Mais leur galanterie étoit grossiere & brutale ; & leur cœur suivoit les progrès tardifs de leur génie.

M. C. s'étend sur la sensibilité des Grecs pour les plaisirs & pour la Musique. L'effeminée Sibaris lui paroît un phénoméne incompréhensible, & il cite divers *prodiges de sa molesse*, mais trop connus.

Il peint ensuite les Cyniques, & les Stoïciens. » L'âpre vertu des Stoïciens, » dit-il, consacra les aboïemens Cyni- » ques. Après s'être ridée devant les » mœurs, elle fut heurter les graces & » les délicatesses du discours, avec l'im- » pétuosité d'un Taureau qui se jette sur » un ouvrage en mignature, dont la » vûë composée fatigue la pesanteur de » ses organes.... Le Stoïcisme fut une » espece de microscope, qui produisit » à l'égard des belles pensées ce qu'il » produit à l'égard des beaux visages, » où il ne laisse appercevoir qu'une peau » scabieuse & chargée d'écailles.... » Leurs procedés étoient brusques & » même barbares à l'égard d'une pensée. » Ils en usoient avec elle, comme on » en use dans l'Orient à l'égard des bel- » les esclaves, qu'on dépoüille brutale- » ment de toutes leurs parures, pour » mieux apprécier le mérite de leur beau- » té. «

Il vient ensuite aux Romains, & parle d'abord de Livius Andronicus, dont *les vers*, selon lui, *ressembloient à des Statuës antiques ébauchées dans un roc brute, & couvert de mousse.* Nœvius, ajoûte-t'il, emboucha la trompette sauvage d'Andronicus. Le génie d'Ennius jetta quelques étincelles dans des tour-

billons de fumée. Cela est juste & bien exprimé; mais il caracterise après cela assez mal le génie de Plaute & de Terence; il reproche au premier ses fades plaisanteries, & la mauvaise construction de son *Amphitrion*. Pour le second, il l'accuse d'avoir chargé ses Fables d'une double action, de manquer d'invention & de délicatesse, & de n'avoir sçu peindre que des valets, & d'autres caractéres peu élevés. Catulle, selon lui, parle sa langue avec beaucoup de pureté; mais il s'en faut bien qu'il soit un modele de l'urbanité Romaine; les sentimens qu'il exprime ne sont ni nobles, ni délicats. L'Auteur *voltige* ensuite sur la galanterie de la Cour d'Auguste, sur le luxe des Romains, sur la magnificence de leurs Palais & de leurs festins, sur leurs spectacles, sur leur architecture, leur peinture & leur sculpture. Pour developer le goût des Romains, il remarque, que du tems d'Auguste les anciens étoient préférés aux modernes, & que Brutus donnoit le nom de *loquacité* & de babil à l'éloquence de Ciceron. M. C. s'est plû à représenter ce grand Orateur comme un mauvais plaisant, friand d'equivoques, & de tours de phrases monotones, comme un Peintre grossier & comme un esprit vain & orgueilleux, qui ignoroit

autant les bienséances que le Sénat devant qui il plaidoit. Ensuite attaquant les mœurs des Romains, il fait cette réfléxion : » Dans les peintures qu'ils nous » ont tracées de l'amour, non-seulement ils ont levé les voiles du mystere, mais ils y ont presque toujours » manqué de délicatesse dans les senti» mens ; plus attentifs aux irruptions du » tempérament, qu'aux mouvemens » d'une tendre amitié. Graves jusqu'à » une affectation ridicule, quelquefois » ils sont descendus à des excès de pue» rilité. Caton étoit un pédant, & Hor» tensius une espece de colifichet. » On diroit que M. C. auroit été à l'école de tous les Zoïles antiques & modernes.

Dans les Odes d'Horace, d'ailleurs *pleines de beautés rares*, il ne trouve point *une certaine rondeur qui doit régner dans un Ouvrage bien suivi*. Selon lui, la quatriéme ne marque aucun but : C'est, dit-il, la description d'un vaisseau battu par la tempête, sans aucun indice d'allégorie. Mais l'Auteur ignore t'il, que suivant les meilleurs Critiques, cette Piéce n'est point allégorique ? Il attaque deux ou trois autres Odes, où il remarque un défaut de justesse. On voit bien qu'il a voulu badiner, lorsqu'au sujet d'Europe & de Ju-

piter métamorphosé en Taureau, il fait cette galante observation: » Quelle est » la femme, qui ne voudroit pas es- » sayer de l'avanture d'Europe ? Galatée, » sur tout n'étoit pas d'un caractere à re- » fuser la croupe du Taureau. « M. C. n'a pas trouvé dans les Anciens une raillerie aussi délicate.

Virgile est encore plus rabaissé qu'Horace : « Quel Heros, dit-il, est-ce » qu'Enée ? Il a paru trop dévot à M. de » S. Evremont, trop timide aux gens » de courage, trop froid aux amans ten- » dres, trop ingrat aux personnes déli- » cates, trop cruel aux cœurs généreux, » trop fade à Heinsius, à qui le goût de » la liberté fit préferer la Pharsale à l'E- » neide. Lucain, ajoûte-t'il, a quelque » chose de plus étonnant que Virgile; » il est sublime jusques dans ses impietés.« Il parodie ensuite une partie du Poëme de Virgile, & à l'occasion de la mort de Turnus, & de huit prisonniers immolés en l'honneur de Pallas, il fait cette réflexion: » Si Enée est veritable- » ment dévot, c'est un imbécile dange- » reux, dont l'affreuse superstition se » porte à d'horribles excès; s'il n'est » simplement qu'un politique, qui se » couvre à tout moment de l'Egide *des* » *Dieux*, c'est un scélérat. Quoiqu'il en

» soit, l'enthousiasme de Virgile avoit » été excité par les fumées de l'encens au » milieu des grimaces du Temple, & » celui de Lucain paroît avoir été allu- » mé d'un coup de foudre. Tels sont les » effets de la servitude. Virgile, deve- » nu homme de Cour, ne sçait que brû- » ler de l'encens...

» L'éloquence de la République, ajoû- » te-t'il, ressemble à une Heroine, qui » ne prend que des ornemens guerriers, » & celle de l'Empire à une femme du » Serail, qui use de tous les parfums » d'Arabie. « L'adulation se fait sentir dans les premieres Harangues de Cice- ron, & dans le Panégyrique de Pline le jeune, ouvrage plein de *concetti.* » Ovi- » de avoit d'abord montré dans son ima- » gination, des veines de clinquant. Cel- » le de Pline jettoit perpétuellement des » éclairs. « Seneque infecta de pointes sa morale Stoïque, & Velleius Patercu- lus se fit un mérite de lier des idées pro- fondes & extraordinaires; en quoi il fut quelquefois imité par Tacite. Enfin Ju- venal, fut déclamateur, & Martial So- phiste. Il est heureux pour Tite-Live, César, Saluste, Phedre, d'avoir échapé à la critique de notre grave & sçavant Auteur, qui n'épargne aucun des anciens, chez qui son grand goût n'a apperçu que des défauts.

Le progrès des Lettres fut retardé, selon M. Cartaud, par le Christianisme, qui vint à éclore avec une humilité dont les Payens furent choqués. La vertu des premiers Chrétiens se fit un devoir de *mettre une sainte rudesse dans leurs écrits.* » Des hommes, ajoûte-t'il, qui plaçoient leur gloire à servir de risée aux » Gentils, & de scandale aux Juifs, qui » soupiroient après l'opprobre & les » souffrances, se trouvoient dans un » point de vûë, où les graces de l'élo» quence devoient leur paroître une va» nité dangereuse. Leur stile étoit auprès » de celui de Ciceron ce que leur exté» rieur humble & négligé étoit à l'égard » de la contenance fastueuse des Con» suls. « Il cite les écrits de Tertullien & de S. Augustin, pour justifier cette idée. Il ne manquoit plus que de citer aussi S. Cyprien & S. Chrysostome. M. C. peut se vanter d'avoir le premier reproché *un ton simple & peu élégant* à S. Jerôme, qui a toujours passé pour un Ecrivain orné & très ingénieux. C'est de tous les Peres de l'Eglise celui qui a le plus approché du stile de Ciceron. Il ne sçait pas qu'Erasme a prétendu ridiculiser un des interlocuteurs de son *Ciceronien*, lorsqu'il lui fait dire : *Agnosco virum doctrinâ facundiâque præcellentem ; Tullia-*

num non agnosco, qui flagris ab imitatione Ciceronis depulsus est. M. C. * * * médit ensuite dès premiers Poëtes Chrétiens. Apollinaire, Auteur de la Tragédie de Jesus-Christ souffrant, lui *paroît aussi ridicule, qu'un homme qui mettroit du rouge & des mouches avec la triste décoration d'un grand deüil.*

Il vient enfin au siécle de François I. » Insensiblement l'hérésie, dit l'Auteur, » vint à paroître avec l'aurore de la Lit- » térature. La Religion ne fut presque » plus chez la plûpart des Critiques qu'u- » ne affaire de bienséance, ou plûtôt elle » changea d'objet. Les Sçavans du quin- » ziéme siécle entrérent dans le commer- » ce des Grecs & des Latins, comme des » Etrangers superstitieux, qui se choisi- » roient des Pénates entre les Dieux de » la nation... Ils firent des Livres: mais » représentez-vous des enfans élevés dans » un cachot ténébreux, qui voyant des » danses hautes & des danses basses, ne » sçauroient comment hazarder leurs » premiers pas. « La description de la guerre entre les Partisans du stile de Ciceron, & ceux du stile de Seneque, & leurs jugemens bisarres sur le mérite d'Horace & de Juvenal, ont paru à l'Auteur propres au dessein qu'il avoit de ridiculiser les érudits. Jodelle & Ron-

sard habillerent la Langue Françoise à la Gréque, & furent admirés pour ce faste imposant d'érudition.

La corruption des mœurs portée à l'excès sous les régnes d'Henri II, de Charles IX, & d'Henri III, dispensa les Auteurs *de mettre quelques bienséances* dans leurs écrits. » Celui qui en auroit » usé autrement, auroit paru avec le » ridicule d'une jeune personne modes- » tement composée, & qui fait la prude » devant une troupe de vieilles coquetes. » L'amour étoit un commerce libre & » *autorisé par les loix*, au lieu qu'il est » aujourd'hui plus susceptible de mistere. » & une espece de contrebande. Comme » ils avoient moins de détours, ils al- » loient plus vîte au fait. « Dans la suite la Langue quitta cette naïveté rustique; & prit *une espece de ton pantomime, qui lui fit exprimer d'une maniere muëte* les choses qu'elle n'osoit point nommer. Mais ce qui fut encore pis, elle devint *pédante*. » Le commerce des Grecs & » des Latins fut à son égard une espece » de friperie, où elle s'assortit burlesque- » ment, & qui ne contribua pas peu à » sa nouvelle barbarie. Insensiblement » les Sçavans donnerent le ton.

» La Langue fut enfin dressée à des » infléxions douces; mais elle parla se-

» lon des goûts differens. Voiture disoit
» les choses les plus grandes sur des airs
» de flageolet, & Balzac réduisoit les
» plus petites aux accens pompeux du
» théorbe. Il emploia les longues pério-
» des, comme un porte-voix pour mieux
» retentir. Port-Royal adopta ensuite
» les périodes de Balzac, les jugeant
» convenables à l'enflure d'un double
» chef de parti. Le P. Bouhours, *Au-
» teur joli* & sans véhémence, se plaignit
» de ce que le stile de Port-Royal *suf-
» pendoit trop le jeu des Poûmons*; M. Ju-
» rieu disoit du P. Maimbourg, qu'il
» donnoit la question à ses Lecteurs. «

Notre Théatre, porté à la perfection, fit naître à M. Perrault de l'Académie Françoise l'idée du *Paralelle des Anciens & des Modernes*; pitoïable Livre, loüé par M. C. Mais reconnoîtrez-vous le grand Despréaux à ce trait? » *Ce fut un des défauts de sa médisance, de manquer de finesse & de vérité.* « Que le siécle de Loüis le Grand a été aveugle d'admirer ce Poëte grossier. La critique de M. C***, jointe à celle de nos demi-beaux-esprits modernes, va achever de le detruire. Il lui reproche sa passion pour les anciens, & ajoûte que » le même transport rendit » entousiasmée toute cette espece de » manœuvres Grecs & Latins, dont la

» bassesse ne s'éleve jamais au-dessus du » servile emploi de travailler sur de l'an» tiquité. « Mais les Huets, les la Fontaine, les Regniers-des-Marais, les Fraguiers, qui s'éleverent contre Perault, étoient-ils *des manœuvres Grecs & Latins?*

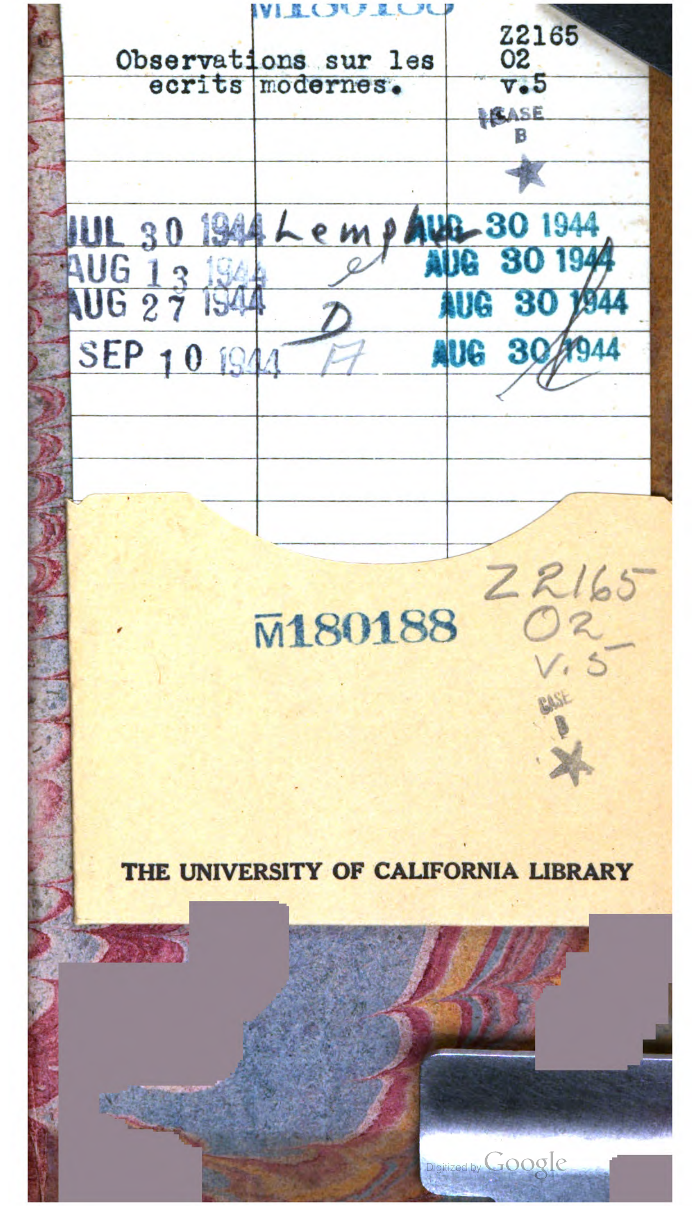
Madame Dacier est ici punie d'avoir estimé des Anciens : Il se fit en la per» sonne de cette Dame, dit l'Auteur, » un contraste des foiblesses de son sexe » & de la férocité des Sçavans du Nord, » dont il résultoit le grotesque du mon» de le plus amusant : rien n'est si éton» nant que les effets que le Grec produi» sit dans la tête de cette femme. Il sied » aussi mal, continuë-t'il, à une femme » de se hérisser d'une certaine érudition, » que de porter des moustaches. Une » femme sçavante a quelque chose *de* » *trop hommasse.* « Il conclud de-là que Madame Dacier étoit peu propre à faire naître une passion. » Son extérieur avoit, » poursuit-il, un certain air de Biblio» théque peu galant : quelle indécence » n'y auroit-il pas eu de se mettre des » pompons de la même main dont on » écrivoit un passage Grec ? « Il paroît avoir reservé toute son estime pour un célebre Moderne dont il parle ainsi... » On pouvoit, dit-il, s'appercevoir

» qu'il étoit bel esprit jusques dans les
» méditations les plus abstruses de la
» Géométrie, & que ses Idilles étoient
» l'ouvrage d'un Philosophe ; *un Géo-*
» *métre est assez souvent un bœuf.* Celui
» qui n'a qu'une certaine fleur d'esprit,
» est une espece de papillon. L'homme
» dont je parle est un aigle. Son gé-
» nie s'éleve jusqu'au plus haut sommet,
» & domine de-là sur la théorie de tous
» les arts. « Ainsi MM. de la Motte &
de Fontenelle, Critiques Philosophes,
*brusquérent la grossiereté du siécle d'Ho-
mere.* On traduisit inutilement les plus
fameux Auteurs Grecs & Latins ; ils fu-
rent méprisés. Le divin Homere eut le
sort du grand Sérapis. » Ce Colosse n'é-
» toit approché qu'en tremblant. A pei-
» ne eut-on percé dans sa sublime tête,
» qu'il en sortit des souris... On reçut
» les Anciens, à peu près comme une
» femme que l'on croit extrémement
» belle, pendant que son voile la rend
» invisible, & qui vient vous offrir dans
» un tête à tête le visage ridicule d'une
» grosse Villageoise. « Vous sentez que
M. C*. n'a voulu que médire des An-
ciens. Son Livre est agréable dans un
sens & plein d'esprit ; mais pour son

honneur ; je m'imagine qu'il ne croit rien de tout ce qu'il y débite. J'ai encore à vous entretenir du reste de l'Ouvrage : je ne vous promets pas moins de saillies.

Je suis, &c.

Ce 11 Août 1736.


Observations sur les
ecrits modernes.
Z2165
02
v.5
CASE
B
JUL 30 1944
AUG 13 1944
AUG 27 1944
SEP 10 1944
AUG 30 1944
AUG 30 1944
AUG 30 1944
AUG 30 1944
Z2165
02
v.5
CASE
B
M180188
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Digitized by Google

